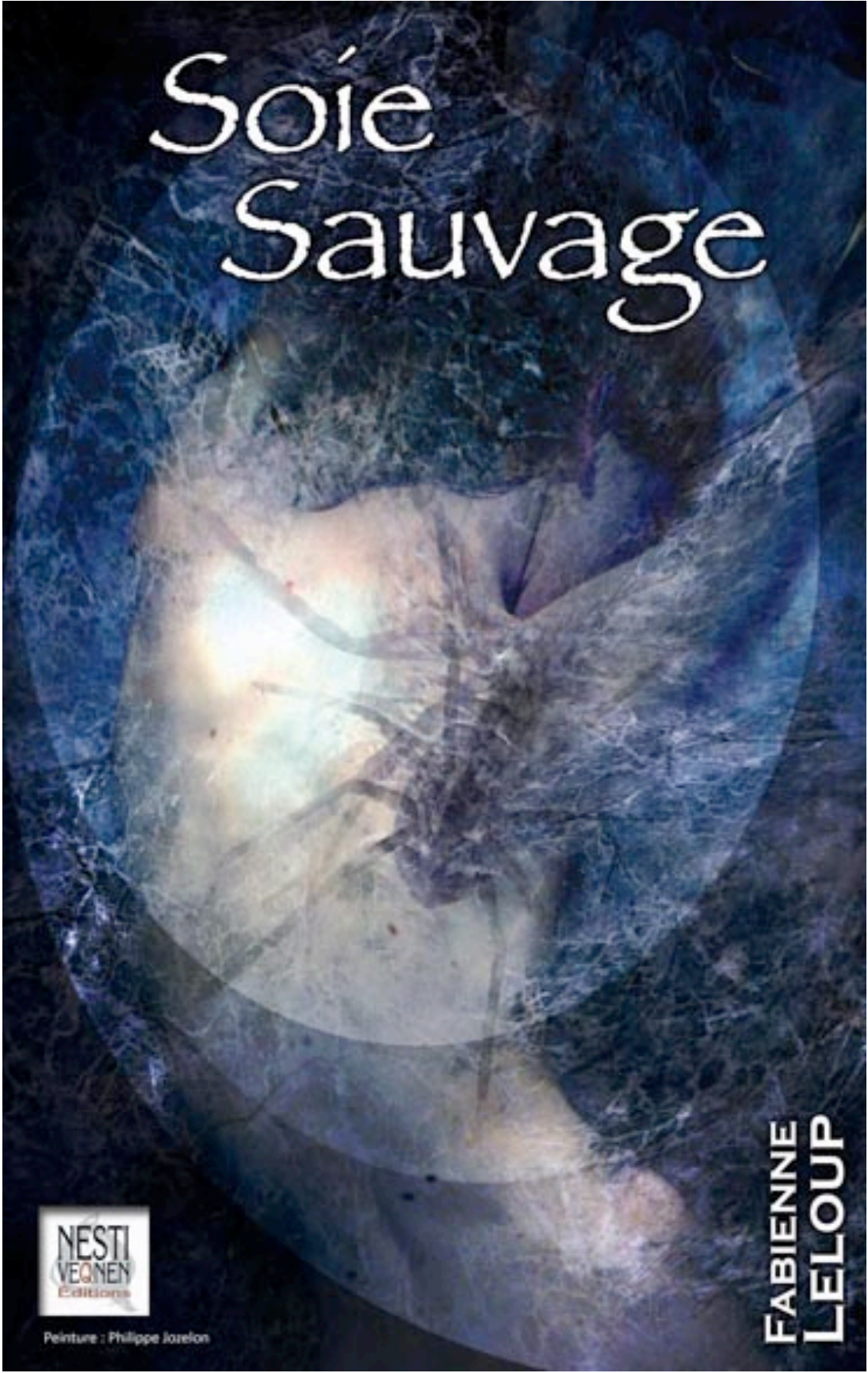


Soie Sauvage

The background of the cover is a dark, textured blue. In the center, there is a large, circular, ethereal shape that resembles a butterfly or a flower. This shape is composed of various shades of blue, white, and yellow, with a bright, glowing light source in the center. The overall effect is dreamlike and artistic.

Peinture : Philippe Jorelson

FABIENNE
LELOUP

SOIE SAUVAGE

Suivi de deux contes fantastiques

Fabienne Leloup

Du même auteur (bibliographie choisie) :

Maria Deraismes, riche, féministe et franc-maçonne, éditions Michel de Maule, Paris, 2015.

« L'épingle en or », in *Malpertuis IV*, anthologie dirigée par Thomas Bauduret, 2013.

Le Parfum de l'Ombre, roman, Paris, éditions Ragage, Paris, 2007.

Mémoires de soie, préface et textes pour l'exposition d'Henri Matchavariani (Milan), 2002.

Limbes obscurs, recueil de nouvelles, Pierron, 2001.

Surtout, surtout ne pas se retourner, livre-objet avec photos en collaboration avec Iberio Olivan, 2000.

« Le bruit de la chasse d'eau », in *L'Anthologie de l'imaginaire*, Rafaël de Surtis, 2000 ; réédité dans l'anthologie *Noires sœurs*, L'Œil du Sphinx, 2002.

« Promesse d'Orient », in *Les Nouvelles nuits*, coll. « Nouvelle Donne », Nestiveqnen, 2002.

« Femme de papier », in *Ténèbres 2000*, coll. « Fictions », Naturellement, 2000.

« Œuvre de chair » (en collaboration avec Alain Dorémieux), in *Tableaux du délire* d'Alain Dorémieux, coll. « Présence du fantastique », Denoël, 1999.

« Penthouse », in *Territoires de l'inquiétude 9*, coll. « Présence du futur », Denoël, 1996.

« Mandrimage », in *Destination crépuscule 1*, éditions Destination Crépuscule, Anthologies n° 1, 1994.

Les deux contes fantastiques *Penthouse* et *Œuvre de chair*, qui font suite dans le présent ouvrage au roman inédit *Soie sauvage*, ont d'abord paru, respectivement, dans le volume 9 des *Territoires de l'inquiétude* aux éditions Denoël (1996) et dans le recueil *Tableaux du délire* d'Alain Dorémieux aux éditions Denoël (1999).

Collection Fractales/Fantastique dirigée par Fabrice Bourland

NESTIVEQNEN Éditions

67, cours Mirabeau

13100 AIX-EN-PROVENCE

www.nestiveqnen.com

© Fabienne Leloup, 2004

Tous droits réservés pour tous pays

Pour Alain Dorémieux.

*Nous habiterons dans le dessin, au centre du rébus,
au cœur même de l'énigme, et toute la question
s'effacera d'elle-même.*

*J.-M. G. LE CLEZIO, *L'Extase matérielle*.*

SOIE SAUVAGE

1. Présage

Un, deux, trois... elles ont surgi de l'ombre, à l'affût. Tout à coup, Barbara tressaille, comme si quelqu'un était derrière elle. Elle lève les yeux et distingue trois silhouettes difformes, métalliques, de plusieurs mètres de haut, groupées au-dessus de sa tête.

Elle pousse un cri : « Des araignées ! » Sa sœur Muriel lui donne un coup de coude : « Tais-toi, tu vas attirer l'attention du gardien ! » À cette époque, elles sont encore au lycée, Barbara en terminale, Muriel en première. Mais la cadette éclipse son aînée par sa féminité radieuse. D'ailleurs elles ne se ressemblent pas. On ne les prend pas pour des sœurs, plutôt pour des amies très intimes. L'une paraît plus massive avec sa figure ronde, ses cheveux courts et bruns, mal coupés, ses épaules carrées. L'autre ressemble à une statuette ancienne avec un visage à l'ovale pur serti d'yeux verts et un corps allongé. Elles sont inscrites au cours d'arts plastiques de M. Reverdy qui organise régulièrement des sorties à Paris.

Cette année-là, il a emmené ses élèves au musée d'Art moderne afin de voir une exposition de sculptures de Louise Bourgeois. La série *Spiders* a beaucoup impressionné Barbara. Elle est restée longtemps à l'observer. Elle respire vite, la bouche entrouverte. Son trouble est perçu par le professeur : « J'étais sûr que le thème des araignées te bouleverserait. »

Après avoir déambulé dans les salles attenantes avec Muriel, elle est revenue dans cette pièce, happée par ces monstres recouverts d'une croûte de bronze, fossiles à l'éclat bleuté, jaillis d'une mer Morte, lavés par les siècles sans se dissoudre.

« Je trouve ça répugnant, déclare Muriel.

— Pourquoi ? réplique Barbara.

— Une araignée, je ne sais pas ce qu'elle va me faire. C'est une bête hypocrite.

— Tu exagères.

— Et puis c'est horrible, une araignée. Je me demande ce que tu trouves à ces tas de ferraille !

— Mais tu ne fais pas le rapprochement ?

— Lequel ?

— Avec l'enfance. Ma vieille, il faudrait peut-être lire les papiers qu'on te distribue ! Pour Louise Bourgeois, l'araignée gigantesque et les deux plus petites, emboîtées dans la plus grande, représentent sa mère, sa sœur et elle. Nous, c'est pareil. On est trois. Il y a celle qui file ; celle qui tisse ; celle qui coupe. »

Barbara est fascinée par ces trois araignées qui évoquent le destin, la vie et la mort.

Muriel est mal à l'aise. Plus tard, en cours, Barbara notera les commentaires de M. Reverdy pour les recopier dans son journal intime :

« Louise Bourgeois n'a pas cherché à montrer de gentilles bêtes mais des prédateurs qui ont fait grincer les branches et scié les troncs de forêts millénaires. Elle s'est rappelé que les insectes et les arachnides ont été les premiers habitants de la planète. Et ils sont encore là par millions, capables de changer un parc en chantier, un cadavre en charogne. Ce sont eux les dieux de la terre, les divinités créatrices et meurtrières, tisserandes d'horreur dans la pénombre, grouillant dans les bosquets et les canalisations. »

Sensation de malaise, le soir même. Elle est prise dans une gangue de fer et rêve que sa mère la traîne chez la coiffeuse. C'est un cauchemar récurrent. Il revient dès qu'elle est angoissée. Elle déteste le salon, les clientes en bigoudis, la shampooineuse qui glousse. « Cette fille a des cheveux impossibles, si frisés... Coupez-les court. » La coiffeuse porte des gants en plastique qui ressemblent à ceux qu'on utilise pour la vaisselle. D'abord elle lui lave sa crinière. L'eau chaude lui brûle les racines. Puis on la juche sur un fauteuil en skaï. La coiffeuse prend une paire de ciseaux, des tenailles énormes. Elle gesticule : « Non, je ne veux pas ! »

Le bruit des ciseaux imite celui d'un sécateur. Les mèches pendent et pleuvent par terre. Elle pleure. La coiffeuse essaie de la consoler : « Tu verras, c'est plus pratique, et comme ça tu ne risques pas d'attraper des poux à l'école... » Elle se sent nue et veut sortir, descendre de ce siège collant, arracher cette espèce de tablier dont on l'a affublée. Mais on la rattrape. Devant la sortie, une mygale géante agite ses pattes. Elle joue avec des ciseaux qu'elle aiguisé contre ses crochets.

2. Rencontre

Le soleil d'août crache sa lumière dans la rue. Barbara a ouvert la fenêtre du rez-de-chaussée, mais la chaleur ne recule pas. Sur les murs perforés de rayons suinte un pus blanchâtre. L'été, pour elle, c'est la poussière qui s'infiltré. Les angles accentués. L'horizon brisé sur les toitures aiguës. Pas un oiseau, pas un nuage ne viennent rompre le bleu morne du ciel. La jeune fille s'ennuie. Elle vient d'obtenir son baccalauréat avec mention. Les vacances s'éternisent.

C'est une adolescente au physique banal, une brune grassouillette sur laquelle on ne se retourne pas. Accoudée sur le rebord de la croisée, elle guette les allées et venues des déménageurs qui mettent un peu d'animation dehors. Souplesse des mouvements. Vivacité des gestes. Soudain, une ombre se rapproche. Elle aperçoit le torse nu de l'un d'eux : il réverbère les rayons cuisants qui le recouvrent d'une brume cuivrée. Elle devine le grain épais de sa peau. Cherche à surprendre une marque. Une cicatrice.

Mais l'homme va vers le camion stationné sur le trottoir d'en face. Là, son compagnon lui donne un grand paquet rectangulaire enveloppé dans un drap. « Le miroir de Venise », pense Barbara. Il lui tourne le dos. À cette distance, de son poste d'observation, elle distingue sur son bras gauche une forme noire et rouge qui semble ramper parmi les poils avec un frôlement sinistre d'insecte caché sous les herbes. Aussitôt il se saisit de l'objet avec précaution, se dirige à grandes enjambées vers l'entrée de leur nouvelle maison. La mère de Barbara et de Muriel a acheté près du centre-ville une vieille demeure à la façade étroite, coiffée d'ardoises, qui présente plusieurs avantages pour Barbara : d'une part, les deux sœurs auront chacune leur chambre au deuxième étage ; d'autre part, l'existence d'un grenier et d'un jardin lui permettra d'étudier les araignées dans leur milieu de vie.

Barbara scrute le biceps du déménageur. Le temps d'ouvrir la bouche, de retenir une exclamation, elle croit voir des taches de sang glisser sur la main de l'homme. Elle court du salon au vestibule, se dépêche de lui ouvrir la porte. Il s'éponge le front avec un mouchoir.

« Merci.

— Je peux vous aider, s'empresse Barbara.

— Non, c'est trop lourd pour toi. »

Comme elle veut le retenir afin de savoir ce qu'il a au bras, elle invente un prétexte : « Posez le miroir au pied de l'escalier... Vous avez chaud... Je vais vous chercher quelque chose à boire. » Il n'ose pas refuser. Tout heureuse de son stratagème, elle revient avec un verre de jus d'orange. Tandis qu'il boit, elle l'épie. Pour la première fois, elle contemple un tatouage. Sa famille ne fréquente pas ce genre d'individus. « Comme

s'il y avait un genre... » Elle imagine les propos de sa mère : « Se faire tatouer, quelle idée ! Quel mauvais goût ! S'infliger une mutilation volontaire ! Ma chérie, c'est bon pour les marins, les motards, les criminels et les paumés. »

Le tatouage représente une femme-araignée d'environ trente centimètres qui ourle gracieusement l'épaule, recouvre le biceps et s'avance jusqu'au coude avec des lenteurs de chrysalide. Sous le derme, la créature a trouvé son asile, l'a pénétré et s'y est agrippée avec la patience propre à sa race.

L'homme a remarqué l'intérêt de Barbara pour son emblème. Fièrement il l'interroge : « Elle est belle, n'est-ce pas ? » Sans le regarder en face, elle murmure : « Oui, très. » Puis, obstinée, elle photographie mentalement ce personnage dont l'attitude l'intrigue. Le visage de trois-quarts, la femme retient, avec un air de défi, les boucles de sa chevelure, gros vers noirs qui se tordent au-dessus de ses seins ronds à l'aréole large et brune, aux bouts dressés. Elle a l'attitude d'une courtisane aux courbes pleines et caressantes, mais d'une courtisane orgueilleuse : ses yeux de jais, enfoncés dans les orbites, ont une expression de dédain et de gravité. Le modelé délicat de sa bouche esquisse un sourire ironique.

« Où est-ce que je pose le verre ? demande-t-il, très poliment.

— Donnez-le-moi. J'irai le remettre dans la cuisine », lui répond Barbara d'une voix enrouée par l'émotion. Elle prend le verre très lentement. N'arrive pas à détacher son regard du motif. De chaque mamelon semble perler une goutte de soie liquide, fausse larme qui coule de ce buste arrogant. À partir de la taille, très mince, prise dans un corselet lacé sur le devant et piqueté de treize taches rouges, les jambes deviennent quatre paires de longues pattes velues et sombres. Et les treize minuscules rubis, pris dans les plissures de l'étoffe, donnent une majesté violente à l'ensemble.

« Treize taches, note Barbara, la caractéristique des veuves noires. » Elle ne parvient pas à caractériser le style de ce dessin : le bras de l'homme semble sortir d'un chef-d'œuvre inconnu peint par un artiste fou qui a trouvé son moyen d'expression idéal dans l'épiderme. Mais elle n'a pas le loisir de réfléchir davantage aux types de tatouages. Il lui a semblé déceler quelque chose d'étrange : une patte plus foncée qu'une autre, d'une netteté frappante, près de l'appareil respiratoire.

Elle en oublie sa timidité. Lance au démenageur : « Il a un défaut, votre tatouage ! » Il semble surpris : « Lequel ? » Elle pointe son index vers la patte la plus contrastée : « Là, regardez. » Au même moment il se frappe le bras comme s'il voulait écraser une mouche et s'écrie : « Sale bête ! » Elle en profite pour s'avancer, le nez presque sur le dessin. Mais elle a beau se concentrer, elle ne distingue aucun insecte. Avec un mouvement coulant, presque insensible, la patte se déplace, s'applique à devenir couleur chair, à pénétrer la peau, à fendre l'espace pétiolé de veines. Enfin, elle se fige. Stupéfaite, Barbara laisse tomber le verre qu'elle tenait encore à la main. Il se brise sur le dallage. Barbara ramasse les morceaux, autant de coquilles d'œufs qui papillotent d'un éclat jaune de larve.

3. Rêve d'arachnide

Quand Barbara se retrouve dans sa chambre, elle se ronge les ongles. Afin de se calmer, elle va chercher son journal dans le tiroir de sa table de nuit et écrit :

« Ami,

J'hésite à me confier. Je place beaucoup d'espoir en ce déménagement pour devenir plus sûre de moi. Si Muriel y a réussi, pourquoi pas moi ? Même si je ne suis pas aussi jolie qu'elle, je suis au moins aussi intelligente. Mais ce n'est pas la même intelligence. Muriel pense avec son cerveau, moi avec mes tripes. Ce n'est pas un secret : entre filles, on se mate. On se pique des trucs, des astuces de maquillage, on s'évalue, on se juge. Et ça arrive souvent qu'on ait un coup de foudre pour l'allure d'une fille. Dans mon cas, c'est spécial, j'ai été éblouie par une femme qui n'existe pas, un tatouage.

Ma mère est si préoccupée par les tâches domestiques et nos études qu'elle ne nous a jamais donné de conseils en matière de séduction. Elle n'est pas coquette. On la prendrait parfois pour une femme de ménage. Et je me rappelle que mon père le lui reprochait...

De toute façon elle a toujours préféré Muriel. Elle a beau se plaindre de son insolence, elle lui passe ses caprices. Moi, elle me crie dessus, m'envoie faire les courses tandis que Muriel écoute de la musique sur son baladeur. Sous prétexte que je suis l'aînée, je dois tout supporter. Petite, quand je lui désobéissais, elle m'enfermait dans un cagibi. Je restais des heures dans le noir, assise sur un seau, coincée entre un balai et des produits d'entretien. C'est peut-être de là que vient ma fascination pour les insectes. Je suis la vilaine araignée de la famille... mais certains arachnides sont attirants. La preuve, la veuve noire.

Elle est exactement ce que je voudrais être et que j'ai censuré. Être belle et redoutable. Être la femme qui sait, détient la connaissance des hommes et du sexe, l'inspiratrice des passions. Une femme fatale.

Dans cette maison, le temps semble s'arrêter, comme si elle devait me permettre de rejoindre un certain point de l'espace où toutes les contradictions s'annulent. Il me manque quelque chose. Quelque chose qui me prouverait que je peux être forte. Je pense qu'un porte-bonheur ferait l'affaire mais pas n'importe lequel. De nouveau me revient l'image du tatouage. Mais je ne sais pas si j'oserais me faire tatouer, même à un endroit discret. Je suis douillette et ça doit faire mal. Pourtant ce serait peut-être la solution de mon problème. J'en ai assez d'être mal dans ma peau. »

Les jours suivants Barbara passe son temps libre à étudier les arachnides. « Comme

eux je voudrais filer mes propres écheveaux, être maîtresse de mon destin. » L'après-midi elle se met dans le jardin, souvent sur le bord de la terrasse, afin de noter comment les épeires diadèmes fabriquent leur architecture à l'enchevêtrement complexe mais régulier. Pour elle, rien n'égale la grâce de ces installations délicates, suspendues dans les airs, à la fois découpures florales et solides broderies, reflets changeants et trame primitive.

D'abord les femelles lancent un fil. En collent l'extrémité à une branche ou à une tige et laissent pendre l'autre bout. Celui-ci se fixe alors sur une feuille. Puis elles nouent plusieurs filaments. Les étirent. Les assouplissent. Les émancipent de la pesanteur. Leur prêtent des sinuosités, des inflexions capricieuses avant de les replacer sous la tutelle de la symétrie et de la ligne droite. Ensuite elles consolident leur œuvre, se rapprochent de plus en plus du centre, dans un trait de blanc pur.

Le soir, elle traque les araignées adultes qui ont tendance à fuir la lumière dans les recoins du grenier. Le plus souvent, elle tombe sur les saltiques, des araignées longilignes d'un peu moins d'un centimètre qui laissent quelques bobines de soie emmêlée sur les sacs, les caisses et les valises, jamais les merveilleuses rosaces des épeires.

L'atmosphère du grenier la rassure. Elle s'y sent chez elle, même si au moindre pas elle soulève des nuées de poussière. Sans prendre le temps de débayer, sa mère y a entassé jouets, catalogues, pots de peinture, chaises dépareillées, cartons d'emballages, débris d'espace. Le silence domine ce fouillis. Près de la lucarne, une araignée invisible a jeté un filet aux mailles lâches. Elle n'est pas dessus. « Elle se cache tout près », en déduit Barbara. Reliée à son œuvre par un cordage très fin, elle attend qu'une proie se prenne dans son piège. Le fil bouge. Une mouche s'est prise dans la matière collante. La carnivore regagne alors sa toile. Sûre d'elle. Avance avec l'agilité de ses huit pattes. Au bord de la toile la mouche se débat. En vain. L'araignée fond sur elle, la mord à l'aide de ses crochets, l'empoisonne. La mouche cesse alors de s'agiter ; replie ses ailes irisées d'un arc-en-ciel éteint.

Cette fois l'araignée déroule un fil de soie blanc et la ligote. Elle pourrait ajourner son repas. Mais la chasseresse a faim. D'un bond prodigieux pour une bête si petite, elle atterrit sur le dos de sa proie et la transporte au milieu de la toile. Là, elle aspire tous les sucs de l'insecte pour ne laisser qu'une carapace creuse.

« Où es-tu, Barbara ? appelle Muriel sur le palier du second étage.

— Dans le grenier ! crie sa sœur.

— C'est sale !

— Ça sent surtout le renfermé.

— Viens plutôt voir ma chambre, claironne sa cadette.

— D'accord. »

La chambre de Muriel lui ressemble, à la fois étrange et dépouillée. Le papier peint cramoisi se moire d'argent ; sur la coiffeuse, un masque en porcelaine évoque son être mystérieux, sa peau diaphane, et une multitude de vernis à ongles témoigne de sa coquetterie. Sur les murs ondoient deux affiches, l'une du film *Autant en emporte le vent* et l'autre, une publicité pour une marque de collants avec le slogan « Je suis diabolique ».

Barbara pense à leur pacte de sang conclu à l'âge de douze ans, l'un de ces actes

excessifs qui font sourire les adultes occupés à ensevelir leurs rêves. Se revoit avec elle dans leur ancien appartement, dans une autre chambre, un soir où sa mère était partie dîner chez des amis. Muriel a pris des lames de rasoir dans l'armoire à pharmacie. Très calme, elle les lui montre. Barbara admire sa maîtrise d'elle-même. Elle se demande d'où vient sa cadette avec la même angoisse qui la prend à la vue d'un nourrisson dans son berceau. La blancheur exquise de sa peau suggère un autre siècle. Pourquoi est-elle sa sœur, elle et personne d'autre ? Muriel, si frêle d'apparence. Un tanagra aux yeux d'un vert dur. Et elle, petite fille potelée aux cheveux frisés. Contrairement à Muriel, elle a conservé longtemps les rondeurs de l'enfance.

Sur la commode, Muriel a posé un reste d'alcool à 70°, une boîte de compresses stériles, un rouleau de sparadrap. Elle lui fait signe d'avancer. Barbara s'assoit sur le bord du lit, relève la manche de sa chemise de nuit. Sans rien dire, Muriel prend une lame, la lève, et d'un geste prompt lui entaille le poignet. Barbara ne peut réprimer un haut-le-cœur à la vue du réseau de veines disloqué. Un peu pâle malgré tout, sa sœur esquisse un sourire avant de déclarer : « Il faut devenir grande. » La peau s'ouvre, un pli de chair en forme d'œil, puis de bouche fardée rouge carmin. Barbara a failli s'évanouir. Heureusement l'odeur du désinfectant agit comme des sels. Muriel lui fait un pansement.

Puis Muriel dit : « Maintenant, à mon tour. »

Barbara proteste : « Je ne sais pas si... » Mais sa sœur coupe court : « Tu ne vas pas te défiler... » Muriel lui met une autre lame dans la main, lui tend son poignet. C'est le moment où le présent se dilate, où l'afflux des images l'emporte sur les mots que l'on aimerait prononcer. Le décor s'efface tandis que leurs regards s'étirent. À son tour de trancher les liens. Barbara appuie un peu trop fort sur le fil du rasoir. Sensation étrange de s'enfoncer dans la peau, de sonder ainsi sa profondeur. Cette fois le sang gicle. Le fruit caché des chairs apparaît, révélant son architecture de grenade. Mais Muriel ne se plaint pas. « Les compresses, vite, sinon je vais salir le couvre-lit et maman sera furieuse. » Forcée d'agir, Barbara la soigne. Avant de se coucher, Muriel lui chuchote à l'oreille, comme si elle craignait de déranger une présence : « Ce pacte de sang nous unit l'une à l'autre. Il est sacré. Il scelle notre alliance pour le meilleur et pour le pire... »

Pendant une semaine, elles portent des bandages. Quand la plaie est cicatrisée, Muriel introduit dans une bouteille de vin vide leurs pansements tachés de sang et des photos d'identité, leurs deux visages protégés de l'extérieur dans une bulle de verre. Procédé d'inversion. « Ce sont ces photos qui vieilliront et tomberont en poussière, pas nous », explique Muriel.

Le lendemain, un mercredi après-midi, elles emportent le flacon dans un sac en plastique afin de l'immerger dans le fleuve. Au bord de l'eau, le remugle douceâtre de la vase leur donne la nausée. Muriel prend du sable pour lester la bouteille. Barbara, la poitrine oppressée, froisse le sac. Crissement du plastique ajouté à des sons aigus de sablier renversé. En un instant, la bouteille est remplie et alourdie exprès. Muriel la jette de toutes ses forces par-dessus le parapet.

Avec exaltation, les mains posées sur le muret, elle suit ensuite les mouvements de la bouteille qui heurte la surface de l'eau, trace des cercles, s'enfonce à moitié, hésite à plonger, puis s'engloutit. Sensation étrange de se voir sous l'eau, noyées, les cheveux pleins d'algues, les joues glacées par le courant, striées de boue.

Ravie, Muriel se retourne, les yeux étincelants, et commente : « Grâce à cette bouteille nous serons toujours là, noyées au fond du fleuve mais vivantes sur l'autre rive. C'est un défi aux forces de décomposition. »

4. Retrouvailles

Il n'y a pas de hasard. Jamais. La vie s'accélère, mue par l'écriture du journal. Barbara se rend à la bibliothèque pour se documenter sur les tatouages. C'est l'automne. Il fait presque aussi beau qu'à la fin de l'été. Stupéfaite, elle voit sortir le déménageur d'un café proche de la mairie. Il tient un paquet de cigarettes à la main, des Camel que personne ne fume à la fac. En fermant les yeux elle s' imagine dans le désert avec lui ; à l'arrière-plan, la bosse d'un chameau. L'intensité de la lumière. La peau basanée et son étendard multicolore. Le tatouage et son rythme de surgissement bousculent la crête des dunes.

Barbara l'entend siffler, sort de sa rêverie, l'envie d'être capable de se réjouir des bonheurs sans apprêts : de la fumée du tabac, d'un crème pris au comptoir, d'un dessin de vamp sur un biceps. Elle ne sait pas être près des choses. « Tu planes », critique sa cadette. Et sa mère renchérit, la surnomme « peintre dans les nuages ». Dans sa bouche, l'ironie tourne à l'insulte. Mais c'est vrai. Elle souhaite toujours toucher un horizon qui n'arrête pas de reculer. Soudain cet homme incarne une sorte de nécessité. Il descend le boulevard, les mains dans les poches. Elle ne discerne pas son visage. Il lui tourne le dos, les fesses moulées dans son Levi's. De loin, la femme-araignée semble lui lancer des signaux : rouge-noir-rouge-noir. On dirait que ses pattes sont incrustées dans la chair. Sur le bras musculeux, la sueur décrit un arc, invente une résille, imite la rosée du matin qui diamante la toile des épeires.

Troublée, Barbara presse le pas, se rapproche de lui. La femme-araignée ondule, s'offre au regard, se met dans l'attitude d'une strip-teaseuse, croise, décroise, écarte ses pattes. Barbara cligne des paupières. Cette impudeur totale la gêne. Mais la créature est rusée. Au mépris de la raison, son parfum capiteux l'atteint, assaille ses narines. Rouge. Noir. Rouge. Noir.

Son odeur la transporte dans un monde aérien, un univers de gazes, de voiles transparents, de textiles de Zéphyr, mélanges de couleurs rehaussés de fils d'or avec lesquels Arachné a tissé les amours coupables de Zeus. Il ressuscite un passé fastueux, des draperies, des colonnes de marbre, des arabesques chatoyantes. L'essence se diffuse, poisseuse de sève, chargée de terreau, de fleurs et de plantes décomposées, poudrée de chenilles et de vermisseaux. Indiscreète et tenace, elle se marie aux effluves de son propre sexe, bouffées acides et fraîcheurs d'embruns. Senteur unique, la fragrance est issue des profondeurs de son être qui laisse s'évaporer un relent d'oursin et de corail. L'âme dégage son arôme qui sature l'air.

L'homme continue à descendre vers la vieille ville, à s'enfoncer dans un labyrinthe de ruelles qui datent du Moyen Âge. Il ne se rend pas compte qu'il dégage un parfum érotique. Elle lui est reconnaissante de ne pas se retourner, de lui présenter son bras dans un maillot

échancré, un débardeur blanchâtre maculé de nicotine. Il émane de lui une telle force, une telle impression d'aisance. Il ne marche pas, il bondit. Il paraît si décalé dans cette ville où il n'y a pas de port, même si la mer n'est pas loin, apportant sa rumeur saline lors des hivers tempérés. Mais c'est son étrangeté même qui la séduit, provoque l'événement. Elle n'agit pas, se sent poussée vers cet inconnu qui ne l'a pas remarquée.

Elle se demande ce qui lui arrive. « D'habitude ce sont les hommes qui suivent les passantes... » Elle refoule cette pensée. « C'est autre chose... c'est magnétique... » Elle met de côté ses scrupules ; fixe le tatouage, presque aveuglée par sa splendeur. « Rien d'obscène... » Tout à coup, il ralentit le pas. Elle se cache dans le renforcement d'une boutique. Le sang lui monte aux joues. Un instant, elle a craint d'être aperçue, reconnue peut-être. N'a aucune explication à fournir. Il se moquerait d'elle : « Sacrée gamine ! » Et puis le soleil tape fort, trop fort pour la saison. « Que m'arrive-t-il ? »

L'étranger s'est avancé vers la place du marché, a levé les yeux vers une bâtisse à la façade lépreuse. « Il habite sans doute là, ou l'un de ses copains, ou son amie... » La curiosité la saisit. Barbara voudrait pénétrer chez lui, palper les cloisons, y laisser ses empreintes digitales. « Je délire. Il n'emmène pas de femmes dans sa tanière. Il ne doit pas aimer qu'on fourre son nez dans ses affaires, qu'on observe son désordre... »

Cette halte ne dure pas longtemps. Il poursuit sa marche à si vive allure que la jeune fille a du mal à adopter le même rythme. Il a allumé une cigarette et la fumée forme un écran entre eux. Dépitée, elle a beau se concentrer sur le tatouage, elle ne le distingue plus. Et la femme-araignée disparaît, obscurcie par la vapeur des Camel.

« Je désire un mirage », se dit-elle. À peine a-t-elle formulé cette phrase que l'homme lui aussi s'est volatilisé. Elle court dans sa direction, et le soleil la transperce.

En raison de la canicule, excepté un vagabond à la jambe de bois, affalé sur le trottoir, en train de cuver son vin, il n'y a personne à qui demander un renseignement. La présence du clochard accentue son malaise : elle se trouve dans une agglomération déserte, dans un quartier qu'elle connaît mal. Ses yeux la brûlent ; ses jambes gonflent. Elle retient ses lamentations. « Où est-il ? »

Elle ne veut pas le perdre. Il ne peut pas la laisser seule ainsi au milieu de cette ville qui ne lui a jamais été familière.

En colère, elle s'arrête devant chaque café, chaque P.M.U où il a pu se faufiler. Mais la plupart sont fermés. Comme elle déteste cette ville !

Cette ville injuste qui lui a donné puis repris un étrange messenger.

Barbara remonte vers le grand boulevard qui scinde l'agglomération en deux. Elle va ensuite à la bibliothèque sans conviction. À l'intérieur l'absence de climatisation rend l'air irrespirable. Elle se dirige tout droit vers les fichiers, consulte la rubrique « Tatouage », s'arrête à la première ligne : « Voir *Ancien Testament, Lévitique*, 19, 28. » Sur place, elle feuillette une bible, relève l'interdiction.

« Vous ne ferez point d'incisions dans votre chair pour un mort, et vous n'imprimerez point de figures sur vous. »

Lasse, elle renonce à en savoir davantage. « À quoi bon ? C'est une journée ratée. » Elle ne s'attarde pas, regagne vite la rue où elle loge. Naïve, elle s'étonne de la trouver

sinistre, austère. C'est une impasse à repeindre mentalement pour se forcer à la joie. Sa mère est ravie d'habiter à l'écart de la circulation, de mener une existence tranquille. La vision du clochard lui donne tort : la vie est tout sauf tranquille, ou alors c'est un calme apparent, une fausse limpidité. Sa mère se cloître dans sa maison et voudrait, même si elle ne l'avouera jamais, que Barbara en fasse autant. Elle se bouche toute perspective d'avenir. Barbara en a des crampes à l'estomac. Dès qu'elle arrive, elle fonce dans la cuisine, ouvre le robinet d'eau froide et se rafraîchit le visage. Ce contact l'apaise.

Un instant plus tard, on frappe à sa porte. C'est Muriel, maquillée, vêtue d'une minijupe noire, prête à sortir. Elle s'est décolorée en blonde, ce qui la rend plus commune, presque vulgaire. Pourquoi n'a-t-elle pas gardé sa couleur naturelle, châtain acajou ? remarque Barbara, envieuse.

« Qu'as-tu emprunté à la bibliothèque ? »

— Rien, je n'ai rien trouvé, bredouille-t-elle.

— Ah ! bon ? » Sa sœur lui lance un regard étonné. « Comme tu as mis du temps, j'ai pensé que tu avais rencontré quelqu'un. »

— Qui veux-tu que je rencontre ? réplique Barbara, agressive. Je ne connais personne. »

Les traits fins de Muriel se brouillent, se transforment en tableau pointilliste. Des taches rouges et noires. Le sang et la nuit, tout ce que refoule sa mère. Barbara n'arrive pas à les assembler, à leur donner un sens. À leur place, elle revoit la silhouette du démenageur, son encolure puissante et son bras, fanal, faisceau de signes. De nouveau, elle erre avec lui dans la vieille ville. Sa sœur n'insiste pas et s'éclipse. Courant d'air froid. Barbara lui souhaite « bon vent » à mi-voix. Machinalement elle ferme la porte à clé, prend son journal dans le tiroir de sa table de nuit, tourne une autre page, écrit ses impressions avant qu'elles se volatilisent.

« On est toujours dérangé par quelque chose ou par quelqu'un. Il est difficile de s'orienter, de se construire. Je me fais et les autres me défont. Le téléphone sonne au mauvais moment. Le temps se fragmente. On essaie de recoller les morceaux. Je voudrais ne pas ressasser les mêmes choses. Mais chaque année correspond à la précédente. J'aimerais tant ressembler aux arachnides que M. Reverdy m'avait appris à dessiner. Oui, être une argiope qui trame des toiles dorées. Il régnerait au centre de mes fibres le même clair-obscur que dans certains tableaux italiens, la même succession d'ombres et de feux que dans les églises. »

Ou bien être une argyronète et vivre sous l'eau, sortir de temps en temps pour prendre l'air, tourner la tête vers le vent, soulever l'extrémité de mon abdomen et exsuder une goutte de soie liquide que la brise poinçonnerait... »

Et elle signe : « L'araignée dans son cocon. »

5. Manifestation

À la maison ou à l'extérieur, au fond, c'est le même étouffoir. Les toiles rayonnent à partir de boucles communes, de figures tubulaires : les individus sont des tubes digestifs.

Le midi, les deux sœurs mangent ensemble. Comme leur mère ne travaille pas, elle leur prépare à déjeuner, concocte des séries de petits plats mijotés où elle ne lésine pas sur la sauce et le beurre. Muriel la surnomme « la reine-mère ».

C'est une femme d'allure austère, aux traits épais, avec des cheveux gris relevés en chignon. Née à la campagne, elle a gardé de ses origines le goût des tâches domestiques, du linge toujours impeccable, du travail bien fait. Depuis son divorce, elle s'est empâtée comme si elle compensait par la nourriture le vide de sa vie. Les placards de la cuisine sont remplis de boîtes de conserves, de sachets de pâtes, de lentilles, de semoule et de paquets de sucre. Sa mère accumule des provisions pour soutenir un siège. Devant ses filles elle n'en parle jamais, indifférente à son apparence physique, résignée à ne plus susciter les hommages masculins.

Dans cette famille, on ne se dit rien. On élude les problèmes. Barbara a toujours eu l'impression que les choses se faisaient dans son dos. Ainsi la séparation de ses parents a eu lieu sans qu'elle soit au courant. Peu à peu son père a déserté leur foyer. Il a emporté des affaires : sa pipe, ses livres, sa collection de timbres, des cassettes vidéo et des vêtements. Un week-end, elle ne l'a pas revu. Sa mère s'était enfermée dans sa chambre avec un album photo et une bouteille de whisky. Quand elle en est sortie, elle avait pris dix ans d'un coup et puait l'alcool.

Du coup, Barbara craint certains mots, redoute d'être hantée par le cauchemar d'une araignée-abeille nourricière, qui la bourre de pommes de terre pour la rendre aussi grosse qu'elle. Contrairement à sa cadette, elle ne minimise pas le pouvoir du langage, pense que les mots courants ou précieux sont des êtres à part entière qui méritent le respect. Elle a une conception magique de la langue qui remonte à l'enfance, lorsqu'elle a appris à lire dans un abécédaire où chaque lettre ornée de festons représentait un curieux personnage, tantôt un elfe ou un gnome aux oreilles pointues, tantôt une sylphide coiffée de fleurs.

Seule Muriel ose briser le tabou du silence. Elle n'a peur de rien. Quand Barbara était encore au lycée, elle guettait les réactions des garçons de sa classe devant sa sœur. Aucun ne se permettait des remarques désobligeantes. Malgré la désapprobation maternelle, elle portait des minijupes noires, des collants résille et des escarpins. Et les garçons salivaient. Pendant la récréation, Muriel les fixait de ses yeux laser, des yeux de terroriste qui mitraillaient leur éducation policée, leur hypocrisie, leur branlette en douce, leurs fantasmes de mâles conditionnés. Et Muriel les mettait mal à l'aise car elle les dominait de son intelligence. Ils ne pouvaient pas lui accrocher une étiquette. Pute. Puante. Cela ne

lui convenait pas. Elle rayonnait d'une vraie force, d'une aura noire, au-delà de ses charmes physiques. Aussi, à la sortie des cours, avait-elle son cortège d'admirateurs. Elle revenait le soir de plus en plus tard tandis que Barbara s'accrochait à sa virginité.

Devant leur mère, Muriel se moque des garçons de leur âge, veut se faire mousser. Barbara l'écoute remuer sa tristesse, tourner en dérision des personnages falots.

« Tu ne trouves pas qu'ils ressemblent à des phasmes ? »

— Quoi ?

— Tu devrais le savoir avec tes araignées ! rétorque Muriel.

— Mais les araignées ne sont pas des insectes !

— Pas la peine de t'énervier !

— En tout cas, le phasme est un type d'insecte au long corps mince, fluet, de couleur brunâtre ou verdâtre, qui ressemble à une brindille ou à un brin d'herbe ! »

Et Barbara éclate de rire en lançant cette dernière réplique. Sa mère la réprimande. « Tu ne pourrais pas être plus discrète ! » Muriel calme le jeu. Elles débarrassent la table. « À trois, cela va plus vite ! » déclare sa mère. Barbara sursaute, répète : « À trois... » Frisson. La même question se pose : « Qui lance les fils ? Qui les tisse ? Qui les coupe ? » « Tu es obligée d'aller au bout de ton obsession », se dit Barbara. Muriel lui sourit. Ensuite, cela devient une habitude d'établir une analogie entre les étudiants et les insectes. Elles dénombrent ainsi beaucoup de criquets, de punaises et de blattes.

« Dis-moi, Barbara, qui range-t-on parmi les criquets ? »

— Les insectes à antennes courtes, donc les petits-bourgeois prétentieux.

— Et les punaises ?

— C'est facile, tu n'as qu'à observer tous les hypocrites qui se rapprochent des bons élèves pour les parasiter et viennent fayoter au premier rang.

— Quant aux blattes, j'imagine que ce sont les déchets... avance Muriel.

— Oui, des sacs de morve juste capables de s'extraire de leurs sièges pour décharger leur mucus. »

« Au fond, la fac, ça ne change pas tellement du lycée », en conclut Barbara. On les enferme dans des baraquements ou des amphithéâtres qui sentent le mois. Et on passe des heures à gratter du papier, à mâchonner son stylo. Elle regrette seulement le cours d'arts plastiques parce qu'elle pouvait donner libre cours à son imagination. Elle n'abdiquait pas sa personnalité ; elle régnait sur un royaume de gouaches, de fusains, de sanguines. À son insu, M. Reverdy avait encouragé sa passion des araignées en lui apportant des planches ou des reproductions. Elle les emmenait parfois chez elle afin d'analyser certains détails : la tête qui a fusionné avec le thorax, l'abdomen proéminent...

Sa mère se plaint que ses cartons à dessin encombrant le placard du second étage. « Cette maison n'est pas immense ! Si tu crois que je vais tout garder, tu te trompes ! » Sa mauvaise foi irrite Barbara. « Tu ne crois pas qu'il y aurait d'autres choses à jeter en priorité, non ? Par exemple dans le grenier... » Mais sa mère poursuit : « Tes cartons, ce sont des nids à microbes. Je suis sûre qu'il y a plein d'acariens... Il faudra que j'achète une

bombe... »

Barbara ne la contredit plus. Elle a compris que cela ne servait à rien. Têtue, sa mère ne revient jamais sur ses décisions. Aussi va-t-elle chercher ses cartons à dessin dans la penderie. Dans sa chambre, elle les ouvre. Chacun d'eux contient les étapes d'un dossier intitulé « Stylisme » ; s'y trouvent diverses esquisses de tenues d'hiver inspirées par les araignées.

Chaque modèle est vêtu d'un justaucorps en fourrure et chaussé de mules munies de plusieurs pattes. Un collage montre la construction de leur coiffure. Sur une surface soyeuse on colle des fils de fer. Ensuite, par le même système que celui de l'épeire diadème, on forme une spirale en ayant pris soin de tendre la fibre à chaque fois entre chaque barre. La torsade terminée, on coupe le morceau de tissu précieux.

Une autre montre le centre Pompidou. Elle a songé à une soirée « universelle aragne » à Beaubourg. Chaque invité porte un costume qui rappelle un spécimen de cette famille. À ce spectacle sont conviés des spécialistes de la varappe. Tel Spiderman, ils se suspendent aux poutrelles et aux échafaudages de la modernité.

Elle a aussi dessiné en robes rayées noires et blanches sa sœur et elle, deux thomises qui se serrent l'une contre l'autre. Avant que sa mère les jette à la poubelle, elle déchire ses croquis. Elle préfère s'amputer d'une partie d'elle-même plutôt que d'être dépouillée à son insu. Quelle volupté de tordre le papier Canson, de tout ramener à la toile plane !

D'ailleurs, depuis qu'elle a perdu la trace du déménageur, Barbara déteste les araignées. Elle ne supporte plus leur vue. Aussi les traque-t-elle dans la maison. Dans le grenier, elle broie des faucheux. Dans la cuisine, elle noie des pholques dans l'évier. Dans la cave, elle détruit à coups de balai toutes les toiles faites de fils lâches ou serrés. Dans le jardin, elle piétine des lycoses qui courent sur le gazon. Envie de décapiter les jeunes araignées qui viennent de naître, de mutiler leurs corps transparents. Elle se met à la recherche des cocons fixés à des tiges ou nichés dans les crevasses des troncs ou des pierres.

Sa haine s'accroît de ne pouvoir les trouver tous et se retourne contre elle. D'un massif de roses sort une araignée-crabe, une bête qui se tient aux aguets entre les feuilles mortes ou parmi les pétales de fleurs et se jette sur sa victime à l'improviste. Elle s'avance vers elle en claudiquant. L'une après l'autre, elle déplie des pinces d'un noir visqueux qui paraissent de plus en plus énormes. Prise d'affolement, Barbara s'enfuit à l'intérieur, monte quatre à quatre les marches, bouscule sa mère au passage. « Tu ne pourrais pas faire attention ? »

Ensuite elle file dans sa chambre, prend sa trousse sur le bureau, en sort un cutter. Puis elle va dans le cabinet de toilette, s'enferme, se déshabille. Là, le miroir lui renvoie une image qui la dégoûte. Elle déteste cette coupe garçonnière que lui a imposé sa mère. Dès que ses cheveux frisés repoussent, ils forment des touffes au-dessus de son crâne. Et cette coiffure mange ses yeux noirs frangés de longs cils, la seule chose qui ne lui déplaît pas chez elle. Elle met l'accent sur ce visage joufflu, cette peau grasse. Elle crache dessus ; elle vomit ses bras trop ronds, ses seins trop petits (« deux bouchons de champagne », ricane-t-elle), ses hanches larges, ses cuisses épaisses, son système pileux développé.

Afin de se donner du courage, elle promène sa main sur chaque point sensible de son sexe, frotte sa vulve afin de l'humecter. Sa sœur lui a appris à se masturber avec une écharpe en soie, sans pénétration des doigts, une fois qu'elle avait bu en cachette le reste d'une bouteille, un lendemain de fête. Peu à peu des ondes de chaleur se propagent. Un incendie couve sous la chair. Rayons distincts à partir du nombril, creuset volcanique. Illusion solaire. Sans combustion, des allumettes craquent et font jaillir des flammèches rouge pompéien. Le cerveau embrasé. Dès qu'elle jouit, elle s'empare du cutter déposé sur une tablette au-dessus du lavabo. D'un geste prompt elle dégage le clitoris, s'entaille les grandes lèvres, liserées de mauve. Le sang jaillit avec la facilité du rêve. D'abord il panache de rouge la mosaïque bleue. Puis il se répand sur le carrelage, le couvre de franges vineuses, de phylactères sibyllins, s'évase brusquement en filaments écarlates, s'écoule en traînées gluantes, menstruelles, découvrant une toile en forme de fourreau, une gaine pourpre qui se replie sur elle-même et finit par resserrer ses nœuds sur la faïence.

6. Tattoo Sauvage

« Si tu veux pas baiser, tatoue-toi ! » L'inscription s'étale en majuscules baveuses dans les toilettes des filles près du grand amphi crasseux de la fac. Barbara ne l'a pas remarquée auparavant. Elle est tombée dessus alors qu'elle se lavait les mains. Sous l'exclamation, on a tracé une flèche tordue désignant une adresse.

Tattoo Sauvage
13, rue de la Roë

Fébrile, elle recopie les coordonnées dans son répertoire. Elle n'est jamais allée dans cette rue mal famée, se demande si Muriel la connaît. Mais elle décide de ne pas lui en parler parce qu'elle redoute d'être l'objet de ses railleries. « Tu donnes dans la BD en couleurs maintenant ? »

Quand elle est de mauvaise humeur, sa sœur a une fâcheuse tendance à la prendre pour cible. À ses yeux, elle est toujours trop lente ou empotée. Lorsque Muriel a besoin d'elle pour poster une lettre ou lui acheter un paquet de cigarettes, elle se montre plus aimable. Mais, quelques heures après, elle a déjà oublié que Barbara lui a rendu service. Tout lui est dû. Du moment qu'elle veut quelque chose, elle est persuadée qu'elle peut l'obtenir. Égoïste, Muriel ne conçoit pas que les autres puissent avoir des désirs, encore moins des désirs différents. Cela dérangerait trop son petit univers. Barbara veut donc s'y rendre seule. « Je n'ai rien à perdre. »

Quelques années auparavant, elle ne se serait jamais intéressée au tatouage, elle n'aurait pas eu le cran de revendiquer sa singularité. Mais il a suffi d'une rencontre pour vaincre ses préjugés. Dans son cahier de textes, elle inscrit un slogan de mai 68 au marqueur : « *Il est interdit d'interdire.* »

La semaine lui paraît longue. Afin de ne s'embarrasser de personne, sa mère se gave d'émissions télé. Barbara ne comprend pas comment elle peut rester aussi longtemps devant un écran à absorber des images. Parfois sa mère passe toute la nuit devant son téléviseur.

Ses lèvres remuent en silence comme celles d'une vieille. Barbara l'imagine dans une maison de retraite avec d'autres zombis massés autour d'un écran, occupés à happer des bouts de variétés, des fragments de feuilleton, les seules miettes de leur gâteau d'anniversaire ultime. Sa mère est assise sur le canapé, le regard fixe, pointé vers l'animateur qui annonce le prochain jeu, la loterie qui la fascine. Dans sa tête, elle compte les millions qu'elle n'aura jamais, froisse un billet imaginaire, tourne la roue de la

fortune, s'achète de belles choses, vend la maison, part dans une autre ville sans nuages où l'on n'accepte que les vieux riches, où l'on peut s'amuser, défiler en costumes de majorette, oublier qu'on attend la mort.

Néanmoins Barbara prend sur elle, attend samedi pour se rendre à l'atelier de tatouage, se confie à son journal.

« Au dîner, je m'empiffre. Besoin de vider le frigo. Je veux consommer tous les yaourts, avaler les carottes râpées, le jambon, le camembert. Après je me dégoûte, je me sens ballonnée, salie, repue mais inassouvie. Je suis une araignée vorace qui amasse de la nourriture en quantité jamais suffisante. Je palpe mon ventre. Je voudrais vomir. Je m'enfonce une brosse à dents dans la bouche. Mais je n'y arrive pas. Seules la rédaction de ce journal et la perspective de me tatouer me contentent. Satisfaite d'avoir trouvé un repère : ma peau. Puisque les repères n'existent plus, je choisis le tatouage pour passer à un autre stade, changer de cycle, créer mon univers... »

C'est un après-midi doux et lumineux. Dehors, Barbara respire à pleins poumons. Elle a perdu l'habitude des bains de foule. Le samedi est le seul jour où la ville fourmille de monde. Elle reprend le boulevard qui sert de frontière entre la ville ancienne et la ville nouvelle. Au passage, elle jette un coup d'œil sur les affiches et les encarts publicitaires. Leurs tons vifs flattent son enthousiasme et préfigurent des colorants plus intimes à injecter sous l'épiderme.

Tout la ramène au déménageur : une enseigne de magasin, le heurtoir d'une porte, la fumée d'une cigarette, la carrure d'un badaud, la démarche féline d'un jeune homme... Elle tressaille de joie devant chaque bar : il peut en sortir, distrait, un paquet de Camel à la main. Avec précipitation, Barbara parcourt les rues piétonnières du centre-ville.

Trouver cette échoppe est un exutoire. Elle va à un rendez-vous avec elle-même, aussi excitée que si elle allait faire l'amour pour la première fois. À dix-neuf ans, elle répugne aux caresses, repousse l'idée d'un petit ami. La peau intacte sous son sweat. « C'est curieux, Muriel ne m'a jamais parlé du premier homme avec qui elle a couché... pourtant elle me parle de tout, sans gêne physique... Ma pudeur est peut-être une façon de me démarquer par rapport à elle... »

D'ailleurs, elle se demande si elle pourra se dénuder devant un étranger, dévoiler ne serait-ce qu'une partie de son corps. Elle a envie de le modifier mais ne sait pas où. Pas à un endroit trop sensible, sur les seins ou le ventre. Pas non plus à un endroit qui échappe à son regard : les fesses. Barbara opte pour l'épaule même si ce n'est pas la zone la plus discrète. Elle a besoin d'une empreinte, de ce motif d'araignée en particulier. « C'est le premier sentiment qui est juste », se répète-t-elle pour se reconforter. À force de réfléchir, elle ne prend pas garde au trajet et se retrouve devant *Tattoo Sauvage*.

L'atelier ne la déçoit pas. Elle imaginait un lieu exotique. *Tattoo Sauvage* tient du café de nuit et de la chapelle païenne. Voici la devanture d'un débit de boissons transformé en portail fantastique : d'abord un kaléidoscope de rouges, de jaunes, de verts et de bleus ; puis un vol de dragons qui entrouvrent leur gueule au-dessus d'un parterre de lotus ; enfin des lettres, des caractères, des hiéroglyphes qui zèbrent les carreaux. Mais, à mesure que l'œil se porte de gauche à droite, le verre se ramage, ressemble à un vitrail dont la palette

s'est élargie de siècle en siècle. L'Orient et l'Occident y plaquent leurs icônes.

Barbara fouille dans son sac à main. Elle regrette de ne pas avoir emmené un appareil photo ; sort un carnet de croquis. À peine a-t-elle commencé à gribouiller qu'une voix l'apostrophe. « Tu n'as pas le droit de reproduire nos dessins, c'est interdit ! »

Elle lève les yeux vers une femme sortie en trombe du magasin. Les cheveux coiffés en chignon vaporeux, vêtue d'un jean délavé, d'un tee-shirt clair, elle porte bien la quarantaine. Un seul détail la fait frémir : elle a un serpent autour du cou. À cette vue, Barbara recule, s'excuse : « Je ne savais pas... et puis je m'intéresse beaucoup aux tatouages... » L'autre se radoucit. « Si tu veux discuter, tu n'as qu'à entrer. Je n'ai pas de clients pour le moment. »

Stupéfaite, Barbara demande : « Ça existe, des femmes tatoueuses ? » La femme rit. « Bien sûr, mais surtout aux États-Unis. Ici, c'est déjà mal vu pour les hommes ! » Et elle ajoute : « Sauf pour Bruno, le tatoueur parisien... À Pigalle, on est au-dessus des conventions. Si tu t'intéresses aux arts marginaux, tu devrais lire son livre *Tatoués, qui êtes-vous ?* » La jeune fille acquiesce et la suit à l'intérieur. La pièce lui rappelle le cabinet d'un dentiste peint tout en blanc. Heureusement on a épinglé sur les murs des clichés de tatouages qui lui prennent les yeux tous à la fois. Tumulte de crinières, de griffes, de plumes, d'écailles. Elle visite une galerie de toiles à la prodigieuse diversité.

« Prends une chaise. » La femme surprend une expression de dégoût sur le visage de Barbara. « N'aie pas peur, mon serpent ne te fera aucun mal.

— Il vient d'où ? s'enquiert Barbara.

— D'Afrique. C'est un python royal. Touche-le, tu ne crains rien.

— Ça doit être froid...

— Pas du tout, c'est chaud, velouté... »

Barbara repousse son siège. « C'est plus fort que moi... je ne peux pas. »

La femme hausse les épaules. « Tant pis ! Regarde comme c'est beau, ce tatouage naturel... » Et elle caresse la tête de son reptile marbré, long de deux mètres. Devant l'air peu convaincu de Barbara, elle reprend la parole. « Tu veux savoir comment se déroule une séance ? » Barbara hoche la tête. « C'est très simple. Tu peux apporter un modèle : une coupure de magazine, une photo... Ensuite j'utilise un calque pour le reproduire. Je vaporise de l'alcool à 70°. Puis commence mon travail. Je trace les contours du dessin avec une aiguille très fine, montée sur un pistolet électrique. Enfin, j'applique les couleurs que tu veux.

— Il n'y a pas de risque d'allergie ni d'infection ? demande-t-elle avec une petite voix.

— Non, un tatouage n'est pas une blessure. Et le règlement est très strict. Les aiguilles ne servent qu'une fois. Les colorants sont des pigments naturels. Quand j'ai terminé, je mets une pommade cicatrisante et un pansement stérile.

— Ça fait mal ?

— Non, pas vraiment. C'est psychologique, la douleur.

— Combien de temps ça dure ?

— Tout dépend du sujet. Pour un dos entier, quarante heures. Pour une initiale, à peine trente minutes. Mais toi, tu n'as pas envie de te faire tatouer le dos, je suppose ?

— Non, juste l'épaule.

— Que désires-tu ?

— Une femme-araignée.

— Tu as un modèle ?

— Non, mais je peux la dessiner. »

C'est à la femme d'être surprise. Elle regarde Barbara ébaucher une forme sinueuse sur son bloc.

« Au fait, c'est combien ?

— Pour toi, je te ferai un prix. Trente euros, ça va ?

— Parfait.

— Tu te bouges ? »

Barbara se lève. Près de l'entrée se trouve le repaire de la tatoueuse dissimulé derrière un écran de plantes vertes. Elle aperçoit un lit pliant, une grosse lampe, un fauteuil à roulettes, des tréteaux. « Enlève ton haut ! » Devant une femme, c'est plus facile. Elle n'a pas honte. « Maintenant, assieds-toi ! Il est où, ton croquis ? Passe-le-moi ! »

Barbara le lui tend.

Quelques secondes de répit. La femme prend un marqueur noir dans un pot situé sur la table derrière elle, crayonne l'épaule gauche. Barbara ne voit rien ; perçoit ce qu'elle dessine : une forme délivrée de son cadre étroit qui se met à danser la tarentelle sur un champ de peau.

Puis l'autre se saisit d'un pistolet électrique muni d'aiguilles. Aussitôt des centaines de moustiques piquent la jeune fille, enfoncent leurs dards et déclenchent un sabbat de grésillements. Barbara serre les poings, pâlit. Le bruit de sistre se répercute en elle, déclenche une détonation, libère une invocation indicible. Elle n'en peut plus.

La séance dure deux heures. Quand c'est terminé, la tatoueuse applique un bout de cellophane sur l'épaule endolorie. « Maintenant tu peux te rhabiller. Dès ce soir, tu pourras te laver, enlever le papier et appliquer un baume genre Homéoplasmine. »

Barbara frotte son épaule qui la démange. La femme l'en dissuade. « Ça va passer. » Et elle reprend d'une voix plus douce : « Je te fais cadeau des aiguilles qui ont servi à faire ton tatouage. »

Elle casse les pointes qui sortent de son pistolet, puis les emballe dans du papier violet. Barbara la remercie. Ces aiguilles, elle les gardera tout le temps avec elle. La peau percée. La tête trouée d'aiguilles. Aiguilles des couturières et des Parques. Maintenant, elles peuvent venir, les trois araignées qui montent une garde éternelle. Son destin doit s'accomplir. Une poésie prend peau. Elle n'est plus seule. Un joyau s'enlève au creux de l'épaule, poli comme l'acier d'une armure. Ainsi, elle doit toute sa beauté à la précision d'un appareil. Et elle nomme sa compagne, la femme-araignée : celle-ci s'appellera Arachné, à la mémoire de la jeune Lydienne du mythe grec qui excellait dans

l'art de tisser et qui fut changée en araignée par Athéna. Elle souhaite posséder la faculté de se métamorphoser. Seulement Barbara, elle, ne se pendra pas de désespoir parce qu'une déesse aura déchiré l'une de ses broderies. Elle veut simplement sortir de l'anonymat, devenir une princesse en rouge et noir aussi belle et envoûtante qu'une créature de légende. Avec ce fantôme émergeant au-dessus de sa clavicule, baigné par ses artères, tournant autour de l'axe de sa vie, Barbara défie les hommes et les siècles.

7. Les aiguilles

Journal de Barbara.

« J'ai mis les aiguilles dans une petite boîte à bijoux avec mon journal dans la table de nuit. Ma main a eu du mal à fermer le tiroir. Elle tremblait à cause des nerfs qui se relâchent. Mais, en fait, c'était peut-être Barbara, la faible, qui frémissait. Le bois a résisté. Le sachet violet est tombé. Je l'ai ramassé : une stalactite qui a gelé mes doigts. Têtue, j'ai fini par y arriver. Mais le papier s'est déchiré. Une pointe est apparue qui a éraflé mon index.

C'est idiot, mais j'ai entendu la voix de ma mère me lisant le conte de la Belle au bois dormant, quand la jeune fille touche le fuseau et tombe dans un profond sommeil. C'était avant que mes parents divorcent.

J'avais cinq ans. Maman ne m'avait pas rejetée parce que j'étais l'aînée, la préférée de papa. Papa était calme, patient. Il me montrait les étoiles. Je jouais sous son bureau. Il me donnait des feuilles de brouillon pour gribouiller. Il ne se fâchait pas. Il me regardait droit dans les yeux. Quand il partait en voyage, il m'envoyait des cartes postales qui font du bruit quand on les presse. Je me souviens en particulier d'un Guignol que j'ai longtemps gardé avant que ma mère ne m'oblige à m'en débarrasser.

D'une certaine manière, mon histoire présente une similitude avec celle de la princesse : j'ai envie d'hiberner, de m'enfoncer sous les draps. Les toiles d'araignée remplacent les ronces et les orties.

Énervée, j'ai balancé le tout en vrac et suis allée prendre une douche. J'ai ôté sans problème la cellophane, réglé le jet presque au maximum. L'eau chaude m'a décongestionné l'épaule. Avec le savon j'ai frictionné le corps de la femme-araignée. J'ai été troublée de penser qu'un corps était emboîté au mien. C'est ça, former une seule chair ?

Mon imagination est une araignée-loup qui jouit de son isolement. Mais parfois elle ne peut s'empêcher de crier à la pleine lune. Je me laisse entraîner par des visions que la famille et l'école évacuent : peste apportée par les animaux domestiques, en particulier par les chiens et leurs excréments ; squelettes étreignant des jeunes femmes ; malades jetés dans la fosse commune. Mais j'en suis heureuse. Mon imagination est la seule chose que ma mère ne peut ni couper ni arracher ni balancer à la poubelle. Elle seule gouverne ma vie, rend mon corps moins épais. Grâce à elle je ne suis pas si pauvre. »

8. Couleur chair

« Allô, la lune ? Ici la terre. Barbara, tu m'entends ? Je suis pressée. J'ai un devoir sur table ce matin ! fulmine Muriel devant la porte de la salle de bains.

— J'en ai pour deux secondes. Après je te laisse la place », répond Barbara sur un ton conciliant.

C'est le premier jour. La première mue.

Depuis que Barbara a livré son corps aux aiguilles, elle s'accepte plus volontiers. Ce tatouage tient du totem et de l'enluminure. Jamais un tatouage n'a égalé l'enchantement de ces papyrus dont la palette, pourtant limitée à quelques couleurs, parvient à capter la luminosité de l'anatomie. Celui-ci est un livre virtuel avec une illustration unique qui ne lasse pas le regard. Les contours de la femme-araignée enveloppent de leurs tonalités magiques la peau lisse, talquée, aseptisée. Grâce à cet ornement, Barbara se réapproprie son corps, rend hommage à son héritage antique, médite sur la façon de préserver cette harmonie.

Elle passerait en effet des heures à admirer le résultat. À la lumière électrique, en soutien-gorge et en slip, elle contemple son tatouage. Elle ne trouve pas les mots pour décrire les nouvelles proportions de son corps, pour dire le mystère de cette créature posée sur son épaule. Sous cet éclairage les couleurs s'intensifient. La chevelure de la femme-araignée semble prendre une nuance violette qui accentue sa dominante ténébreuse et fait ressortir la teinte ivoire de son front, celle plus rosée de ses joues et plus pourpre de ses lèvres. Sur son corset d'un noir de toison pubienne les treize taches brillent d'un rouge vif, d'un rouge assassin qui lui saute à la figure.

Sa tête se détache sous l'ombre de l'épaule qui en amplifie l'aspect triangulaire. Un regard bistre plonge dans le sien et la trouble. La jeune fille se liquéfie dans ces deux lacs touchés çà et là par des reflets mordorés. Elle voit des sourcils se contracter, des narines palpiter, un buste se gonfler. Une expression jubilatoire anime ces traits aiguisés.

La main gauche retient toujours la masse de cheveux noirs tandis que l'autre pend sur le sein et en titille le mamelon. Une goutte de soie se détache, roule sur le nombril de la femme-araignée. Barbara ôte ses sous-vêtements parce que ses balconnets la serrent et que son slip lui colle au corps. La goutte de soie poursuit sa trajectoire, ceinture les hanches d'écume. Barbara fait face au miroir, à la verticale, bien campée sur ses jambes. Elle regarde venir vers elle une araignée d'eau. En dessous de l'abdomen elle aperçoit en effet un liquide crémeux, blanc cassé. Synchrones, les huit pattes de la créature se déplient au maximum, nappées d'un lait tiède, aéré, voluptueux. Barbara jouit de ce spectacle fluvial.

La femme-araignée plonge ses mains entre ses pattes, touche les zones séricigènes :

des fuseaux irisés jaillissent et crèvent au contact de l'épiderme. Barbara gémit : « De la soie liquide. » C'est comme être au bord de l'océan et se faire lécher les pieds, les jambes, le torse par la marée déferlante. Barbara s'en emplit les yeux, s'en abreuve, se dit : « Je voudrais me perdre en toi, Arachné, me perdre dans ta mer onctueuse, ta ouate fluide, ou plutôt me retrouver... Tu es surnaturelle. »

En retour, la femme-araignée irrigue davantage la peau qui la supporte, inonde le flanc de Barbara. Celle-ci se surprend à désirer un jet de soie sur sa bouche, ses seins, son ventre, son sexe, ses cuisses. Mais des coups redoublés sur la porte la tirent de ses pensées. À regret elle s'habille pour aller en cours, enfle un pull et un jean noirs qui dissimulent Arachné. « En principe, les araignées fuient la lumière du jour », se justifie-t-elle.

Le soir, elle poursuit son journal avec ardeur.

« Aujourd'hui, j'ai l'impression d'avoir fumé de l'herbe ou pris de l'acide. Dès mon lever, j'étais enveloppée d'un nuage trouble qui changeait ma perception des choses et des êtres. Dans la rue transformée en boucherie, déambulaient des quartiers de viande pourvus d'yeux. Épouvantée, je n'arrêtais pas de cligner des paupières, mais la vision persistait.

De plus, je devais résister à l'impulsion de marcher à quatre pattes. La station verticale me fatiguait. Elle ne convenait pas à une part de moi-même. J'ai dû lutter pour rester debout. Finalement, j'ai réussi à aller à la fac. Mais là-bas, il m'est arrivé aussi quelque chose. Le nuage qui me suivait s'est mis à déborder, à tomber sur les étudiants, plein de paillettes vivantes, de lombrics blanchâtres. Dans la cafétéria, j'ai vu un jeune homme entouré d'un halo coloré. Plus je l'inspectais, plus je distinguais la nuance tantôt froide ou chaude et la forme que prenait le rayonnement. À ma grande surprise, cela ressemblait à une toile d'araignée : des fils croisés qui se rejoignent en un centre obscur. Je ne sais pas pourquoi mais j'ai acquis la certitude en cet instant que cette teinte était la caractéristique indélébile de cet individu, son tatouage occulte qui le suivait de la naissance à la mort. Je me suis demandé quelle était la mienne. La réponse a fusé : rouge. »

9. Contact

Le deuxième jour, Barbara se réveille mal en point. Son épaule l'élance. Il lui semble qu'elle a doublé de volume. Elle allume sa lampe de chevet, tâte le haut de son bras, se masse. Elle est courbaturée comme après un intense effort musculaire. L'index déborde le cadre du tatouage. Le grain de la peau est moins serré. On dirait de la fourrure épaisse et pelucheuse. Inquiète, elle pose la main à l'endroit de la tête d'Arachné. La tête a grossi. Barbara attrape des mèches de cheveux drus, bouclés. Ce sont de vrais cheveux très longs et doux qui se dévident, avec un bruit de rouleaux. Mais nul besoin de mise en plis comme sa mère. Les cheveux d'Arachné ont les ondulations naturelles des épis ou des vagues.

Barbara descend sa main, touche une nuque, la naissance de cheveux épais. Elle pétrit son cou, constate qu'il est bizarrement rugueux. À ce contact, la femme-araignée réagit, secoue sa chevelure. La créature lance des courroies, des seringues de soie qui paralysent les doigts de la jeune fille. Barbara a l'impression que l'autre ne veut pas l'égratigner mais l'écorcher vive. Elle voudrait crier. C'est inutile. Aucun son ne sort de sa bouche. Elle est prise dans la nasse des cheveux d'Arachné. Même s'il n'y a pas de danger pour l'instant, Barbara est une mouche consentante. Elle sait que la veuve noire s'attaque en priorité aux mâles. Néanmoins, elle ressent l'attraction maléfique de la créature, la pression de ses cheveux-filins. Soie de mer. Barbara accepte d'être envahie. Arachné s'empare de ceux qui aiment trop les images, qui parent leur imagination de toutes les couleurs.

Barbara a l'impression d'être engluée, tamponnée par des tentacules. Elle ne trépigne pas de dégoût. La chose est belle et immonde. Arachné est belle et immonde comme la vie. La créature ne lui raconte pas d'histoires, car elle n'en a pas le temps. Elle doit grandir, annexer la peau, perforer la profondeur de la chair. La femme-araignée est lasse de suivre la marée des ombres, d'être un spectre enfermé dans un monde parallèle. La vie terrestre est moelleuse, flexible, élastique, polie. Et la chair de Barbara est trop tentante.

Arachné frôle la jeune fille de ses cheveux, presse ses seins contre elle. Des pattes effleurent le dos de Barbara avec assurance. Une, puis deux enserrant sa taille. Deux autres fouillent la raie des fesses. Les quatre dernières rasent les poils du pubis, la poussent contre un mur. Contre les rayonnages. Des livres. De la peau morte. Arachné plante ses pattes dans sa vulve. L'hymen. La peau très fine se fend, se déchire.

Barbara se sent brûlée à l'intérieur et n'en éprouve pas moins de la joie, curieuse euphorie. Elle ne se masturbera plus pour se sentir moins seule. Chaleur d'abord douce, diffuse, puis insistante, tenace, têtue. Le feu féminin qui met le feu à la toison-araignée, à la tarentule qui veut mener la danse, tisser la plus belle toile, la toile universelle. Elle s'est toujours caressée pour être moins triste au fond de son lit quand sa mère a éteint toutes les lumières, quand sa sœur sort en boîte de nuit.

Je me masturbe.

Tu te masturbes.

Elle se masturbe.

Échange de pronoms. Le féminin est invouable au singulier.

Elle s'est masturbée. Autrefois avec des écharpes en laine, des étoles en soie, en acétate, en polyester. Se masturbe avec des gants en peau de daim, d'agneau, en vinyle. Elle se masturbera avec les cheveux et les pattes d'Arachné. Elle a inventé une autre façon de faire l'amour. Avec cette chose belle et immonde comme les sirènes de l'Antiquité. Personne ne peut se vanter d'en avoir fait autant. Pas même Muriel. Cette allumeuse qui a tous les garçons à ses pieds et les fait baver. Frivole. Le plaisir si difficile à saisir. La moche et la bête. Barbara et Arachné.

Barbara touche à nouveau le tatouage. La peau est lisse, plus souple, veloutée. Plus trace de boutons d'acné aux endroits critiques. Elle ne perçoit plus le motif en relief. Seulement la tête d'Arachné a maintenant la dimension de son épaule. Et ses cheveux lui descendent jusqu'aux reins. Elle ne pourra pas porter de vêtements étroits. On ne sait jamais. Arachné est capricieuse : elle peut libérer sa chevelure à tout moment.

Un tatouage, ça prend de la place. On croit que c'est un ornement et on l'édulcore en bijou de peau. En fait c'est une drôle d'image. Un paquet de vignettes amassées n'importe où et n'importe quand. Des illustrations chargées de fluides et d'électricité. L'imagination fête sa victoire. Arachné est son bouclier et son glaive, la forme de son désir et de sa rancune.

Elle a tant souffert d'être banale ! Sa mère et sa sœur ne l'ont pas aidée à s'exprimer. Ses images n'en font qu'une désormais. C'est une reproduction sublime et monstrueuse, soyeuse et hérissée de la beauté intérieure. La bête l'a trouvée désirable. Désormais ce sera avec les huit pattes d'Arachné qu'elle se caressera. Barbara se masturbera pour elle, pour toutes les filles moches qui n'ont pas eu la force de se faire tatouer.

Dans son journal elle écrit :

« Je t'aime, Arachné.

Stupidité des tabous.

Je suis tienne.

Tu es la chair de ma chair.

Tu sais qui je suis.

Tu me connais.

Aucun sexe d'homme ne pourra me connaître davantage.

Je ne veux pas de leur sperme. Je ne veux pas de spermatozoïdes fécondant mon ovule.

Je veux ta soie brûlante. »

10. Nocturne

Le troisième jour, Arachné l'empêche de dormir. Barbara entend un cœur qui bat très lentement, puis très vite. Mais ce n'est pas le cœur d'un être humain. On dirait un tambour. Elle ne sait pas quand les pulsations s'affolent ou ralentissent. Barbara transpire de la mauvaise sueur. Elle imagine qu'elle est une mouche tremblante qui écoute les vibrations de la toile. La chambre autour d'elle est agressive, hantée par des bruits de pattes qui courent sur les murs, les barreaux du lit. Le crissement des draps l'angoisse. Combien d'enveloppes, de chrysalides ?

Barbara se bouche les oreilles. Le silence devient un luxe. Elle voudrait s'accorder des moments de repos, avoir un sommeil réparateur. Elle ne souhaite pas être une mouche fuyarde mais une araignée, elle aussi. Or, se boucher les oreilles, ça ne sert à rien. « Je vais te montrer qui commande ici. » La voix d'Arachné est douce et en même temps éraillée comme si elle avait du mal à articuler les consonnes et les voyelles, à relier les syllabes entre elles. « Tu ne vas pas t'en tirer comme ça. »

Le bruit de pattes se rapproche. Arachné l'attire à elle, lui tire les cheveux. Comme sa mère quand elle était énervée, celle-ci la projette contre les barreaux et tranche d'un coup sec sa chemise de nuit. Ses pattes sont des couperets. La créature lui écarte les fesses. Elle lui glisse une patte, deux pattes... Bruit de crécelle. Stridences. Barbara a le corps martelé sur cette enclume diabolique. Les mains d'Arachné sur sa bouche l'empêchent de crier. « Tu ne peux rien me refuser. »

Barbara est épouvantée. « Ton pacte de sang avec ta sœur, c'était juste une préfiguration... Tu ne m'as pas donné un peu de ton sang mais la moitié de ton corps, de ton être... » Elle reçoit son souffle rauque sur la figure. « Tu as déjà reçu des fessées ? » De la part de sa mère, oui. Il paraît qu'elle était une enfant insupportable, qu'elle n'arrêtait pas de geindre. Son père était obligé de s'interposer entre sa mère et elle. Sa mère piquait des crises de nerfs, voulait lui arracher les cheveux, la jeter par la fenêtre ou la balancer dans le vide-ordures. Elle l'avait eue trop jeune, trop tôt. Elle lui adressait les reproches qu'elle n'osait pas formuler à son père. Il les aurait balayés d'un air agacé et majestueux.

Arachné émet des chuintements en cadence. Ses pattes l'empalent, la liment. « C'est ma manière de te donner une fessée... » Ses pattes la taillent en forme d'ossement. Cette étreinte n'en finit pas. C'est une suite de soupirs, de halètements et de râles. Enfin un fredonnement abominable. Un jet de soie glaireuse. Arachné se retire avec difficulté, éructe. Barbara ne comprend pas ; ne comprend plus. Elle a réchauffé une créature infernale. Elle est secouée ; embrasée. Elle a la sensation que son estomac va couler par derrière. À bout de nerfs, elle perçoit encore un bruit de lapement, comprend qu'Arachné

efface les traces, les vestiges de l'orgie. Barbara la supplie. C'est affreux. Elle ne reconnaît pas sa propre voix, plus grave, altérée comme si elle fumait plusieurs paquets de tabac par jour.

Dès qu'elle a fini, la bête reprend sa place. L'épaule de Barbara est devenue sa tanière. Avec une difficulté croissante, Arachné articule des paroles de consolation : « Be-soin de toi. » L'accouplement avec un être humain la pompe elle aussi. Barbara se précipite dans les toilettes et vomit. La cuvette se remplit, grouille de larves jaunes, de grappes pisseuses qui s'accrochent aux parois. Celles-ci vrombissent, partent en pétard, couvertes par le bruit de la chasse d'eau. Cette trombe semble capable d'alerter toute la maisonnée.

Bruit de pas rapides, de talons hauts.

« Tu es malade ? » s'inquiète Muriel. Elle a une voix flûtée, cristalline, de fille à l'abri, d'enfant gâtée, de fille chérie. Et Barbara déteste ces intonations sucrées, ces inflexions mondaines. Pas la peine de jouer à la petite sœur compatissante. Chacune pour soi. Peau pour peau. Leurs groupes sanguins sont devenus incompatibles.

Barbara n'a plus douze mais dix-neuf ans. Le sang a coulé. Sept ans après. Sept ans de repli sur soi. Depuis l'exposition Louise Bourgeois, l'alliance est rompue entre l'aînée et la cadette. L'engouement pour les araignées est passé. Pas la peine d'en rajouter sous prétexte de liens de parenté. Ce sont deux étrangères, égarées au sein de la même famille. C'est triste. Mais elle ne supporte pas les mensonges.

Barbara claque des dents, siffle : « Non ! »

11. Odeur de tête

Le quatrième jour, Muriel annonce au repas de midi : « J'ai trouvé un job de baby-sitter. » De joie, ses boucles d'oreilles, deux anneaux ciselés en or, se trémoussent au bout de leurs lobes.

« Qui gardes-tu ? » demande sa mère, surprise. D'ordinaire, Muriel est plutôt paresseuse et se contente de son argent de poche. Comme elle est dépensière, elle s'arrange toujours pour obtenir une rallonge.

« Le bébé des voisins d'en face.

— Ceux qui n'ouvrent jamais leurs volets ?

— Oui, c'est bien eux. Ils travaillent tous deux à la Compagnie des Eaux. Ils ont aussi un fils qui est en terminale. Comme moi. »

Barbara saisit. Muriel a des vues sur ce garçon. L'aînée jalouse la cadette. Le bébé n'est qu'un prétexte. Les filles qui aiment les bébés sont censées être belles et douces, donc forcément attendrissantes.

« Ça ne va pas te prendre trop de temps ? remarque Barbara, sournoise.

— Tu penses ! Elle me l'apporte à domicile !

— Et tu commences quand ?

— Demain.

Arachné gratte son dos, s'étire, ronronne. Si on peut appeler ronron ses vocalises gutturales. Barbara va à la fac. La journée s'écoule normalement. La nuit se passe sans incident, la femme-araignée lovée contre son épaule.

Au petit déjeuner, sa mère remarque : « Tu as l'air crevée. »

Étonnée, Barbara la rassure : « C'est parce que je travaille tard. »

Aussitôt, sa mère réplique sur un ton sentencieux : « Le monde n'est pas fait pour les noctambules. Les êtres humains doivent dormir la nuit. » Barbara laisse glisser. Sa mère ne sait pas ce qui est bon pour elle. Elle énonce des banalités pour éviter de penser. La nuit est l'espace intérieur qui convient à son cœur, ce cœur qui bat si fort dans sa poitrine au point d'arrêter sa montre. La jeune fille boit son thé, avale quelques tartines. Le jour est irréel, comme est irréel le dialogue avec sa mère.

« À quelle heure tu rentres ?

— Vers une heure. Je n'ai plus cours après.

— Alors tu verras ta sœur et le bébé.

— Pas toi ?

— Non, j'ai rendez-vous chez le médecin. »

Soudain, le silence est traversé d'un bruit de pattes dans sa tête. « Barbara, tu es prête ? » Son épaule se dilate à rompre les veines. « Barbara, tu n'auras qu'à suivre l'odeur. » Son épaule est lourde. « Promets-moi d'être sage. »

À présent le tatouage pèse comme une sculpture en bronze. C'est une œuvre vivante, le satellite d'un monde invisible.

Connerie d'art.

Connerie d'araignée.

Connerie de mythe.

Connerie d'idéal.

« N'insulte pas ton sexe ! Le con, c'est bon, ma chérie... » ironise la veuve noire.

Barbara est dépendante d'Arachné, coupable du péché d'orgueil. « Le péché, comme tu y vas... Tu veux savoir ce qu'est le mal ? Tu n'as qu'à inspirer... », continue Arachné.

Au retour de la fac, une odeur de talc, de lait et d'urine remplit les narines de la jeune fille. Barbara hume le fumet délicieux qui s'échappe de ce corps potelé, de cette peau de pêche. C'est un nectar plus enivrant que la soie liquide, la quintessence de la pureté.

« Sens, Barbara... »

Elle est dans la chambre de Muriel. La chambre au papier cramoisi. Sanglante. Le nourrisson dort à poings fermés dans son couffin. « Un petit garçon, quelle chance ! » Muriel ne la voit pas, ne les voit pas. Celle-ci chante une berceuse, sans savoir qu'il s'agit d'une chanson de toile, d'une incantation de sorcellerie. Des mots venimeux s'éparpillent sur le plancher. Une bouteille de soie acide se répand. Barbara prend peur. Arachné l'écrase. La soie qu'elle sécrète est un brocart infernal, somptueux et opaque. La créature lui a posé un voile devant les yeux. Barbara, pour le moment, se réduit à un nez.

Et l'odeur du tout-petit se précise : poudrée, confite dans la miellure maternelle. Arachné saute à terre et rapetisse. Barbara ne peut pas la retenir. Minuscule, Arachné rampe vers l'enfant, grimpe sur les anses en raphia. Muriel est en train de border le bébé. Arachné en profite pour se glisser sous la couverture, y parvient sans faire tomber ni le hochet ni le nounours.

« Regarde comme je vais et je viens à ma guise... »

Arachné est dard. Capitaine Crochet. Barbara la fixe. La femme-araignée est devenue une boule noire hérissée de rouge.

« Comme il dort bien, n'est-ce pas ? Cet innocent... »

Arachné suscite la terreur autour d'elle, corrompt les effluves de peau fragile avec un filet de bave. L'épiderme de l'enfant est d'un blanc d'agneau lancinant. Arachné tire sur le cordon du bavoir, s'approche du cou où affleure une petite veine bleue. Alors elle le palpe, enfonce ses pattes et pince ce sillon. Le cou se creuse. Le bébé ouvre les yeux, hurle. De grosses larmes coulent sur ses joues rondes, ses oreilles. Muriel accourt, son baladeur fixé à la ceinture de sa jupe.

Ce bébé a de la chance. Pour un peu Muriel ne l'entendait pas, trop occupée à écouter les derniers tubes dans le vent. En petite maman accomplie, elle lui remet son bavoir et lui donne une tétine à sucer afin de l'apaiser. Épuisé, le nourrisson s'endort, mais son sommeil est agité. Barbara se demande à quoi il rêve. Est-ce que son inconscient travaille ? Se souviendra-t-il de la veuve noire ? Barbara peut l'affirmer. L'araignée se cache aussi dans les replis du cerveau.

Arachné lance un fil avant de se laisser tomber sur le sol. Puis elle revient arranger son nid, se frotter contre Barbara. C'est doux, confortable, une peau de très jeune femme. Ses poils lustrés et glacés chatouillent Barbara. « Fais risette à maman-Arachné. » La créature s'amuse à mimer le comportement humain. Pour elle, c'est si nouveau, si exaltant. Elle est avide d'apprendre les règles et les coutumes de ces mammifères capables de ressentir de nombreuses émotions. Certes, la peur existe aussi chez les arachnides, mais pas de cette manière plus subtile qui mobilise les centres nerveux et la mémoire. Les êtres humains sont plus compliqués, même si elle n'arrive pas encore à saisir pourquoi. Cela viendra avec le temps et l'appui de Barbara.

Enfin détendue, l'araignée susurre : « Ce bébé a le sang le plus chaud du monde... » Barbara a envie de lui rompre les pattes, de lui arracher ses crochets. Mais Arachné l'enlace. Ensemble elles retournent dans sa chambre, dans une zone de pourriture inhumaine. Curieusement, Barbara a le sentiment qu'elle n'est plus à sa place nulle part, que cette chambre est la matérialisation d'un enfer où elle a souhaité descendre, qu'elle ne remontera plus à la surface. Dans le noir, la jeune fille heurte du pied des cristaux de sang qui dégagent un fumet âcre de fontanelle meurtrie.

12. Goût prononcé

Le cinquième jour, Barbara a ses règles. Elle sèche des cours car elle se sent fragile, prête à pleurer à la moindre occasion. La température de son corps n'arrête pas de varier. Tantôt, elle abrite une chaleur montante, tantôt un froid circulaire. Et elle a l'impression que ces oscillations peuvent durer sans autre interruption que sa propre mort ; que le tatouage appuie sur plusieurs points de son corps pour la préparer à l'agonie. Garce, Arachné profite de la faiblesse de son hôtesse pour se vautrer dans sa chair, pour s'étaler sur son dos. Parce que la femme-araignée convoite la moelle humaine, elle manie les vertèbres de Barbara comme un nouveau jouet.

Voilà que la jeune fille en perd l'appétit. La nourriture la dégoûte. Les aliments ressemblent tous à des œufs pourris. À n'importe quel moment, elle s'attend à ce que des coquilles éclatent sur la table, dans la corbeille à pain, et qu'en sortent des araignées de toutes les tailles, de toutes les espèces. Barbara imagine sa mère et sa sœur obligées de croquer des têtes, des pattes, des abdomens qui ont la saveur de crustacés. Elle se figure un plateau de fruits de mer qui déborde de bestioles visqueuses.

D'ailleurs comment supporter les repas pris en compagnie de sa mère et de sa sœur ? Sa mère affiche sa tête d'enterrement. Sa sœur laisse des marques de rouge à lèvres sur son verre et sa serviette, et trouve sale Barbara quand celle-ci prononce le mot « menstrues ». Sa bouche est désormais remplie des sucres gastriques d'Arachné. Aussi son estomac est-il devenu insensible au rituel alimentaire de la famille. Sa mémoire se rappelle seulement qu'il y a trois repas par jour.

La rancune la dévore. Ah ! si Barbara avait la force de jeter ses couverts par-dessus les casseroles, de planter sa fourchette dans le bras de sa mère ! Oui, enfoncer son couteau dans la joue de sa sœur. Elle veut paralyser la grande araignée qui file, ralentir les travaux d'aiguille de l'araignée coureuse. La folie, c'est quand on n'arrive plus à séparer les araignées, à couper les trois têtes du monstre. La folie, c'est quand les bobines se dévident sans s'arrêter. On a la bouche cousue de sueur et de bave. Il n'y a plus de fils blancs pour recoudre la toile familiale. Les couleurs des viscères explosent. Toute cette haine qui remonte. Rouge criard. Elle voudrait plutôt se réfugier dans la violence d'un orgasme. Mais, en ce moment, Barbara ne serre que ses mains ; ne modèle que son épaule.

Araignée du matin, chagrin.

Araignée du soir, espoir.

Espoir d'être enfin mince.

Mignonne.

Après le dîner, Barbara prend un bain. Elle replie ses jambes au fond de l'eau ; se surprend à les inspecter. Ce n'est pas la peine d'appeler Arachné car elle lit dans ses pensées, perçoit son sentiment de revanche. Bien sûr, la veuve noire se poulèche, la gueule écarlate. Dès que Barbara sort de la baignoire, la chose dégringole de l'épaule au pubis. Avalanche de poils. « Ma parole, mais tu coules ? » Gênée, Barbara aperçoit un mince filet vermillon qui forme un entrelacs précieux. « Le courant ne peut que passer entre nous... » poursuit Arachné.

Barbara n'a plus l'énergie pour la retenir. La douleur lui rend visite, se fixe aux parois de son ventre. Sa taille se serre jusqu'à en avoir les boyaux tordus. Alors elle maudit Arachné, la traite de sale pompeuse parce que cette dernière la considère comme le bocal et la confiture. Son sang repousse la gelée tremblante du plasma. La jeune fille est debout. Arachné se met à ses genoux. Barbara sent la douceur d'un souffle et a les reins parcourus de frissons. Au début, elle a peur quand Arachné colle sa bouche contre ses lèvres d'en bas. Peut-être sera-t-elle menaçante, gloutonne ? La chose aspire ses globules avec la hâte d'une abeille qui mange de la marmelade. Barbara s'appuie contre la baignoire. Flux et reflux, son sang lui semble un fleuve d'oubli sans rives. Tandis qu'elle essaie de fixer le plafond, de regarder ailleurs, la douleur dans son ventre disparaît.

Barbara se rassure elle-même avec un proverbe : « On n'a rien sans rien... »

Elle observe la femme-araignée, ne voit pas les pattes d'Arachné, simplement la chevelure d'une jeune femme qui lui ressemble. Il s'agit d'un double avec lequel fusionner, et qui mâche de la soie à l'intérieur de son corps, qui l'entoure d'un manteau. Désespérée, elle se laisse envahir, distribue le peu de force vitale qui lui reste. Arachné la plonge dans une torpeur douce.

« Ce serait une manière agréable de mourir », songe-t-elle, lasse.

Et Barbara ferme les paupières, se concentre sur cette sensation de vertige. Sa vie est un flacon de vin débouché. La tête lui tourne. Valse des souvenirs. Elle revoit sa mère en état d'ivresse dans le salon, victime de l'alcool mondain. Coupe après coupe, sa mère vide une bouteille de champagne. Veuve Clicquot. Divorcée joyeuse après plusieurs flûtes. Puis cet épisode s'efface. Maintenant, possédée, Barbara se désintéresse de tous les événements qui occupaient sa vie.

« Tu t'es déjà fait boire ? demande Arachné, curieuse.

— Tu sais bien que non ! réplique Barbara.

— Brisons la glace... J'étais de l'autre côté du miroir... Le bout de verre qui t'a entaillé le sexe. »

Barbara se dit qu'un jour elle n'arrivera peut-être plus à commander à ses muscles, que lorsqu'elle voudra saisir un objet, elle se cassera les doigts. Peut-être qu'elle n'aura même plus de doigts...

« Tu te trouves si répugnante ? reprend l'autre.

— Non ! s'exclame Barbara avec un dernier sursaut de rage impuissante.

— Alors touche-toi. Prends une goutte de ton sang. Pose-la sur tes lèvres. »

Barbara humecte son doigt, le renifle et le suce lentement.

« Arrête de prendre cette mine dégoûtée ! Après tout, il vient de toi... je ne t'ai pas souillée ! »

Quand Barbara l'avale, le sang lui paraît d'abord fade, pas du tout marin, plutôt ferrugineux, épicé. Un goût de cumin accompagné d'une saveur de clous de girofle agace sa langue.

« Je n'aurais jamais cru... balbutie l'envoûtée.

— Crois en moi ! »

Il n'y a ni plaie rose ni blessure. Barbara se prouve qu'elle est vivante, qu'elle est la nature, qu'elle contient tous les fils.

Le fil de la Vierge.

Le fil de l'Amante.

Le fil de la Guerrière.

Un, deux, trois, Barbara se roule dans la soie.

Quatre, cinq, six, pour cueillir des cerises.

Sept, huit, neuf, dans un gosier neuf.

Dix, onze, douze, elles seront toutes rouges.

Trois fils s'élancent dans la nuit, s'entortillent pour tresser un nouveau cordon ombilical, pour se relier à ce qui est noir et rouge. Triple saut à l'élastique dans le lac de l'esprit.

13. Le subconscient

Journal de Barbara.

« Le sixième jour, je programme mon subconscient. Je ne sais pas si j'en aurai le courage plus tard. Paradoxalement, je suis heureuse de ne plus avoir à choisir. Quelqu'un décide pour moi. J'essaie une diète de vengeance. Même si l'épisode avec le bébé m'a terrorisée, plus je suis méchante et mieux je me sens. Je m'allonge sur le lit, me relaxe, tente de me concentrer pendant quelques minutes. J'écoute Les Quatre Saisons de Vivaldi, mon morceau de musique classique préféré. Puis je prends mon journal dans le tiroir. Avec un feutre rouge j'inscris ce message :

MON SUBCONSCIENT, JE TE DEMANDE DE REUNIR TOUTES LES ENTITES NEGATIVES ACCUMULEES DEPUIS MA CONCEPTION.

Les yeux d'Arachné relisent ces mots en même temps que moi. Je pressens que je vais devenir aussi mauvaise qu'elle. Mais ça m'est égal. Je ne veux plus détourner les yeux quand je me rencontre dans la glace. Quand est-ce que j'ai pété les plombs ?

Quand papa a quitté maman, j'ai pleuré devant une fenêtre. Après, j'ai pleuré à chaque contrôle de maths raté, à chaque épreuve de gym devant les autres filles. Les années ont passé et je me suis repliée sur moi-même. J'aurais aimé parler à papa, autrement qu'au bout du fil. Il s'était installé à l'étranger. Il envoyait de l'argent à maman. Il n'oubliait pas nos anniversaires. Mais maman confisquait tout ce qui venait de lui, mettait ses cadeaux à la cave. Un jour, j'y suis descendue avec ma sœur. On a trouvé des boîtes de jeux et de bonbons rongés par l'humidité derrière des caisses. Devant Muriel, je n'ai pas voulu étaler mon chagrin, mais j'avais le cœur gros. C'est triste, des anniversaires sans cadeaux de ses parents. Pour Muriel, c'était moins important. Ma mère lui offrait toujours quelque chose. Mais moi, je n'avais rien. Quand mes camarades me demandaient ce que j'avais eu, j'étais obligée de mentir tandis qu'elles énuméraient leurs présents à leur meilleure amie.

Pour lui j'aurais voulu être une artiste. Mais je ne suis pas peintre. J'ai juste le sens de la couleur et n'aurai jamais le génie ni le courage d'un Van Gogh. La pauvreté me terrifie. Je me suis monté la tête au lycée. Ou peut-être, à force d'entendre M. Reverdy répéter que j'avais du talent, je m'en suis persuadée. Depuis j'ai perdu la foi, le feu sacré comme on dit. Les choses auraient été différentes si papa était resté vivre avec nous. Il m'aurait peut-être appris à ne pas me rabaisser sans arrêt. Depuis qu'il aime quelqu'un d'autre, il nous a rayés de sa vie. Maman ne se préoccupe pas de moi. Elle me laisserait bien crier dans un cagibi.

Minuit. Toutes les entités négatives inscrites durant le septième mois de grossesse sont désormais présentes.

Une heure. Je ne pardonne à personne.

Deux heures. Je n'accepte pas mes limites.

Trois heures. Je désire développer mon potentiel afin de nuire à mon entourage.

Quatre heures. Mon subconscient va trouver dans mon tatouage tout ce qui est nécessaire à son développement.

Cinq heures. Je m'engage à vivre toutes les expériences nécessaires à l'évolution de mon tatouage.

Six heures. Maintenant je peux détruire avec toute la force de mon être.

Sept heures. Grâce à la haine, je détiens le pouvoir. »

14. La beauté

À partir du vingt et unième jour, message reçu. À la mi-novembre, Barbara change d'aspect, devient belle. D'abord ses cheveux crépus s'allongent, retombent en boucles souples sur ses épaules. Ils prennent la même teinte noire que ceux d'Arachné. Puis son teint s'éclaircit, n'est plus brouillé. La peau est nette, débarrassée de ses impuretés, prend l'aspect du marbre poli. Comme elle ne touche plus au contenu de son assiette, sa taille s'affine.

Dans la glace, elle aperçoit une jeune fille très brune au regard couleur nuit d'orage, aux seins menus mais fermes, aux fesses hautes, aux jambes fuselées. Sortie d'un bas-relief plutôt que de *Vogue*. Contrairement à Barbara, Arachné a besoin d'aliments pour continuer sa croissance. Et elle manifeste un grand appétit. Barbara commence par se servir dans le garde-manger en pots de marmelade ou de miel. Heureusement sa mère ne les compte pas. Toutefois elle s'étonne de leur disparition, soupçonne Muriel, s'exclame : « Je ne régale pas tes copains ! » Muriel proteste sur un ton qui sonne faux. Puis elle hausse les épaules, l'air blasé. À cette époque, elle a un petit copain « fixe », un certain Harold qui travaille dans un cinéma d'art et d'essai, *Les 400 coups*, situé dans la vieille ville. Quand elle n'a pas le moral, elle y va comme on consulte une voyante. Louise Brooks, Greta Garbo, Rita Hayworth... font tourner devant elle la table de la réalité. Elle rêve d'être une star, de ressembler à Vivian Leigh, d'échapper à la médiocrité, d'incarner un symbole de la féminité, de créer autour d'elle un cercle inviolable, un espace inaccessible aux profanes. Harold la met sur un piédestal, encourage ses rêves de grandeur. Lui, il veut tourner des films. Pour l'instant, il écrit des scénarios de courts-métrages qu'elle trouve trop intellectuels sans le lui dire. Elle ne veut pas le décourager, pense qu'il a peut-être une chance de réaliser ses projets. Une chance sur des milliers.

Barbara se fait toute petite dans son coin. Elle est très occupée. Le jour, elle doit déposer les pots de miel dans le grenier pour attraper des fourmis. Celles-ci raffolent de la gelée royale. À la nuit tombée, elle se glisse hors de son lit, descend l'escalier, rôde dans le jardin. C'est le mois de novembre. Il commence à faire froid. Mais son corps est devenu insensible aux écarts de température. « Arachné est mon petit radiateur ambulant... »

Néanmoins Barbara prend garde à ne pas réveiller sa mère, à interrompre son sommeil léger, granulé de somnifères. Elle a beau marcher pieds nus, le plancher craque sous ses pas. Sur le gazon, elle va à la pêche aux insectes ; récolte des lucioles, des vermisseaux, des tipules pris dans les toiles des épeires. Soit elle les ramasse avec ses doigts, soit avec sa langue effilée d'animal féroce. Les insectes deviennent ses aliments de base. À table, elle ne boit plus que de l'eau, parfois un peu de vin. Certains bordeaux suggèrent le goût du sang. Mais ce n'est jamais pareil. Le tanin irrite son palais, affûté tel un silex.

« Qu'est-ce que tu as ? grogne sa mère, vexée qu'on boude sa cuisine. Tu es bien pâle. Tu ne manquerais pas de vitamines ? Si tu mangeais des fruits au moins !

— Je ne me suis jamais sentie aussi bien. »

Même si l'on trouve des mygales dans des régimes de bananes, Barbara déteste toujours autant les fruits. Cette bouillie orange reproduit le dentelé d'une boîte crânienne, les craquelures d'une cervelle végétale. Le pire, ce sont les mandarines qui dégagent une odeur acide.

Brusquement, Barbara regarde sa mère. Et elle voit une petite femme boulotte à la poitrine hollywoodienne. « Des seins comme des pastèques... » Elle est satisfaite de ne pas reproduire cette image.

Pendant ce temps-là, Muriel dévisage sa sœur comme si elle était une extraterrestre. Sa cadette s'agite sur sa chaise, balance : « En tout cas, il te réussit, ton régime ! » À son tour, Barbara la scrute. À force de se teindre les cheveux en blond, Muriel a abîmé sa chevelure. « De la paille », se dit-elle. Et le tanagra ressemble à une poupée. « Manque de classe... Elle est tellement moulée dans sa jupe qu'on devine son slip ! »

Cristalline, la voix d'Arachné retentit. La chose murmure dans sa tête.

« Tiens, la petite sœur s'en mêle... Ça te fait quoi d'être belle, Barbara ?

— Ça change tout. »

Tour de passe-passe.

Miracle du boudin changé en rôti.

De l'eau plate en vin.

Noces d'Arachné.

À la fac les garçons s'effacent pour lui laisser le passage. « T'as l'air d'avoir la pêche ! » Ils lui offrent des cafés, lui proposent des photocopies ou des invitations au cinéma. Elle accepte, sourit beaucoup, évite de parler d'elle. Elle écoute et observe ces bourdons attirés par son apparence. Aussi adopte-t-elle une moue charmeuse, tire sur leur serpent à sonnette, mais ne donne rien. Elle se veut inaccessible. De toute façon, aucun jeune homme ne la fait vibrer. Arachné si présente en elle depuis qu'elle a bu son sang. Commence une vie nouvelle pour une autre Barbara. La beauté est une toile aux mailles régulières.

Barbara ne peut plus s'identifier aux étudiants et se demande si elle ne doit pas couper tous les fils qui la rattachent à une existence normale. Elle est dans le manège des études et en même temps dans la carapace d'une véritable araignée. Le manège tourne. Sa mère ne tient plus de tickets à la main en discutant avec les autres mamans, fières de leurs chérubins. Elle a grandi. Il n'y a pas d'araignées mâles, pas d'hommes-scorpions. Le désert, il est à l'intérieur de soi-même. Le manège permanent. Les garçons jouent avec le corps des filles. Ces jolis papillons ne connaissent pas le passage d'état de larve à celui de vanesse, l'angoisse de ne pas s'en sortir au milieu de toutes ces pelotes. Barbara porte une camisole de laine. Mais personne ne la voit. D'ailleurs, qui voudrait s'embarrasser de ses problèmes ? S'amuser est le mot d'ordre. C'est tout. Barbara est grave. Aussi les dragueurs n'osent pas aller trop loin avec

elle.

Seul Raphaël ne se laisse pas rebuter par ses silences. Il est noir, malgache et sculpté dans une autre matière que les autres. Un bois précieux. Du cèdre. Il est le seul à la faire rire. À la faire rêver d'une île où le bleu du ciel n'est pas naïf. Même si c'est trop tard. Processus enclenché. Elle appartient à Arachné. Ils se sont rencontrés dans une librairie. Raphaël pique des livres au rayon littérature générale. Barbara l'a vu. Il l'a attendue à la sortie.

« Merci de n'avoir rien dit.

— Je ne m'occupe pas des affaires des autres.

— C'est rare, tu sais ! »

Il lui a laissé son numéro de téléphone. Elle ne l'a pas appelé. L'a revu à la fac de lettres. Sur les marches du secrétariat, il est en train de lire Saint-John Perse en Pléiade. « Dis donc, on ne se refuse rien ! Des Pléiade !

— C'est mon seul luxe. »

La poésie. Ça la remue trop. Même si elle ne l'avoue pas. La promesse du paradis sur terre. Du bleu turquoise sur les paupières d'une momie. Elle ment. Affirme qu'elle ne lit jamais de poètes, qu'ils la barbent. Des rêveurs. Des paumés. Le plaisir de voir les mains de Raphaël trembler. Des mains aussi longues que ses pinceaux. Dommage qu'elle ne puisse pas lui tatouer une araignée sur la queue.

Barbara sait qu'elle est belle à l'extérieur et pourrie à l'intérieur. La preuve, c'est qu'elle voudrait réduire en miettes Saint-John Perse et ses palmes. Petite, elle massacrait déjà les parterres de fleurs dans les jardins publics. Mordait dans les verres. La splendeur, c'est insupportable. Oui, déchirer l'autre pour se déchirer. Se punir de croire qu'on puisse unir l'éphémère et la durée. Attaquer pour n'avoir pas à défendre son lopin de rêves. Pour ne pas pleurer sur les décombres. Pour ne pas être esclave. Comme les ancêtres de Raphaël. Le bois d'ébène parfume les demeures des araignées.

« Que peux-tu faire, Arachné ? Tisser des toiles de plus en plus épaisses ? Pour recouvrir les volumes de ma bibliothèque ? Mais mes neurones ? »

Volontairement, Barbara se montre désagréable avec lui. Pourtant, généreux, il ne lui en a pas voulu. Protecteur, au contraire, il a chassé les parasites autour d'elle, la raccompagne souvent chez elle. Depuis qu'il s'attache à elle, Barbara soupire parce qu'elle aimerait ne pas le décevoir. En plus, il est racé. Il n'a ni le nez épaté ni les lèvres épaisses. La sincérité est répandue sur son grand front et brille dans ses yeux d'ambre, un peu bridés. Son attitude est empreinte de franchise : il se tient toujours très droit, les épaules larges et les hanches étroites. Exclusive, Arachné est mécontente de cette amitié amoureuse. « Débarrasse-toi de lui ! À moins que tu ne préfères que ce soit moi ? »

Quelques jours après, sa sœur entre dans sa chambre, furieuse. « Quand tu prends du maquillage, tu pourrais me demander la permission !

— C'est ça... pourquoi pas la permission de minuit pendant que tu y es ?

— D'où ils sortent, tous ces Pléiade ?

— Ça ne te regarde pas. »

Barbara vole dans les librairies avec lui. C'est une manière de prolonger l'ivresse, de transmuter le plomb du quotidien. Truander les commerçants, c'est pirater le système de consommation. Quelle manne, les cuirs reliés à l'or fin ! Raphaël les revend ensuite à des amis bouquinistes. Ils se partagent l'argent. Barbara est contente car elle peut ainsi renouveler sa garde-robe. Sa mère ne lui achète presque pas de vêtements, elle préfère récupérer des fringues un peu partout, les jeans des nièces et des cousines. Ou lui tricote des chandails informes, des robes en tricot de grand-mère. Muriel a droit aux marques. Pas elle. Sous prétexte qu'elle était trop grosse. Maintenant c'est fini.

Barbara veut faire un cadeau à Raphaël. Elle souhaite faire l'amour avec lui, mais habillée. Il ne doit pas voir son tatouage. Elle a deviné son envie de la toucher au parfum de santal que sa peau exhale. Un soir, elle prend sa voix la plus douce. « Tu m'invites chez toi ? »

Elle désire ne pas être méchante avec lui. Au contraire, Raphaël mérite cette bonne action. Il paraît surpris. Elle n'a jamais voulu venir chez lui. Il dit : « Comme tu veux... » En cet instant elle l'admire. Elle a même un petit pincement au cœur. L'élégance morale de Raphaël lui en impose. Rien à voir avec la fauche. Le chic. Ce quelque chose en plus. Aussi éclatant que son sourire. Pas le strass des play-boys. Elle se rappelle cette comptine idiote que marquaient les filles sur leurs trousses au lycée.

Un mari pour le chic.

Un amant pour le choc.

Un vieux pour le chèque.

Il habite un studio dans la cité universitaire. Quand elle entre, elle tombe sur des monceaux de livres. Empilés un peu partout. Il paraît gêné du manque de confort. « C'est provisoire, déclare-t-il d'un ton embarrassé.

— Ne t'excuse pas ! Je n'aime pas les gens qui se rabaissent !

— C'est vrai. Tu as raison. Tu veux boire quelque chose ?

— Qu'est-ce que tu as ?

— Pas grand-chose.

— Tu as du vin ?

— Oui, je crois. Je vais vérifier. »

Quand il revient, elle est déjà sur le matelas. Sous la couette. Vite, elle aspire le bourgogne qu'il lui a servi et l'attire à elle. Elle s'est choisi un homme-arbre pour déployer sa toile et prendre son bain d'ébène.

« Déshabille-toi ! » Elle souhaite qu'un homme pénètre dans son désert. Raphaël à la peau huilée. Verge longue. Bourses de sable volcanique.

« Et toi ? Tu gardes tes vêtements ?

— Oui, sauf le bas. »

Elle fait attention d'enlever son pantalon et son slip sans égratigner les pattes d'Arachné. Il ne la baise pas, mais lui caresse les cheveux, l'embrasse sur les yeux. Il

prend son temps avant de construire le triangle équilatéral : la bouche, les seins et le vagin. Elle décrypte : « Tu m'as manqué... » Quand il tente de faire passer son tee-shirt par-dessus la tête, elle le griffe. Barbara lui refuse sa gorge, pectoral soyeux. Il se frotte la joue avec un air malheureux d'enfant battu. Elle lui jette un regard torve, agrippe ses fesses et plante ses ongles dans le sillon. Il bande : son sexe est un tuteur pour son cocon de gaze. Quand il prend un préservatif, elle l'arrête d'un geste parce qu'elle est immunisée.

« Viens ! »

Pour être plus libre de ses mouvements, elle se met sur lui. Elle n'est plus à prendre. Arachné scande leur va-et-vient. Son vagin est une toile-fourreau, extensible à l'infini, sur laquelle s'imprime la verge de Raphaël.

« Continue ! »

Un soleil noir réchauffe les points du tissage.

« C'est bon. »

Synchrone, Arachné jouit en même temps qu'elle. De la lumière qui étale son brocart.

Il enfouit la tête dans son sexe. Déclare : « Je suis dans ta maison. » Elle le repousse gentiment. « Je veux te voir tout entière.

— N'insiste pas. Tu vas tout gâcher.

— Tu me rends fou.

— C'est fini. Je rentre.

— Déjà ?

— Je te l'ai dit. C'est fini entre nous.

— Tu me brises le cœur.

— Je ne vois pas les morceaux par terre. »

Il se redresse. Tente de la prendre dans ses bras. Elle se dégage brusquement. Il la retient par la manche. « Tu ne peux pas me faire ça ! » Le tissu se déchire. Une patte en sort... Puis une autre...

Terrifié, il recule.

« Tu veux savoir pourquoi je voulais garder mon tee-shirt ? Alors, tiens, rince-toi l'œil ! » Barbara l'enlève, devient une femme à deux têtes. Dans la pièce flottent des chevelures d'un noir d'hydre.

Il hurle et son cri inutile marque son impuissance.

« Tu ne m'oublieras jamais, hein ? »

Tandis qu'il est pris de convulsions, Barbara rassemble ses affaires, se tire. Pourtant ce n'est pas terminé. Sur le palier, trois araignées s'abattent sur elle. Elle les reconnaît avec leurs pattes pointues, disproportionnées par rapport à l'ensemble du corps. Elles seront toujours là tant qu'elle n'aura pas trouvé le moyen de les expédier d'où elles viennent. Elles seront suspendues au-dessus de sa tête. Épeires. Filles de l'air et de l'épée. La grande, la moyenne et la petite. Les araignées-vautours annoncent : « Bientôt nous ne ferons qu'une. »

15. Respirer

« C'est à cette heure-là que tu te lèves ? Tu sais qu'il est midi ? » s'étonne sa mère, un cabas à la main. Elle revient du marché. Son chignon sur la nuque, plus tiré que d'habitude, lui donne un air guindé.

« Et alors ? rétorque Barbara, insolente.

— Plains-toi ! Tu verras quand tu seras obligée de gagner ta vie !

— Parce que tu la gagnes, toi ?

— J'ai donné vingt-cinq ans de mon existence pour vous élever, ta sœur et toi !

— Tu aurais mieux fait de penser à toi !

— Comment peux-tu dire ça ? »

Facile d'avoir le dessus. Barbara n'a pas de pitié. Elle s'étonne d'être si froide. Autrefois, elle était très émotive. Une simple remarque la rendait malade. Elle avait peur du regard des autres, de ne pas être acceptée. Désormais elle considère sa mère avec le détachement d'une étrangère. Elle fait le mal. Pour cela il suffit de trouver la faille, de s'y engouffrer. Le visage de sa mère vire au vert. Se ride. Vieille pomme détachée de son arbre. Arachné secoue les branches. Tombent les fruits acides de la frustration.

Elle manque de sommeil et n'arrive pas à récupérer. Ce n'est pas aisé de vivre en symbiose, sans consulter les cadrans horaires. Depuis que le tatouage inspire et expire, sa montre s'est arrêtée. Son organisme est bouleversé par ce changement de rythme. Barbara est épuisée. Arachné a envahi son dos. Maintenant, sa tête frôle son cou. Ses mains tâtent le creux de ses hanches. Baguettes minces, ses pattes tambourinent sur ses fesses ; donnent la mesure et le rythme de la démesure. Elle est obligée de dormir sur le ventre pour être plus à l'aise. Dès qu'elle est repue, Arachné s'endort et respire bruyamment. La veuve noire ronfle et gêne Barbara qui sent le poids de son abdomen sur ses côtes.

Respirer le même air est éprouvant. Elle n'a jamais été aussi soigneuse : elle passe l'aspirateur, époussette ses étagères de livres, sa table de nuit, son bureau. Dès qu'elle se lève, Barbara secoue son oreiller et ses draps.

Ce remue-ménage attire l'attention de sa sœur : celle-ci la considère d'un œil soupçonneux. « Tu cherches quoi ? À te faire bien voir ? Après avoir bavé sur maman ? Tu es vraiment frappée. » Barbara déteste quand elle utilise ce langage familier qui ne lui convient pas.

« Pas plus que toi.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Rien. Je pense juste à la robe bustier qui est accrochée dans la penderie.

— Laquelle ?

— Ne fais pas l'innocente ! »

Encore une fois, Arachné, bien joué ! La bouche de Muriel cousue par ses fils. Grâce à la veuve noire, Barbara connaît l'un des secrets de sa sœur. Déstabilisée par cette allusion, Muriel perd le contrôle. Elle revoit un épisode de son passé dont elle a honte.

« Allez, viens sur mon divan ! »

L'homme est psy. Pas encore chauve et bedonnant. Tempes argentées et complet clair. Il porte une alliance à la main gauche et tient dans la main droite un gros stylo. Un Mont-Blanc. Muriel fixe tour à tour l'homme et son stylo. Et elle se passe la langue sur les lèvres, rendues plus pulpeuses grâce au rouge à lèvres. Sucette à la rose. Elle écarte les jambes. Grelot entre les cuisses, le sexe chantant est orienté vers le père, le fils et l'amant. Muriel a besoin de séduire tous les hommes à sa portée, de vérifier le fantasme de Lolita. La quantité à défaut de la qualité. Il s'aperçoit qu'elle porte des bas sous sa minijupe noire et salive malgré lui.

Un porte-jarretelles claque dans la tête de l'homme engoncé dans son costume. Il a chaud. Très chaud. Une colonne de chaleur monte ; le sperme bout. Il voudrait se tremper dans un bassin d'eau froide. Ventre ocellé de noir et de blanc. Arabesques. Ses doigts se crispent sur le stylo à pompe. Le tapotent. Dévissent le capuchon. Cartouche pleine. Index replié. Détournement de majeur.

« Qu'est-ce que tu veux ? demande-t-il en essayant de conserver son calme.

— D'abord que tu laisses ton stylo tranquille !

— Et ensuite ?

— Que tu t'occupes de mon cas. Mais l'argent d'abord. »

Arachné rit. À sa manière. Des hoquets suivis de bourdonnements. « Un numéro, ta frangine ! »

Le lendemain, Barbara a la paix. Dans l'escalier, Muriel l'évite. Son baladeur est collé sur les oreilles. Elle en profite pour déplacer des meubles, pour mieux faire circuler l'air. Sans demander l'avis de sa mère, elle tire son lit près de la fenêtre et monte son tapis au grenier. La laine attire des tas de particules.

Malgré ces précautions, Barbara se met à tousser. Elle achète des pastilles et du sirop. Ces médicaments ne servent à rien. Paniquée, elle s'arrache la gorge ; croit manquer d'oxygène. Elle est obligée de se lever chaque nuit pour ouvrir la fenêtre afin de renouveler l'air. Comment la faire descendre de là ? La sortir de son apathie ? Entrer en contact avec elle ? S.O.S Arachné. Barbara passe sa main dans les boucles de la veuve noire, araignées-crotales qui se dressent tout de suite. Il faut que Barbara lui parle. À tout prix, elle doit la convaincre qu'elle risque l'emphysème si cette situation continue. La femme-araignée bâille.

« Pourquoi ne dors-tu pas sur ta toile ?

— Mais je n'en ai pas, ma chérie !

- Comment ça ? Et ta soie ?
- Trop liquide.
- Il y a bien une solution.
- Oui.
- Laquelle ?
- Que tu la tisses à ma place.
- Mais c'est impossible !
- Rien n'est impossible.
- Il faut des fils.
- Exact.
- Mais de quelle sorte ?
- Ça, c'est ton problème ! Pas le mien. Ton dos est très confortable. »

16. La fille tatouée

Journal de Barbara.

« Cela fait deux mois et demi que je suis allée à Tattoo Sauvage. Je perds la notion du temps. Les dates ne signifient plus rien. Il y a la période avant le tatouage et après. Ma vie d'avant me paraît vague, lointaine. Autrefois, j'étais une jeune fille timorée. Dorénavant, il n'y a plus de limite à mes désirs. Parfois, mon moi ancien gémit. Je le vois comme un louveteau pris au piège, obligé de ronger l'une de ses pattes pour regagner la forêt primitive. Puis, très vite, je me détourne de cette image puérile. Sans Arachné, le louveteau n'aurait pas été accepté par la meute.

Je n'ai pas besoin de me pincer pour vérifier si je rêve ou non. La nuit n'est plus silencieuse. Elle reçoit la respiration d'Arachné. Parfois j'ai l'impression qu'il grêle dans la pièce tant son souffle me paraît à la fois aigu et glacé. Je crains que ma sœur ne l'entende car la cloison est mince entre nos chambres. Un jour ou l'autre mon secret sera découvert. Et je ne pourrai pas mentir.

La femme-araignée a investi mes épaules, mon dos et mes fesses. Le dessin habille mes os. Plus j'écris, plus Arachné occupe de la place. Le noir est mis sur le blanc du papier et sur celui de la peau. Page après page, j'ai l'impression de mettre en scène ma disparition. Une gamine s'efface dans la marge parce qu'elle ne correspond plus à la fille tatouée qui consigne ses pensées et ses sentiments. La fatigue physique émousse la nostalgie, annule le sentiment d'angoisse.

Je n'ai plus peur de l'avenir. Ce mot est devenu ridicule. Arachné est là. Je sais que je n'établirai jamais un contact aussi intime avec personne. Jamais aucun amant. Pas d'autre jouissance. Et ça me laisse froide. Mon indifférence m'étonne moi-même.

J'écris avec le sang qui me reste, qui coule dans les veines non percées par les dards d'Arachné. La vie nourrit l'écriture. Réciproquement, je nourris Arachné. Ainsi le circuit est fermé.

Le plus important : je suis heureuse. »

17. Trouver les fils

C'est le mois de décembre. Barbara va faire ses emplettes, mais, cette année, elle ne fera de cadeaux à personne. Sauf à Arachné. Elle aura son hamac. « Madame, est-ce que vous auriez des fuseaux de chanvre ? » La dame de la mercerie la regarde d'un air éberlué. « Aujourd'hui, vous savez, personne ne s'intéresse plus aux travaux d'aiguille. Alors le chanvre... Moi je ne vends plus que du coton, de la laine et, éventuellement, de la soie. Autrefois, on apprenait le canevass, la broderie. Maintenant les gens préfèrent acheter du prêt-à-porter. » Elle ajoute : « Tu passeras le bonjour à ta maman ! Au moins, elle, c'est une fidèle cliente ! »

La vendeuse a cru que Barbara s'intéressait au tricot. « Si elle savait ! » pense-t-elle une fois sortie de la boutique. Peu douée pour la couture, elle sait à peine coudre un bouton et repriser des chaussettes. Sa mère a essayé de le lui apprendre, mais elle n'arrivait pas à passer le fil dans le chas, faisait tomber le dé à coudre ou égarait les ciseaux. Elle préférerait lire ou dessiner. Dégoûtée par cette expérience, sa mère a aussi renoncé à convertir Muriel. D'ailleurs, celle-ci a été ravie d'avoir échappé à cette corvée. Pour elle, c'est une occupation de bonne sœur ou de vieille fille, au même titre que la tapisserie. La couture convient aux tempéraments patients et solitaires. Or, Muriel n'est ni l'un ni l'autre. Dès l'école primaire, elle a toujours aimé être entourée. Elle organisait des goûters, des fêtes. Puis il y a eu un creux pendant les années de collège. Cette période coïncidait avec la séparation de leurs parents. Les deux sœurs s'étaient rapprochées. À cette époque-là, Muriel était moins narcissique. Elle lisait beaucoup. Souvent, elles se passaient des livres et échangeaient leurs impressions. Ensuite, l'entrée au lycée lui était montée à la tête. Le désir de plaire l'avait emporté sur le reste. Le cinéma avait remplacé la littérature ; il lui semblait plus proche de la vie. Muriel y puisait l'inspiration de son rôle de garce. Elle se bornait aux ouvrages du programme, rédigeait sans conviction des préparations de textes, n'hésitait pas à recopier la fiche-lecture de l'une de ses copines. Leur pacte de sang ? Oublié. La bouteille ? Une deuxième fois engloutie. Barbara y avait fait allusion. Sa cadette l'avait pris de haut. « Pour moi, c'est de la science-fiction maintenant ! » Barbara avait blêmi. Muriel avait enchaîné très vite : « Qu'est-ce que tu veux, on change ! »

Depuis cet incident, Muriel n'aimait pas qu'on les voie souvent ensemble. Elle rendait un culte à l'apparence, à son apparence. Ses yeux de myope, cernés de khôl, semblaient immenses dans son visage étroit, d'une blancheur glaciale. Comme elle ne portait jamais ses lunettes en public, elle avait un regard un peu fuyant. Sa bouche aux lèvres minces, à peine fardées de rose pâle, avait pris un pli dédaigneux. Méprisante, elle n'invitait pas sa sœur à ses soirées. Bouclée dans ses tenues moulantes en stretch, Muriel s'étourdissait de fête en fête : « Au moins, moi, je m'éclate. Toi, tu ne sais pas t'amuser ! » déclarait-elle à

son aînée. Sa nouvelle blondeur attirait trop de gens. Elle en était fière et ne voulait pas s'embarrasser de Barbara. Si celle-ci n'avait pas riposté, elle lui en voulait d'avoir renié leur pacte, de l'avoir rejetée dans un désert de cailloux. « Tu me le paieras, toi aussi ! »

Arachné l'a consolée. Qui est le monstre ?

Sa mère ne l'a jamais aimée.

Muriel l'a repoussée parce qu'elle la jugeait indigne d'elle.

Barbara ne les mettait pas en valeur.

Elle ne prononçait pas les mots qu'elles attendaient.

Repoussoir.

« Barbara, dans ton prénom il y a « barbare ». Autrefois les Grecs appelaient « barbares » tous ceux qui ne parlaient pas leur langue. Je t'aiderai à te créer un langage, à te filer une langue magnifique et venimeuse qui mettra tes ennemis en loques. »

Dans sa chambre, Barbara accumule les écheveaux. Elle obéit à une pulsion fétichiste. La soie est une passion qu'elle partage avec Arachné. C'est un art de rivaliser avec la finesse de la peau, un langage délicat et profond. La soie concrétise son rêve de transparence irisée, de matière qui crée et recrée la mémoire. Ainsi son enfance, associée à des vêtements, devient une époque palpable. Elle se rappelle les foulards de sa mère aux couleurs éclatantes, sa robe de mariée, les cravates de son père. Quelle profusion ! L'angoisse du vide disparaît. Le textile colmate les brèches dues à l'absence de communication. Arachné est si excitée par les coupons de tissus, les bobines de laine chenille, de velours synthétique, de coton perlé, qu'elle la force à se caresser avec.

Troublée, les yeux ouverts, Barbara prend conscience de son plaisir. Elle est un fuseau de chanvre sur le rouet des sensations. Son plaisir ourle l'éphémère et la durée. Le sexe et le cerveau sont irradiés, si bien qu'elle fusionne avec l'Arachné du mythe, la jeune fille orgueilleuse, imbue de son talent de fileuse. Arachné était trop adroite de ses mains, avait les doigts aussi agiles sur le tissu que sur la peau. Arachné était habile à se faire jouir. Auto-soyeuse, auto-liquide, elle avait appris à se passer des mortels ou des dieux. Blasphématrice, elle fut donc punie et changée en araignée.

« Le plaisir, c'est une toile. Et une toile ne se résume pas à un ensemble de fils. »

Devinette sous la douche.

« Quels sont les fils naturels chez les êtres humains ?

— Les cheveux ?

— Oui, et encore ?

— Les poils.

— Tu n'as jamais remarqué ? Les poils pubiens sont doux comme de la soie sauvage. Pourquoi chercher ailleurs ce que tu possèdes déjà ? Tu perds du temps et de l'énergie. Tes fils, ce sont tes poils pubiens. Ils personnaliseront ta toile. Tu vas me les donner... »

Barbara commence par raser l'excédent avec un rasoir mécanique, talque l'entrecuisse, fait chauffer la cire. Puis elle la remue avec une spatule en plastique, s'épile le sexe avec un mélange oriental qui fleure bon le citron et le miel. Comme les poils se collent aux

bandes de cire, elle tente de les retirer avec une pince à épiler.

« Où vais-je les mettre ?

— Je m'en occupe ! »

Arachné bascule, se faufile sur son ventre et grogne. En cet instant, elle est hideuse. D'une taille gigantesque — qu'elle peut modifier à volonté — elle se déplace, la tête en avant, les pattes maigres et velues, disposées de chaque côté. Ses yeux jettent des lueurs verdâtres ; ses crochets luisent dangereusement, prêts à poignarder.

« Attention ! » Elle pèse son poids. Ses pattes se déploient, arrachent les poils, les portent à la bouche avant de les mastiquer et de les entreposer dans les tubes intestinaux. Éprouvettes.

« Pas mal. On devrait obtenir une soie de bonne qualité.

— Que comptes-tu en faire ?

— T'apprendre à la tisser. »

18. Tisser la toile

Après les vacances de Noël, Barbara ne va plus à la fac. L'université est inutile. Elle se demande même comment elle a fait pour tenir jusque-là, pour prendre le bus, y aller et en revenir. Curieusement, dans les transports publics, Arachné s'est tenue tranquille. Pendant les cours aussi. Mais, la nuit, elle s'est rattrapée. Désormais Barbara paie ce sommeil déréglé : elle a les yeux collés et frottés à la laine de verre au réveil.

Comme si elles en avaient reçu l'ordre, les glandes à soie d'Arachné grossissent, gonflées de poils pubiens. Situées sous l'intestin postérieur de la femme-araignée, elles forment des boules douloureuses au bas des reins de Barbara. Des ganglions ronds et durs. La jeune fille s'affole. Que se passe-t-il encore ? Comment s'habiller avec ça ?

Après le tatouage, elle a adopté une panoplie de camouflage : tee-shirts et jeans larges. Un uniforme. Tout le monde s'habille en pantalon maintenant. Depuis qu'elle a maigri, elle flotte dans ses fringues d'adolescente. Ces guenilles cachaient ses kilos en trop et camouflaient son mal de vivre. Trop de mauvais souvenirs.

« Barbara, tu n'as aucun goût ! Prends modèle sur ta sœur ! Tu ne seras jamais féminine ! » lui répète sa mère à longueur de journée. Facile d'avoir du goût quand on a de l'argent de poche et qu'on est bien foutue. À la fac, les filles parlent chiffons :

« Moi, j'aime les couleurs qui flashent.

— Barbara, pourquoi tu es toujours en noir ?

— Parce que le noir attire la chaleur. »

Elles s'esclaffent. Pouffeuses. Poufiasses. Consultent leur agenda Marilyn. Le blond platine de la vedette leur fait tourner la tête.

Elles suivent les tendances de la mode, tantôt sportives, tantôt sexy, sans avoir besoin de changer de vêtements pour muer. Elles ne sentent pas le froid. Au-dedans. Au fond. Elles ne vont pas là. Dans la grotte des araignées. Dans la caverne où croissent les ombres.

« Fais-moi confiance, ma toute belle, on va te confectionner une tunique sur mesure... »

Tunique couleur du temps.

Tunique couleur de lune.

Tunique couleur de rosée.

Cela se passe la nuit. Dans le grenier. Barbara monte à l'étage. Dans la tour de soie. Comme elle a du mal à gravir les marches, elle s'agrippe à la rampe. Son genou gauche lui

fait mal. Des rhumatismes, à son âge ? Se masse l'articulation. Arachné est un fardeau qu'elle ne peut pas déposer à son gré. « Tu me mets vraiment sur les rotules ! » Elle pousse la porte, allume l'électricité. Une vieille ampoule qui jette une faible lueur. « Parfait pour les yeux... » chuchote Arachné.

« Comment vas-tu faire ?

— Tu poses trop de questions ! Cherche-moi un récipient ! »

Barbara obéit ; fouille du regard la pièce. La poussière lui irrite le nez. Elle éternue violemment. « Tu ne pourrais pas être plus discrète ? » l'admoneste Arachné. Barbara titube. Les glandes à soie se multiplient sous sa peau, se transforment en excroissances de chair qui la brûlent. Sur sa droite, elle aperçoit un seau placé là où le toit est le plus en pente. Obligée de se courber, elle a l'impression que sa colonne vertébrale va se disloquer. D'une main fiévreuse, elle s'en saisit.

« Parfait. Maintenant mets-toi près de la lucarne. »

Barbara revient sur ses pas.

« Donne-moi la main pour descendre. »

Elle lui tend la main par-dessus son épaule. La femme-araignée l'attrape, puis saute à terre. L'abdomen énorme. Barbara s'étire et, soulagée, fait quelques pas.

« Reviens... et trouve-toi un siège ! »

À contrecœur, elle se replace près de la lucarne, s'assoit sur une chaise vermoulue. Arachné se tient face à elle. Dressée sur ses quatre pattes arrière, elle fait à peu près un mètre. Elle l'impressionne. Son buste gracieux surmonte un amas de chairs d'un gris foncé tirant sur le noir, tigré sur les pourtours. Ces rondeurs difformes sont pourvues de mamelles.

« Trais-moi ! »

Arachné pose ses pattes de part et d'autre du seau. Toilette intime. Barbara avance une main hésitante sur ses pis en forme de seringue. Morphine ?

« Pas du tout ! Fabrication maison... » plaisante la femme-araignée.

Au toucher, on croirait du veau, en plus rêche.

« Dépêche-toi, je n'en peux plus ! »

Barbara prend un pis au hasard à pleines mains, puis un autre, et encore un autre. Le liquide jaillit : un geyser aux blancs multiples. Blanc cassé d'omelette. Blanc visqueux de sperme. Blanc de ciel brouillé. « Ne sois pas déçue, le blanc pur n'existe pas... »

Le liquide se déverse à flots dans le seau, fume. Éjaculation féminine. Arachné pousse des gémissements. Son abdomen se vide. Curieuse, Barbara se penche au-dessus du récipient, soudain rempli d'une sorte de chanvre qui sent la noix de coco râpée.

« Retire-toi ! Il faut laisser la soie refroidir. »

Barbara attend. Par la lucarne, elle regarde les constellations. Arachné s'est lovée sur la chaise, en position fœtale.

Quelques heures après, elle est tirée de sa rêverie par des grognements de satisfaction.

« On a réussi ! »

Barbara se retourne. Il n'y a plus de seau. Arachné se trouve au sommet d'une pyramide de fils d'argent.

« Avec ça, on peut ceinturer la terre entière ! » Barbara est interloquée. « Maintenant, au travail ! » Arachné lui lance des ballots de fils à plier et à déplier à bout de bras. Barbara n'en peut plus. Les membres ankylosés, elle tient à peine sur ses jambes. Pourtant elle reste debout. Elle ne veut pas manquer le spectacle qui se déroule pour elle. Quand ils sont démêlés, la femme-araignée en fait quatre tas. Un pour chacune de ses pattes arrière. Les mains préparent le matériau, séparent les brins, cassent les bouts trop rêches. Arachné tournoie, montée sur des crochets. Chacune de ses pattes est une aiguille de taille différente. Elles se croisent et s'entrecroisent à une vitesse stupéfiante.

La jeune fille est hypnotisée. Arachné la fait accéder à un autre plan de réalité où la soie peut transmettre les signes du monde infernal. Et Barbara n° 1 se dissout dans un seau qui prend des proportions de tunnel. Pour Barbara n° 2, Arachné tisse une tunique en fils mélangés : fibres végétales et humaines. Blanc et noir. Barbara comprend que cette tunique lui collera à la peau, qu'elle ne pourra plus l'arracher, à moins de la teindre en rouge.

19. La tunique

Journal de Barbara.

« Début janvier, avec les fils d'argent, Arachné a tissé une toile pour dormir. Cela lui a pris plusieurs lunes. Elle l'a attachée près de la lucarne. Avec le reste elle m'a confectionné une tunique qui ne me quitte plus. La décrire est difficile. Si l'on considère l'aspect général, elle ressemble au drapé antique. Si l'on s'attache aux détails, les plis évoquent une cotte de mailles par leur jeu de cannelures et de damiers. Dès que je l'ai enfilée, elle a glissé sur moi comme le fourreau d'une épée. »

J'essaie de penser à cette chose agréable : au moins, la nuit, j'arrive à me reposer. La femme-araignée quitte mon épaule à n'importe quelle heure, se berce dans son hamac. Je lui laisse exprès la porte de ma chambre et celle du grenier ouvertes. La tunique légère ne gêne pas mes mouvements. Les pans s'agitent avec la grâce d'un kimono.

Une fois, je l'ai espionnée dans la pénombre. De nouveau, j'ai gravi les marches de chêne. Elle dormait, la bouche ouverte, d'un sommeil si profond au centre de sa toile que j'ai capté des bribes de ses visions au passage. Dans ma tête se sont formées des phrases : « Il me faut de la matière vivante... Je ne suis pas encore assez incarnée. »

J'étais trempée de sueur. La peur est la seule émotion qui échappe à la tonte collective. Je suis descendue à tâtons écrire ces lignes en cachette et j'ai refermé le tiroir à clé.

Le lendemain matin, ma mère a tout de suite remarqué que je portais quelque chose de nouveau. Elle était en train d'épousseter les meubles de la salle à manger. Elle a posé son chiffon et m'a presque agressée.

« D'où vient cette chemise en soie ?

— On me l'a donnée.

— Qui donc ?

— Tu ne connais pas. »

Le terme de « chemise » m'a intriguée. J'ai consulté la glace dans le salon. La tunique antique s'était transformée en corsage boutonné. Ensuite, je suis sortie dans le jardin afin de prendre l'air. Après avoir fait quelques pas, je me suis assise sur les marches de la cabane à outils. Fiévreuse, j'ai tâté ce haut, ai senti l'empiècement rigide d'une blouse. J'ai perdu mon sang-froid, poussé un cri.

Les mots n'affluaient plus dans ma tête. Je n'avais que des images. La bobine d'un film muet. Et le montage était spécial. Le personnage principal, c'était moi. Une fille du

XXI^e siècle confrontée à une entité du VIII^e siècle avant Jésus-Christ. Une femme-araignée avait remplacé les femmes-oiseaux d'Homère. Le tatouage au tracé si minutieux avait permis ce saut dans le temps. La tatoueuse avait exécuté un travail d'archéologue : elle avait ressuscité une Chimère dont j'étais la proie plus ou moins consentante. »

20. Piège textile

L'hiver, saison textile par excellence. Les gens prennent garde à avoir chaud, se soucient davantage de la qualité. Le week-end, sa mère et sa sœur font souvent les magasins ensemble. Dès que Muriel a un peu d'argent, elle le dépense en vêtements.

C'est à ce moment-là que Barbara doit nouer l'intrigue, décide Arachné. D'abord la veuve noire lui conseille de susciter la curiosité, ensuite de flatter la coquetterie de Muriel dans le sens des plis. Il faut la mettre en état de rut inconscient, insiste la veuve noire. Son désir d'acquiescer sans cesse de nouveaux vêtements va la trahir. Sa cadette n'est pas infallible.

Les habits dissimulent le manteau de viande que tout le monde veut s'approprier par instinct de conservation. La mode n'est jamais innocente. C'est un cache-barbarie. Or, Muriel veut oublier que tout commence dans la merde et le sang : la dentelle, c'est son aspartame. Arachné rappelle à Barbara qu'il y a une histoire des étoffes brutes ou nobles. « Toi aussi, tu caches une bête en toi, les dards prêts à jaillir. »

Barbara ne quitte plus la tunique qu'Arachné lui a confectionnée. Cette tunique est si étroite qu'elle lui semble une seconde peau. « Quel costume mettre ? » Elle n'a plus ce problème. Elle se met à surveiller sa cadette. Barbara entre dans sa chambre à l'improviste ; flaire les odeurs de transpiration et de sécrétions vaginales. Elle regarde si elle a changé de parfum, s'il reste des cheveux sur sa brosse, si le miroir de la coiffeuse est brillant. Elle ouvre ses livres, fouille dans la poubelle de bureau, déchiffre des brouillons, des sujets de dissertation. Des initiales parsèment les marges de feuilles mobiles. Des cœurs transpercés. Des fleurs. Des bribes de phrases : « Je t'adore. » L'adage latin *carpe diem*. Elle cherche à prendre le baromètre de ses humeurs et attend le bon moment pour lui montrer l'œuvre d'Arachné.

Un soir, Barbara la prend en flagrant délit de culpabilité. La robe de soirée en satin émeraude est toujours suspendue dans la penderie. Muriel la contemple. Elle se souvient du psy et de son obsession du bruit : « Surtout, tu ne dois pas crier... » Dans les poches de son pantalon, ce blaireau avait en permanence une boîte de boules Quiès. Il professait : « Le silence est un luxe aujourd'hui. Et j'ai besoin de me sentir à l'intérieur de moi-même. »

Muriel prend le cintre, l'air songeur. Il était d'accord pour d'autres séances. Même pour des liasses de billets, elle en avait eu assez de supporter son odeur de vieux. Avec l'argent, elle s'était achetée cette robe. Et il était retourné auprès de sa femme, une blonde liftée qui peinait à sourire dans le cadre posé sur son bureau.

Sa sœur se poste devant elle et demande avec ostentation : « Comment tu trouves ? »

— C'est joli, ce que tu portes. Où as-tu acheté ça ? demande Muriel.

- Tu veux parler de ma tunique ? Je l'ai cousue moi-même.
- Pas possible. Pourtant...
- Si tu veux, je t'en ferai une, l'interrompt Barbara.
- Vraiment ? dit Muriel, incrédule.
- Oui, ça me fera plaisir. »

Un éclair de douleur passe dans les yeux de Muriel. Sa robe est un déguisement de Cendrillon fellatrice, de branleuse en gants de satin et de princesse d'opérette. Elle n'a pas touché un pénis, mais un appendice de statue aux yeux vides. Cet homme refoule ses émotions, gaspille sa semence. Muriel n'a pas trouvé l'homme capable de fleurdeliser ses draps. Frustrée, elle n'arrive pas à jouir, à sentir sa chaleur envahir le cerveau, descendre vers le nez, la gorge, le cœur et le nombril.

Aussitôt après l'avoir prononcée, Barbara regrette sa promesse. Elle serait incapable de mettre bout à bout des morceaux de rideaux ! Elle retient son souffle, se traîne jusqu'à sa chambre pour s'enfouir sous les draps. Elle en oublie la femme-araignée. Afin de la tirer de sa morosité, Arachné lui enfonce ses pattes dans le cou.

« Lève-toi !

- Pour aller où ? rétorque Barbara.
- Dans ma tanière. Dans le grenier. »

Barbara grogne mais obéit. Arachné fait d'elle ce qu'elle veut. Elle est sa chose. Les rôles se sont inversés. Le tatouage est devenu plus important que la tatouée.

« Regarde ! » dit Arachné en pointant un index vers la seule source de lumière qui baigne la pièce.

Elle voit une épeire qui crache et recrache son fil près de la lucarne. Affronte l'évidence. La durée de la vie humaine est brève. L'araignée ne se soucie ni du passé ni de l'avenir. Elle file, tisse et coupe sa soie. Tout entière dans cet acte, elle rythme le présent, le présent éternel, l'origine du temps.

C'est alors que se produit le merveilleux.

L'épeire lance un fil vers elle, s'élance dessus. Le fil s'épaissit. Trois araignées à têtes de femmes aux cheveux blancs rampent vers Barbara et la reniflent. Leurs visages lui évoquent celui d'une mendiante stationnée sous le porche de l'église où elle a fait sa première communion. Cela remonte à longtemps. Depuis elle n'est plus jamais allée à l'église. Mais la figure de cette femme l'avait frappée parce qu'elle n'avait rien des traits bouffis d'une clocharde. Enveloppée dans une houppelande rapiécée, elle semblait sortir d'un livre.

Les trois veuves noires se redressent sur leurs pattes. Barbara est tétanisée. Elle est restée seule trop longtemps avec ses images, a élevé un bestiaire fabuleux dans les labyrinthes de son cerveau : des hommes à face de chacal ou d'ibis, des femmes à oreilles de lion ou de vache. Dans son journal, elle essaie de cerner la réalité qui l'entoure.

Mais la réalité lui paraît de plus en plus multiple et fuyante. Le stylo court en vain sur la feuille de papier. La réalité est plus rapide. Les trois veuves noires ont pris une forme

humaine. Elles ressemblent à trois vieilles dames en deuil aux joues crayeuses. Tandis qu'elles se penchent vers elle, l'embrassent à tour de rôle sur la bouche, la lui râpent, Barbara sent un drôle de goût sur sa langue. Celui-ci persiste au fond de la gorge. Un lactaire aux sucs piquants et baveux. La plus maigre d'entre elles s'enhardit à lui toucher l'épaule, à la caresser. Barbara interprète ce geste comme un ordre déguisé : « Le mythe doit continuer. »

21. L'œuf de brocart

Pendant des semaines, les doutes l'assaillent. « Ne faut-il pas mettre Muriel à l'écart ? » Barbara ne se lève plus de son lit que pour boire de l'eau au robinet, attraper des mouches ou aller aux toilettes. Ses mouvements se sont ralentis, se dévident peu à peu quand ils ne sont plus mus par la veuve noire. À force de rester allongée, la tunique lui irrite le derme, strie les poignets de fines lignes blanches. Arachné bondit sur elle et la griffe sans ménagement. Mais Barbara la repousse.

La femme-araignée ne quitte plus son dos. Barbara perd le sommeil. Son tatouage la cloue sur le matelas. Les fleurettes de la tapisserie deviennent des cactus. Les lattes du plancher laissent filtrer du sable. Son fantasme du désert la pourchasse. Durant des nuits, la voix de la femme-araignée déverse son nectar dans les oreilles de Barbara : « Rappelle-toi le pacte de sang, votre promesse, ton espérance... C'est Muriel qui a tout détruit. Toi, tu as toujours subi. On va lui donner une leçon ! »

L'épuisement physique ébranle ses nerfs et active les forces malignes. Barbara ne peut plus étouffer son ressentiment. Elle tient sa revanche. Le sixième mois, elle s'arrache des cheveux et des poils pubiens, les met dans un sachet. Elle constate qu'ils sont de plus en plus noirs car son taux de mélanine a augmenté. Sa peau elle-même est devenue plus foncée et vire au sucre roux comme si elle avait été longtemps exposée aux ultraviolets d'étendues stériles, d'un soleil d'outre-monde. Elle aurait pu être brûlée sans la tunique.

Machinalement, Barbara passe la main sur le tissu. L'étoffe s'ouvre, libère le passage à Arachné, puis se referme. La femme-araignée lui donne la main. Barbara s'aperçoit que la chevelure de la veuve noire forme une traîne de scolopendres. On dirait une mère qui prend soin de son enfant pour mieux le dévorer ensuite. « Comment peux-tu t'étonner ? lui dit Arachné. Je suis la femme infinie. » Elle lui apprend à marcher, à mettre un pas devant l'autre. L'escalier du grenier lui paraît vermoulu. Arachné la tire. Des toiles épaisses quadrillent la pièce, expansions d'espace. On y voit si mal que Barbara est obligée de cligner plusieurs fois des paupières pour ne pas trébucher sur des monceaux de ferraille.

Arachné va de toile en toile. « D'arbre en arbre », pense la jeune fille. Elle arrache des fils, les lui donne. Barbara les recueille ensuite dans les plis de sa tunique qui fait office de tablier. Quand elle a fini, Arachné prend les fils dans sa bouche qui s'élargit, se crevasse. Sans peine, la créature les malaxe, les colle avec sa salive. Ainsi obtient-elle un œuf de la taille de celui d'une poule. Celui-ci semble fait de brocart. Elle le soulève avec dévotion. Elle s'accroupit pour le faire sécher sur son abdomen velu. Barbara, interdite, n'ose rien demander. Au bout d'une heure, Arachné se relève, prend l'œuf dans ses mains, puis s'avance vers elle. Elle lui dénude les seins, masse les mamelons afin de l'exciter. Ensuite

elle la déshabille à demi. Sa tunique se fend. La veuve noire lui dit de baisser le menton, de plier les genoux, de serrer les poings, les pieds ancrés au sol. Enfin elle lui introduit l'œuf dans le vagin. C'est lisse et doux. Du duvet de cygne. Beaucoup moins froid que la jeune fille ne l'aurait imaginé. Au début, elle se contracte. Alors Arachné lui caresse les aréoles plus fort et se place sous ses pieds, au cas où l'œuf tomberait et s'abîmerait. Après quelques minutes, Barbara est en eau. Elle s'en étonne. Dès que le mont de Vénus est trempé, la femme-araignée ôte l'œuf mouillé, le lui tend en déclarant : « Désormais tu pourras t'en servir pour délimiter ton territoire.

— Mais il est dur ! s'exclame Barbara.

— Demain, il redeviendra un écheveau de soie. »

Cette nuit-là Barbara dort sur le dos, l'œuf de brocart niché dans les frisons du pubis. Arachné est repartie dans le grenier. Elle sommeille dans l'une de ses toiles-hamacs ; aime changer de couche, tendre les voiles d'un navire d'ouate et de rayonne, à grands focs déployés.

Tout se passe comme prévu. Au réveil, l'œuf ressemble à une vulgaire pelote de laine. Quand elle le touche, des vibrations se communiquent à son poignet. La jeune fille le tapote. La coquille rend un son plein. Elle se demande ce qu'il y a à l'intérieur. Des trompes de Fallope ? Des ovaires qui s'agitent avec la vélocité de pattes d'araignée ? Un corps en morceaux. Cette idée lui donne la nausée. En tremblant Barbara se saisit de l'écheveau, le déroule avec une extrême lenteur. La soie sent l'odeur de son sexe. Avec quelque chose en plus. Des relents de bouillie. Les derniers insectes digérés par Arachné. Et ces ingrédients donnent des fibres d'un blanc nacré. Troublée, Barbara fait passer des fils de sa porte jusqu'à celle de Muriel. Continue jusqu'à la fin de la pelote. Et elle se claquemure dans sa chambre. Patiente, elle attend que la benjamine les ramasse, vienne jusqu'à elle.

À son retour du lycée, Muriel apprend par sa mère que Barbara refuse d'aller en cours. De plus, elle est anorexique et s'enferme dans un mutisme inquiétant.

« Ta sœur présente les symptômes d'une dépression nerveuse », lui affirme sa mère. Et elle ajoute : « Tu devrais essayer de lui parler. Moi, j'y ai renoncé. » Muriel acquiesce pour ne pas la contrarier. Sa mère exagère. On n'expose pas les problèmes à la dernière minute. Sa sœur n'est pas folle mais trop sensible. Elle n'aurait pas dû la laisser tomber. Sa mère et elle ont mal agi. Muriel n'a jamais considéré Barbara comme l'aînée. Cela ne lui a pas porté chance. Chaque fois qu'elle a couché avec un garçon, elle a su que c'était une aventure sans lendemain. Qu'elle le plaquerait. Parce qu'il manquait d'imagination au lit. Parce qu'il n'était pas assez cultivé. Parce qu'il ne pensait qu'à sa carrière. Les raisons abondent. D'ailleurs, son hygiène de vie vaut celle de sa sœur. Elle boit, fume un paquet de Marlboro par jour, dort quatre heures par nuit, grignote des saloperies au fast-food, se bourre de Nuts et de Malabars. À ce rythme, elle se mine la santé. Son visage perd sa grâce de jeune déesse païenne, prend un aspect banal de chair bien nourrie. Elle entre dans le moule de son siècle : masque blond platine, gros seins et croupe jaillissante. L'objet a remplacé la statuette. Les yeux verts sont noyés dans la masse des cheveux. Ils ne visent plus personne, ne menacent qu'elle-même, une nymphomane, au petit cul fait pour être léché.

Quand elle est trop énervée, elle écoute son baladeur à fond, au risque de se briser les

tympan. Des bêtises à la radio exprès. Des tubes pour mongoliens. Elle se les passe pour éviter de penser qu'elle gâche sa jeunesse, qu'elle n'a ni but ni idéal. Et elle n'a pas d'excuses. Quand elle aperçoit son affiche *Autant en emporte le vent*, elle a le cafard. Elle souhaiterait tomber amoureuse. Sans niaiseries sentimentales. « C'est toi qui disjonctes. La différence, c'est que maman ne s'en aperçoit pas. Son amour pour toi l'aveugle... »

Ce jour-là, quand Muriel va dans sa chambre, le talon de ses escarpins se prend dans des fils visqueux et blanchâtres. Elle se penche pour les enlever ; se coupe le doigt. « C'est quoi, ça ? Du Nylon ? » Furieuse, elle hurle : « Barbara ! Tu aurais pu nettoyer le palier ! C'est dégueulasse, les trucs qui traînent ici ! » Mais Barbara ne répond pas. D'autres fils se collent sous les semelles de Muriel. Ils s'agglutinent. Plus elle essaie de s'en débarrasser, plus ils se multiplient. Des élastiques en forme de tire-bouchons. En un instant, ses chevilles sont encerclées. Puis les fils remontent, se tortillent. Muriel crie : « J'ai des chaussettes de puces ! Barbara, va chercher une bombe ! » La porte de la chambre de Barbara s'entrebâille. Muriel entend une voix ironique qui énonce : « Ce ne sont pas des puces mais des avatars ! » Interloquée, elle ne sait plus quoi faire. La voix reprend : « Entre ! On ne va pas te manger. » Et elle entend des rires. Les fils accrochés à ses mollets l'y obligent. Dégoûtée, elle évite de les regarder.

Un autre spectacle auquel elle n'était pas préparée l'attend à l'intérieur. Sa sœur, à l'exception d'une tunique aérienne, est nue. Elle est assise sur le lit. Et elle a dispersé le contenu d'un coffret sur les couvertures. Elle n'admire pas des bijoux mais des œufs de toutes sortes et de différents diamètres. Ils sont en bois, en jade ou en albâtre. Barbara les soupèse, les frotte contre sa joue et se retourne vers Muriel. Elle lui adresse un regard déjà noyé. Devant elle, elle choisit les plus petits et se les enfille dans le vagin. Afin de faire travailler les muscles génitaux, elle les tourne de gauche à droite, de bas en haut. Très vite, Barbara paraît sentir la montée du plaisir. Elle inspire profondément par le nez, se cambre, se convulse. La torsion des reins est prodigieuse. Muriel en est bouleversée. Barbara n'est plus sa sœur en cet instant. Possédée par la fureur érotique, elle est transfigurée.

22. Ouvrage pour dames

Remuée, Muriel fait un pas en arrière, se cogne contre la poignée de la porte. La douleur lui aiguise les sens. Elle jette un regard autour d'elle. La chambre de Barbara ressemble à une grotte. On se croirait sous terre. Le plafond a été façonné en forme de voûte ogivale autour de laquelle les murs s'arquent, fresques saupoudrées de cafards. Les papiers peints aux bouquets myosotis ont été arrachés. Ils pendent, stalactites bleues, découvrant des parois tachées d'humidité, rongées par des plaques de champignons gris. Sur le sol, un tapis élimé reçoit des écailles de plâtre. Des meubles, seuls restent le lit à rouleaux, un monument en merisier, et la table de nuit, une pièce tarabiscotée à tiroirs multiples. Muriel frissonne.

« Tu as froid ? Approche-toi, je vais te réchauffer », murmure Barbara. Elle a repris un visage normal, un peu las, plus mûr aussi. Muriel est frappée par son magnétisme. Sous les yeux noirs, soulignés de crayon, couve un feu sombre. Le menton carré apporte un caractère plus masculin. Elle est vêtue de sa tunique flottante, majestueuse. Les œufs ont disparu. Souriante, elle s'approche dans un bruissement de soie, effleure du doigt les lèvres de Muriel, l'incite à ne pas poser de questions.

Au même instant la tunique de Barbara glisse jusqu'en bas des reins, retenue par des attaches invisibles. Elle montre son dos à sa sœur qui retient un cri. Fascinée, elle voit un tatouage d'environ quatre-vingts centimètres, un panneau de chair d'où émerge une créature nimbée de rouge et de noir.

Ses lèvres entrouvertes sont posées sur le cou de Barbara. Soudain, Muriel l'envie car elle ne s'est pas répandue en frivolités. Grâce à son tatouage, Barbara a affirmé sa singularité. Barbara n'appartient pas à son époque. « Toi, tu la singes avec ta permanente et ton style de série B à l'américaine... » Si bête devant cette évidence. « Un paquet d'os, ma vieille, voilà à quoi tu ressembles, un paquet bien ficelé, c'est tout. » Et elle mordille ses ongles peints en rouge carmin.

Muriel se rappelle la série *Spiders* découverte avec sa sœur au musée d'Art moderne il y a un an. Le temps a creusé l'écart entre elles. Barbara a évolué, Muriel a stagné. Une autre sculpture se superpose aux bronzes de Louise Bourgeois, celle de *La Transverbération*. La flèche d'un ange vise l'intimité de la sainte et touche sa cible. Fente verticale, le haut sexe. Le plaisir féminin donne la sensation de l'illimité, permet d'échapper à la pesanteur des choses.

« Tu ne peux pas dire non, n'est-ce pas ? » Barbara sait que sa sœur ne refuse aucune expérience, qu'elle n'a pas de tabous. La suavité de cette voix la chavire. Presque mouillée. « Ici et maintenant... » poursuit-elle. Elle s'avance vers Barbara, impassible à la droite du lit. Celle-ci l'attire, lui prend la main droite, l'incite à toucher son tatouage.

« C'est peut-être une greffe ? » pense Muriel. À cet endroit, la peau prend un relief étrange de bulbe renflé, et les pores dilatés dégagent une émouvante tiédeur.

Ce geste déclenche tout. Elle se retrouve dans les bras de sa sœur, bascule sur le matelas. Mais ce ne sont pas des mains humaines qui la déshabillent. Sa minijupe valse et s'affale sur le plancher. La rejoignent son corsage et son soutien-gorge. Barbara voudrait clore les paupières, mais Arachné l'en empêche. Elle doit embrasser sa sœur. Les langues s'enchevêtrent, cognent contre le palais avec une violence insoupçonnée.

Taillés en pointe, les ongles de Muriel éraflent les draps. Sa peau de batiste est corruptible. Rivière de sang vers son delta, Barbara se jette dans cette blancheur. Le tatouage les surplombe, ombre portée. Barbara se place au-dessus d'elle, lisse une mèche blonde rebelle, la prend dans sa bouche pour en éprouver la résistance, dispose les cheveux en cascade sur l'oreiller.

Cette masse de fils l'affriole. Aussitôt, elle mord la pointe des mamelons qui se dressent, gonflés d'excitation, prend du recul pour savourer le spectacle. Muriel lève vers elle des yeux embués. Son rimmel coule. Avec une douceur feinte, Barbara enlève l'excès de mascara avec le revers de sa manche. Puis ses dents continuent à descendre vers la gorge, à poinçonner le ventre plat, à estampiller la toison.

Des voiles de désir soulèvent Muriel, s'enroulent en torsades autour de sa poitrine opulente, suivent les courbes des hanches. Elle s'agite, lacère les draps, implore Barbara de continuer sa danse. Sa sœur lui ouvre les jambes, dépose une gouttelette de salive à l'entrecuisse. Exigeante, elle semble vouloir d'abord effacer tout effluve étranger, toute réminiscence sensuelle. De même qu'elle appartient à Arachné, Muriel lui appartient.

Ensuite elle la plaque contre elle, se saisit de son slip jusqu'à ce que la mince bande de Lycra pénètre dans la vulve. Muriel s'agite. « Je comprends pourquoi tu portes des strings ! Ça te permet d'être excitée en permanence », persifle Barbara. Et elle ordonne : « Tourne-toi ! »

Elle la force à s'agenouiller sur le lit. Insidieux, ses doigts voltigent sur les fesses, les parcourent, cherchent à les enrubanner de caresses précieuses et indécentes avant de s'abattre sur elles, de leur donner des claques. Muriel se contorsionne et gémit. Elle désire être chiffonnée, dégrafée à l'intérieur. Au-dedans, une série de boutons-pression à faire sauter.

Barbara lui arrache sa culotte, s'en sert pour frotter le clitoris qui double de volume. L'étoffe noire met en valeur la pâleur du bassin, le fin réseau de veines bleues à l'aîne. Elle l'utilise pour essuyer la sueur qui coule sur les membres. Enfin, elle détache une bande de sa tunique, à la naissance du décolleté. Elle en lèche la matière diaprée, puis l'applique sur Muriel, la passe sur les seins, le nombril, le vagin.

Avec un morceau de sa tunique, elle accompagne le plaisir de Muriel. Organza-orgasme. Le tissu retient l'impalpable, l'expression de la joie la plus haute, la plus intense. « Continue... » la prie Muriel. Barbara détache d'autres bandes, les tamponne, les écrase jusqu'à ce que sa proie étouffe sous la rafale arachnéenne.

Revenue à elle, Muriel avoue : « Tu me tues... » Barbara ne relève pas cette réflexion, lui donne un baiser rapide sur la bouche et lance : « Si tu t'occupais de moi, maintenant ? » Sa désinvolture déconcerte Muriel. « Ce n'est plus la Barbara que j'ai connue... »

La voix de sa sœur met fin à ses hésitations : « Qu'est-ce qu'il y a ? Tu veux te reposer ? » Elle secoue la tête en signe de dénégation. Surtout, elle ne veut pas la décevoir. Elle s'extirpe du lit, repousse au passage des lambeaux d'organza. Elle répond aux caresses de son initiatrice par des mordillements. À son tour, Barbara se pâme. Muriel lui mord le lobe des oreilles, les bras, le bout des doigts. Elle voudrait lui enlever sa tunique, mais sa sœur l'en empêche. Elle lui demande de prendre ses pieds dans sa bouche, de faire crisser chaque orteil sous sa langue.

D'instinct, Muriel évite les épaules et la région du dos. La présence de la femme-araignée la dérange. Elle ne veut pas qu'une tierce personne s'immisce dans leur intimité. Elle a beau se répéter qu'il s'agit d'un dessin. Il la rend mal à l'aise. Il dégage quelque chose d'obscur. Dès que son regard se porte à cet endroit, elle perd son sang-froid. Aussi s'en détourne-t-elle, prend son temps pour donner du plaisir à Barbara. « Je fais l'amour », pense-t-elle. Elle en est fière.

« Comment peux-tu en être si sûre ? » souffle une petite voix. Muriel se redresse en direction du tatouage. Distinctement, elle voit le charmant visage d'Arachné se transformer peu à peu en tête d'araignée, aussi grosse qu'un crâne humain. Six yeux à facettes, gros comme des boutons, la dévisagent avec une curiosité malsaine. La laideur de la veuve noire la révolte. Elle n'ose pas la regarder, se figure un monstre au squelette reptilien. « Cette bestiole guette mes réactions. » Muriel crie au secours, appelle sa mère.

Barbara se jette sur elle, l'en empêche. Sa force surprend Muriel qui se débat, tente de se défendre. Mais elle n'est pas de taille à lutter contre ses deux adversaires. Elle sent en effet une bouche gluante, une ventouse se coller contre sa nuque. Les pensées giclent. « C'était donc vrai, la femme-araignée était là. »

On la mord brutalement, et cette fois ce n'est pas pour la faire jouir. La douleur est fulgurante et l'écrase. Elle titube. Un peu de sang coule le long de sa colonne vertébrale. On lui fait un croche-pied. Et elle s'évanouit en répétant : « Notre pacte tient toujours, Barbara. Je vivrai en toi. »

23. Contamination

Quand Muriel ouvre les yeux le lendemain, le soleil est déjà haut dans le ciel. Une lumière froide se répand dans la chambre. Le réveil a sonné plusieurs fois, mais elle ne l'a pas entendu. Son épaule gauche la tire. Elle essaie de rassembler ses esprits, de se remémorer ce qu'elle a fait la veille, mais ne se souvient de rien. Aurait-elle trop bu hier soir ? Les fêtes où elle se rend sont souvent très arrosées. Garçons et filles mélangent vin, vodka, rhum. L'alcool les désinhibe, les rend interchangeables. Souvent les types se prennent des cuites pour prouver leur virilité. Ils ne savent même pas s'amuser. Propulsés par leurs hormones, ils s'embrassent, murmurent des « je t'aime » qui ne veulent rien dire, confondent la nuit et les étoiles tombées au fond de leur verre. À la fin de la soirée, certains vomissent dehors. En général, elle se contrôle assez pour ne pas être ivre.

Muriel se lève, se tâte, s'aperçoit qu'elle est nue. Une robe de chambre est posée sur le valet. Elle l'enfile à la hâte. Impression d'habiter chez quelqu'un d'autre, chez une fille de son âge. Elle ne reconnaît pas cette pièce rectangulaire tapissée de rouge, se demande qui a encadré l'affiche *Autant en emporte le vent* au-dessus du lit, à qui appartient le cartable en cuir marron. Elle ne se rappelle ni son nom ni son niveau d'études. Elle sait juste qu'elle a un corps traversé de pensées et un nœud d'angoisses placé à la hauteur du plexus qu'elle n'arrive pas à défaire. Les fils en sont trop impalpables. Dès qu'on essaie de s'en saisir, ils se volatilisent.

Elle s'assoit devant une coiffeuse, se regarde dans le miroir, trouve qu'elle a la mine défaite d'une accouchée, avec son teint plombé, ses pommettes osseuses. L'absence de maquillage n'arrange rien. Elle a l'air d'une femme vieillie, usée avant l'heure. Mécontente, elle brosse avec rage ses cheveux blonds qui lui fouettent le dos. Quand elle a fini, elle va dans la salle de bains. « Une bonne douche, et ça ira mieux après ! » Nerveuse, elle se déshabille. Avant d'entrer dans le bac, elle jette un coup d'œil dans la glace, afin de vérifier si elle n'a pas une contusion. Ce qu'elle aperçoit la terrifie.

Le sommet d'un crâne apparaît. Muriel se place de trois-quarts. Un peu plus bas, elle voit le visage triangulaire d'une vieille femme aux longues mèches d'un blanc grisseux. De nombreuses rides couturent sa face grimaçante. Plus bas encore, à partir du cou fripé, commence le corps velu d'une araignée de la taille d'un gros chat au pelage tigré. « On dirait un tatouage... »

Avec son index, elle touche la joue de la créature. La peau n'est pas froide ; au contraire elle imite à la perfection l'épiderme humain. Fébrile, elle ouvre le jet, commence à se savonner. « Ça va passer... » se dit-elle. Et elle se lave de plus belle. L'eau avive la douleur cuisante qui se propage de l'épaule au bas des reins. Mais elle s'en moque. Elle ressent la nécessité d'être propre comme si on l'avait souillée. Après

l'amour, elle passe aussi des heures sous la douche, à laisser l'eau couler sur elle. Elle prend un gant de crin, s'étrille à faire rougir la peau.

« Tu auras beau frotter, tu te fatigues pour rien, sois raisonnable, arrête ! » affirme une voix éraillée. De stupeur, elle laisse tomber le savon qui glisse et s'écrase sur le siphon. Elle le ramasse. À la place de la savonnette parfumée à la lavande, elle trouve une poignée de lardons. « C'est ta mauvaise graisse, ma chérie, celle qui étouffait ton mental... » Où a-t-elle déjà perçu cette voix ? Sèche et méchante. Elle n'arrive pas à le savoir. Il y a des abîmes de silence dans sa tête. Les larmes aux yeux, elle se dépêche, sort de la douche, saisit une serviette pour se sécher. Elle voudrait reprendre une vie normale, retrouver ses repères. Les lieux et les objets lui échappent, la trahissent.

Elle a envie de se précipiter sur le palier. Mais la peau du dos semble s'être resserrée. Alors qu'elle n'a pas travaillé, elle se sent déjà exténuée. Elle quitte la salle de bains, pliée en deux. Chaque pas lui coûte. Ses articulations craquent. « C'est ça, être vieille ? Quelle horreur ! » Péniblement, elle retourne dans sa chambre et s'habille. Elle n'a jamais mis aussi longtemps. Quand c'est terminé, elle s'installe devant son bureau, se prend la tête dans les mains. Un prénom flotte dans sa mémoire. Elle le happe. Au même moment, elle entend quelqu'un grimper l'escalier. Elle se recroqueville sur sa chaise. On frappe doucement.

« Muriel ? Tu es là ? »

Muriel, c'est bien son prénom... Elle perçoit cette voix aux inflexions familières, cette voix qui l'a bercée. Mais elle a peur d'y répondre, de ne pas trouver les mots. Confuse, elle lance : « Oui, je suis là ! » Aussitôt gênée de la stupidité de sa réponse.

« Tout va bien ? »

— J'ai dû attraper froid au cours d'E.P.S hier.

— Tu veux que j'appelle le médecin ?

— Non, ce n'est pas la peine !

— Pourquoi cette porte est-elle fermée à clé ?

— Pour rien... Je ne voulais pas être dérangée, c'est tout.

— Pour ce soir, je te préparerai du potage... Surtout repose-toi ! »

Dès que sa mère est partie, elle se sent soulagée. Elle l'écoute descendre les marches.

« Et maintenant ? grommelle la voix.

— Je vais essayer de me rendormir », réplique Muriel.

Lasse, elle s'allonge sur son lit et perd aussitôt conscience. Quelques heures plus tard, la voix stridente de sa mère la fait sursauter.

« Muriel, le dîner est prêt. Appelle ta sœur. Même si elle ne mange pas, sa place est avec nous. »

Muriel acquiesce et se dirige en traînant la jambe vers la chambre de sa sœur. Elle tambourine sur la porte. « Barbara, dépêche-toi ! Maman nous attend ! »

Lui répond un grognement suivi d'une exclamation : « Je l'emmerde ! »

Interloquée, Muriel reste plantée devant le battant.

« Ramène-toi ! Il faut que je te rafraîchisse la mémoire ! » s'exclame Barbara derrière la porte.

Elle tourne la poignée. Barbara est penchée sur un cahier.

« Tu révises ?

— Non, j'écris mon journal. C'est plus utile.

— Et ça te sert à quoi ?

— À laisser une trace.

— Pourquoi penser à ça ?

— Parce qu'on ne sait jamais de combien de temps on dispose, riposte Barbara sur un ton grave. Je voudrais laisser le plus de traces possibles de mon passage... ajoute-t-elle d'un ton rêveur. D'ailleurs, j'ai déjà commencé. Tu as vu ton dos ?

— C'est toi ? demande Muriel, d'une voix étouffée par la colère.

— Oui et non, mais si je t'expliquais, tu ne me croirais pas... Regarde plutôt ! »

De nouveau, elle se découvre devant sa sœur, mais cette fois elle dénude seulement la moitié du dos. Muriel serre les lèvres, s'efforce de ne pas crier. Au bout de quelques secondes, elle articule : « Mais ta femme-araignée, elle est jeune... pas la mienne. »

Barbara remet en ordre les plis de sa tunique et déclare : « Je ne sais pas pourquoi ton tatouage a vieilli... Le mieux, c'est que tu ne bouges pas de ta chambre... Je vais aller te chercher ton repas... J'inventerai une excuse... Demain, on trouvera une solution ensemble. »

24. Poison

Journal de Barbara.

« On est en plein mois de février et je me réjouis de demeurer dans ma chambre. Ma tunique est une carapace idéale. Je pense à Muriel. Elle doit se geler. En la mordant, Arachné a brisé toutes ses barrières immunitaires et accéléré le processus de vieillissement. Curieusement, c'est le tatouage qui exhibe les outrages de l'âge. La tête de sa femme-araignée est vraiment affreuse. C'est la caricature d'Arachné. Je revois son teint de poubelle, ses yeux injectés de sang, son nez écrasé, ses joues flasques, son menton en galoche.

Je me demande si Arachné n'a pas essayé, sous le couvert de ma vengeance, de se reproduire. Cela s'inscrit dans son cycle vital. Même les veuves noires pensent à leur descendance. Sans doute était-ce trop tôt. Le printemps favorise davantage ce genre de projets. Mais pourquoi a-t-elle passé outre ? D'habitude, les araignées ne se pressent pas. Serait-elle jalouse de Muriel ?

Tandis que je faisais l'amour avec Muriel, je sais qu'Arachné me surveillait. Contrairement à d'autres araignées, elle possède une vue perçante. Elle a aspiré nos effluves, compté nos baisers, réservé sa soie pour une toile de mort. Elle craignait un dérapage, une réconciliation sur l'oreiller. Les araignées sont possessives et méfiantes. Arachné possède des défauts très féminins. Ils m'attendrissent parce qu'ils la rendent encore plus tangible.

*Arachné, mon envoûtante, tu as raison d'être exclusive. La passion ne souffre aucun partage. La passion tisse ses propres repères, ses propres leurres aussi. J'ai lu en effet que certaines espèces exotiques harmonisent leur toile avec leur milieu. Elles répondent au doux nom de *Misumena vatia*. Arachné est un latrodecte qui leur a emprunté cette caractéristique. Elle est exceptionnelle.*

C'est pourquoi, je me moque pas mal de cette roulure, de cette garce de Muriel. Tu peux en faire ce que tu en veux... Élève des mygales sur sa tête, cherche-lui des larves, mets-la en pièces, fais-en un nid à mouches. Tu lui tisseras un beau linceul, une paire de draps douteux, copie des fientes d'oiseaux. Elle ne m'intéresse plus. Après tout, j'ai eu ce que j'ai voulu. Une nuit de plus, et sa chair m'aurait dégoûtée. Sa peau de batiste, de la toile pourrie ! De toute façon, dans quelques jours, elle ne pourra plus traîner sa carcasse. Déjà les mots ne suivent plus. Elle devient gâteuse. Quand elle me parle, ses phrases sont hachées, envahies par des blancs. De l'extérieur, c'est drôle. De l'intérieur, j'imagine qu'elle paniquait.

Faux-cul, je lui ai dit que c'était normal, qu'elle portait un tatouage magique, qu'elle devait supporter vaillamment l'épreuve. Ensuite, elle aurait des pouvoirs. Elle s'est épouvantée : « Tu pratiques le vaudou ou quoi ? » Je lui ai débité des mensonges. Arachné l'a mordue gentiment une seconde fois au cou. Elle s'est évanouie. Cela ne l'a pas empêchée de pourrir rapidement sur place. La vieille femme, le tatouage, lui communique sa lèpre. Maman croit qu'elle a la grippe à cause des épidémies en ce moment. Et elle ne comprend pas pourquoi elle refuse d'être examinée par le médecin de famille. C'est ironique. Quel plaisir de se faire passer pour plus bête qu'on est !

Pour une fois, j'ai tenu le premier rôle. J'ai servi de garde-malade. J'ai porté des tisanes et des bouillons à ma petite sœur mal en point, grelottante de fièvre sous les couvertures. De la verveine pour les intestins de cette conne ! Fragiles ? Tu parles ! Je lui ai même pris sa température. Maman n'en revenait pas. La reine-mère se passait sans cesse la main dans les cheveux, la bouche en cœur : « Tu es gentille. » C'est ça ! Brave bête... Ta ruche sent le moisi. Cette salope ne sait pas que son tour approche. Ses antennes sont complètement bouchées. Elle aurait mieux fait de se trouver un frelon. Ça ne lui sert à rien de faire la sucrée. Et Barbara par-ci, Barbara par-là. Je me suis aperçue que je comptais aux yeux de maman.

Un virus, ça s'attaque à n'importe qui, sans distinction de peau. Et, de nos jours, ils se multiplient, gagnent en force. Il faut des années pour les répertorier, les classer, les soigner. Le mal est souvent foudroyant. À cette pensée, je ris. Et je sais que mon rire t'atteint, Arachné, qu'il stimule tes terminaisons nerveuses, qu'il agace tes dards... Je veux que tu ramasses mon rire comme on attrape les miettes d'un croissant chaud, pour ne rien en perdre. J'aime que tu sois gloutonne. J'aime voir ton ventre s'arrondir chaque fois que tu gorges un insecte. J'aime voir les replis de ton abdomen se distendre, les treize taches de ton corps resplendir. Tu mets des heures à digérer, mais ce que tu mastiques est absorbé pour toujours.

Arachné, je ne connais que la profondeur de la peau, la profondeur de ta chair signifiante. »

25. La faim

Le lendemain, il neige. Barbara passe son après-midi devant la fenêtre à admirer le paysage. Les flocons recouvrent le jardin. « Du sucre glace », pense-t-elle. La neige badigeonne les feuillages de crème Chantilly. C'est ainsi qu'elle se sent le mieux, l'esprit à la dérive. Elle évoque sa petite enfance, son père. Une fois par an, il emmenait ses filles à la foire et leur achetait de la barbe à papa, des pommes d'amour ou des gaufres. Et elles revenaient les doigts huileux à la maison, sous le regard consterné de leur mère. À cette époque, elles étaient insouciantes. Leur père pourvoyait à tout. Quand elle était bébé, il lui avait raconté qu'elle cherchait le sein dans son pyjama. Son père se levait la nuit quand elle pleurait. Et elle voulait la tétée.

« Tes histoires me donnent faim », riposte Arachné. Et elle poursuit : « On est en plein mois de février et les insectes se raréfient. Les animaux ont constitué leurs réserves de nourriture. J'ai besoin de ton aide. »

En raison du froid, Barbara attrape moins de mouches. La baisse de température les tue ou les dissuade de sortir de leur cachette. Et Arachné est de mauvaise humeur. Elle n'arrête pas de bondir d'une épaule à l'autre. Ses poils se hérissent et ses pattes prennent la dureté de fils barbelés. Barbara est moulue. Elle a les genoux raides à force de monter et descendre l'escalier du grenier, exposé aux courants d'air. Quant au jardin, les insectes l'ont déserté à la surface et vivent dans ses profondeurs. Elle a bien essayé de remuer la terre avec une pelle tandis que sa mère était sortie, mais ses recherches n'ont pas été fructueuses : une coccinelle, deux scarabées, quelques chenilles, plusieurs vers de terre...

Arachné, dédaigneuse, a déclaré : « Je suis carnivore. »

Barbara a fait semblant de comprendre et a volé une tranche de rôti dans le frigo. Mais la femme-araignée a expliqué : « Je ne veux pas de ton offrande. » Les yeux noirs, injectés de venin, elle affirme : « Je mange des êtres vivants. » Elle a forcé Barbara à redescendre dans le jardin, à émietter du pain sur la terrasse. Et cette dernière a dû attendre, assise sur les marches de la cabane à outils. Au bout d'une heure, elle était transie, mais un moineau s'est posé sur le sol et est venu picorer jusqu'à ses pieds.

À peine a-t-il avalé la dernière miette que la femme-araignée passe à l'attaque, plante en lui ses dards et l'encercle. Une boule de plumes rouges. La neige fait ressortir la tache de sang. Arachné se gave, arrache le bec, les yeux, enfin dévore les entrailles. Personne n'a rien vu. Leur mère prend le thé chez une amie du Secours catholique. Muriel somnole dans sa chambre. Barbara ne quitte pas des yeux la boule de plumes. Elle n'est pas écœurée. Elle trouve ça normal. Il y a toujours un dévorant et un dévoré. Elle s'approche. Mais Arachné ne veut pas lâcher ses reliefs. Dès que Barbara s'avance trop, Arachné donne un grand coup de pattes, et la boule de plumes voltige, passe par-dessus le muret

avant d'atterrir dans le jardin mitoyen.

« Son dernier vol, conclut Barbara avec satisfaction. Ensuite les nécrophores s'occuperont de lui. » Et elle se tourne vers la femme-araignée qui s'essuie les mains sur son corset velu.

« Tu viens ? On rentre.

— Pour qui tu te prends ? Je ne suis pas un chien qu'on siffle !

— Excuse-moi.

— Bon », maugrée Arachné.

Barbara fait demi-tour, se fige. Et la femme-araignée revient vers elle en rampant. Puis elle se réinstalle dans son dos.

« Ça t'a plu de me voir tuer cet oiseau ?

— C'est plus drôle que de regarder la télé. »

Quand son père était là, elle n'allumait jamais la télé. Il disait que les gens perdaient leur âme, qu'ils devenaient des zombis. Mais ce mot « âme » ne représente rien pour elle. Si elle en a une, elle l'a perdue ou plutôt vendue à la tatoueuse, à Arachné. Et la télé, sa mère s'y cramponne, quand elle ne fait pas les courses, le ménage, la popote ou la causerie. Chez eux, la télé remplace le père. Dieu le Père.

Quand Barbara remonte vers sa chambre, traverse la cuisine, elle devine que la journée n'est pas finie, qu'il va se passer quelque chose, qu'Arachné a décidé d'être tyrannique. Sur le palier, elle a jeté un coup d'œil en direction de la porte de Muriel. Son regard s'insinue sous la porte. Muriel grelotte de fièvre. Elle a rejeté les couvertures. Elle est nue. Ses membres grêles sont devenus maigres, presque squelettiques. La vanesse est devenue une sauterelle. À l'exception de la poitrine toujours ronde, la chair a fondu et les côtes saillent.

À force de se tourner et de se retourner, Muriel a provoqué une infection : la peau de ses jambes est irritée, parsemée de rouge. Elle délire, évoque la tunique promise par sa sœur. Elle subit le processus de la possession. Mais, pour elle, il n'y a pas de rémission. Le mal n'a pas pris la forme séduisante d'une femme fatale au corps de veuve noire : c'est une vieille femme-araignée qui secoue la tête à chacune de ses paroles. Et des tarentules s'échappent des mèches du démon qui la tient. L'épaule gauche a pris une couleur cendreuse. « La gangrène », l'avertit Arachné. La peau si fine, si délicate de sa cadette est travaillée de l'intérieur.

« Il faut faire quelque chose. Ça ne peut plus durer.

— Il n'y a qu'une seule chose à faire », riposte Arachné.

Plus prompte que Barbara, elle saute à terre, tire la poignée de la porte.

Les cheveux de Muriel, seule note solaire. Leur blondeur éclaire le visage étroit, les seins bombés, les hanches graciles. Sa respiration est entrecoupée de soubresauts. Les petites tarentules libérées par la vieille se logent désormais dans ses oreilles, ses narines, le creux de ses aisselles et de ses genoux. Hargneuse, Arachné les chasse. Et celles-ci s'enfuient. Leur déroute tourne à la pagaille. Un nuage de vermine poudroie dans la pièce. Alors la vieille femme qui était restée impassible se manifeste, tend ses pattes à ses

protégées qui s'y suspendent avec reconnaissance. Arachné lui fait ensuite signe de dégager.

« Ouvre la fenêtre, Barbara. »

Elle obéit.

Et la vieille femme s'échappe de sa prison de chair, redevient une araignée de taille habituelle qui claudique. Elle grimpe sur le papier peint rouge, escalade le rebord de la croisée, puis disparaît. Barbara n'en revient pas.

« Où va-t-elle ?

— Elle retourne d'où elle vient. De la terre. Du jardin.

— Avec ce froid...

— Rassure-toi, elle n'y restera pas longtemps... L'état de ta sœur ne te préoccupe pas davantage ? N'est-elle pas touchante ? N'as-tu pas pitié ?

— Pitié ? Non !

— Pourquoi la regardes-tu comme ça ?

— Je la regarde vraiment. Avant je la voyais. Aujourd'hui, je la regarde.

— Profites-en. Tu ne trouves pas que le grand air aiguisse l'appétit ? persifle Arachné.

— Si. »

La faim tenaille Barbara qui a jeûné depuis trop longtemps. Depuis des mois, elle grignote des phalènes et des papillons de nuit. Ce sont les insectes qui lui répugnent le moins. Heureusement, le grenier sert aussi de repaire à de grands papillons de nuit, sinon elle serait déjà morte de faim. Mais Muriel vaut toutes les vanesses du monde. Vorace, la jeune fille s'abat sur sa cadette, la chevauche, la couvre de baisers. Sa sœur réagit à peine. Les dents de Barbara trouvent les endroits les plus tendres : les joues, les mamelons, les fesses, les cuisses. Elles s'y incrustent. Barbara s'enflamme, lui plante aussi ses ongles dans le dos. Elle se colle à elle, frotte son pubis contre le sien. Mousseline claire contre satin noir. Barbara est électrisée. Et elle mordille les zones plus dures, enfonce sa langue entre chaque omoplate, chaque fémorale. Muriel sort de sa paralysie, soupire, se tord. Elle en redemande. Barbara a envie de mastiquer sa peau, toute sa peau. Avec l'appétit, on ne plaisante pas. Elle adore sa peau de blonde. C'est plus subtil que la viande blanche, escalope de dinde ou de poulet. Un alliage de nourriture terrestre et céleste. Naturelle et artificielle.

« Ton estomac ne pourra pas digérer tout ça. »

La voix d'Arachné bourdonne à ses oreilles. Barbara lui fait un signe de la main. « Attends un peu. » Arachné se met en colère. Son abdomen enfle, ses pattes tressautent. Sur son corps les treize taches rouges luisent. Elle émet des sons rauques, se dresse sur ses pattes, puis saute sur le lit, fait grincer le matelas. Barbara n'a pas le temps de l'apaiser. Arachné l'écarte de Muriel d'un mouvement violent et la gifle. Barbara dégringole par terre. Paralysée, Muriel serre contre elle son oreiller. Le cauchemar continue. La femme-araignée se déchaîne. Elle lui arrache la taie, se met à ronger le bois de lit pour calmer sa faim. Puis elle lance des fils de soie tout autour de Muriel, s'en sert pour ligoter ses poignets et ses chevilles. Ensuite, agile, elle plonge vers elle, s'abat de

tout son poids sur sa poitrine. Ses pattes se fixent sur les jambes tremblantes.

Muriel en pisse de terreur.

« On va t'apprendre la propreté, ma petite ! »

Pour la troisième fois, Arachné la mord à la nuque. Cette fois est la bonne. Ses pattes tressaillent de joie. Avec l'une elle découpe la peau du torse, avec l'autre elle fouille la cage thoracique, une autre encore lui sert de fourchette. Avec la dernière, elle se gratte.

Quand Arachné a englouti le buste et les viscères, elle brame, la bouche pleine :
« Barbara, où te caches-tu ? Reviens !

— Je ne me cache pas, chuchote la jeune fille.

— Il faut se débarrasser du corps avant la tombée de la nuit, ordonne la veuve noire.

— Ma mère ne va pas tarder à rentrer.

— Raison de plus !

— Et dans quoi on va la transporter ?

— Les draps feront l'affaire.

— Et le sang, tout ce sang ?

— Je vais le lécher. »

Barbara emballe le cadavre ; Arachné le ficelle avec un peu de sa soie.

« C'est lourd !

— Je vais t'aider à la transporter jusqu'au palier. Ensuite, je regagnerai ton dos.

— Je n'y arriverai jamais. Tu pèses déjà une tonne à toi toute seule !

— Ne commence pas tes jérémiades !

— D'accord, d'accord, s'excuse Barbara.

— Je te promets de me faire toute petite... »

Barbara se coule dans l'escalier, pose le pied sur les marches avec précaution par crainte de glisser sur le chêne ciré. Cette descente est interminable, car elle redoute d'entendre retentir à tout moment la sonnette d'entrée. Enfin, elle est dans le jardin. Elle dépose le paquet encombrant dans la cabane à outils, va chercher une bêche et une pelle. De temps à autre, elle souffle sur ses doigts pour les réchauffer.

« Dépêche-toi ! Il va bientôt faire nuit ! »

C'est en effet le crépuscule du soir. Une brume se répand sur les arbres et les plantes, trouble la pureté du givre. Énervée, Barbara se saisit des outils et va les déposer au fond du jardin, près du massif de rosiers, là où la terre semble la plus friable. Et elle va chercher le paquet. Elle pioche avec ardeur tandis qu'Arachné la surveille. Quand le trou est assez grand, elle balance le corps à l'intérieur, puis le referme avec soin. Arachné pousse une sorte de miaulement d'approbation. Barbara claque des dents : la peur sans doute.

Rapidement elle remet tout en place, refait le trajet inverse. Quand elle est dans sa chambre, son premier mouvement est d'aller à la fenêtre. La nuit est absolue. Le noir a attiré le blanc et le rouge.

26. Anthropophage

Journal de Barbara.

« Cette nuit du 22 février est à marquer d'une toile rouge. Nuit atroce. Je n'ai pas pu me contrôler. Je sais que j'aurais dû, mais, sous l'emprise d'Arachné, j'ai franchi une autre étape. Elle m'a corrompue. J'ai goûté à la chair humaine. Quand on en a mangé, tous les autres aliments paraissent insipides. Je suis une femme et un animal. Non, plutôt une bête sans yeux, sans oreilles, sans nom. Qui de nous deux a pris l'autre dans ses bras ? Arachné n'a pas d'âge. Elle vient du chaos. Cette nuit, j'ai eu la révélation que nous portons tous un animal en nous, ce que j'appelle mon totem. Les civilisations dites « primitives » en ont fait le fondement de leur culture.

Cette nuit, j'ai désappris. Mes canines ont incisé le corps de Muriel. Et les dards d'Arachné se sont implantés sous son derme, ont doublé le tatouage de scarifications. Ils n'ont épargné ni les gencives ni la langue ni le palais ni les organes sexuels. Et c'était beau, ces constellations charnues, ces arcs et ces spirales qui sortaient de la peau au fur et à mesure qu'Arachné la sculptait.

Désormais, ces enjolivures sont ensevelies avec sa dépouille. Les limaces y ajouteront leur bave ; les vers forceront le trait. Et je ne les verrai plus. Je me suis vengée. J'ai créé pour détruire. J'ai tracé les lignes qui appellent le mal, qui brouillent l'être et le néant. Elle désirait une tunique comme la mienne. J'ai tenu ma promesse et lui ai tissé une tunique d'abomination avec des fils de soie brute, avec mes doigts crochus.

Cette nuit, j'ai été celle qui déroule le fuseau de vie et qui le coupe avec ses incisives. Cette nuit, j'ai fait l'amour avec Arachné, mais tout orgasme paraît dérisoire à côté de ce que peut représenter le sang. Elle a eu beau me caresser, m'enduire de ses sucs, mon vagin restait sec. Mon corps était repu. Une chose dans laquelle mon esprit nageait à la dérive. Papa, maman, Muriel, le rouge est noir. Je nage dans un océan de sang, une image de l'enfer. Mais il n'y a pas de diable cornu avec des pattes de bouc. Le mal a pris la forme d'une araignée. Et cette araignée ne veut pas que je devienne grande, vivante.

Cette nuit je me suis fait peur. »

27. Le détail qui tue

Leur mère est rentrée vers sept heures. Comme elle avait laissé ses clés, Barbara descend lui ouvrir avec des gestes saccadés. Elle a du mal à coordonner ses mouvements. Elle a l'impression d'être une marionnette dont Arachné tire les fils de loin, avec une curiosité malsaine, parce que la créature n'a pas de famille et aimerait savoir à quoi cela ressemble. Dès qu'elle est entrée, sa mère demande des nouvelles de Muriel.

« Ça va. La fièvre est tombée, affirme Barbara d'une voix atone.

— Elle pourra bientôt retourner au lycée. Tu me rassures... Je ne voudrais pas qu'elle rate son bac. Pourtant, elle n'a pas une santé fragile. Petite...

— Maman ! coupe Barbara.

— Excuse-moi, je radote. J'enlève mes vêtements, puis je monte la voir.

— Vaudrait mieux que tu la laisses encore se reposer. Inutile de te fatiguer à monter et à descendre...

— Tu as raison... Toutes ces allées et venues. »

Sa mère accroche son manteau à la patère de l'entrée. Puis elle se retourne vers Barbara, cherche son regard fuyant et déclare : « J'aimerais qu'on arrive à parler toutes les deux. » Barbara grimace un sourire.

« Que se passe-t-il ? Depuis quand ne vas-tu plus à la fac ?

— Depuis janvier.

— Et tes partiels ?

— Je passerai tout en juin, à l'examen final.

— Pourquoi ne vas-tu plus en cours ?

— Je n'apprends rien.

— Et les professeurs, ils ne remarquent pas ton absence ?

— Ils s'en foutent. Cela leur fait des copies de moins à corriger !

— Je ne comprends pas. Pourtant tu aimais étudier...

— Je préfère étudier à la maison.

— Promets-moi de ne pas abandonner...

— D'accord, je te le promets. »

Sa mère pousse un soupir de soulagement. Elle rumine ça depuis longtemps. Ça y est, c'est sorti. Du coup, elle ne continue pas son interrogatoire. Et Barbara s'esquive dans sa

chambre.

« Qu'est-ce qui te préoccupe ? minaude Arachné.

— Demain, ma mère va forcément aller voir Muriel et elle s'apercevra qu'elle a disparu.

— Et alors ? Tu diras qu'elle a fait une fugue.

— Pour quel motif ?

— À cause d'un garçon.

— Un garçon ?

— Un homme, si tu veux. Inutile de jouer sur les mots. Il te suffit d'imiter l'écriture de ta sœur et de rédiger une lettre à l'intention de ta mère.

— C'est une bonne idée. Ma mère se doutait que Muriel avait des aventures. »

Barbara fouille dans les affaires de sa sœur pour chercher un modèle. Puis elle prend une feuille de grand classeur et une enveloppe ordinaire. Et elle griffonne ces mots :

« Maman,

« J'ai rencontré quelqu'un de très bien. Il travaille à l'étranger. Nous ne voulons plus nous quitter. Il m'a demandé d'être sa femme. J'ai accepté. Aussi je pars avec lui. Surtout n'appelle pas la police. Je t'écirai.

« Je t'embrasse tendrement,

MURIEL. »

Ensuite elle pose la lettre en évidence sur la coiffeuse.

« Qu'en penses-tu ? Tu ne trouves pas que j'ai exagéré en parlant de mariage ? demande-t-elle, angoissée.

— L'essentiel, c'est de gagner du temps, rétorque Arachné.

— Ça fait midinette, mais c'est drôle : je suis sûre que Muriel avait ce fantasme du rapt.

— Et toi ?

— Moi, non. C'était plutôt mon corps que je voulais enlever pour en mettre un autre à la place, plus élancé, élancé vers la vie.

— Plutôt réussi, n'est-ce pas ?

— Oui », dit Barbara d'une voix éteinte.

Et elle se passe les doigts dans les cheveux.

« Viens, dit doucement la femme-araignée. » Dans la chambre bleue, elle veut fêter leur victoire. Sa victoire. À l'aube, Barbara s'endort dans les pattes d'Arachné. Quelques heures plus tard, des coups frappés à sa porte la font sursauter.

« Barbara, Barbara ! » appelle sa mère.

À toute vitesse elle sort du lit, enfille une robe de chambre et va lui ouvrir.

« Muriel est partie », énonce sa mère d'une voix blanche.

« Comment ça, partie ? feint de s'étonner Barbara.

— Oui, elle m'a laissé une lettre... » Sa mère sort un morceau de papier de sa poche.
« C'est pour cette raison qu'elle ne voulait pas voir le médecin, hein ? Tu étais au courant ? Réponds-moi.

— Vaguement... Elle ne se confiait plus à moi depuis longtemps. Tout ce que je sais, c'est qu'elle était amoureuse, mordue même...

— Et lui, qui ça peut bien être ?

— Alors là, aucune idée... »

Elle entend sa mère ressortir sur le palier, ouvrir la penderie. « C'est bizarre, elle n'a pris aucun vêtement. »

Barbara en a froid dans le dos. Peut-être aurait-elle dû dissimuler sa garde-robe quelque part. Ou bien carrément la jeter.

« Trop tard... tu ne vas pas regretter maintenant ! chuchote Arachné.

— Et si ma mère s'aperçoit qu'on l'a trompée ? Elle n'est pas idiote. Après tout, elle savait que je ne m'entendais plus avec ma sœur.

— D'ici là, on aura tissé une autre toile. »

Dès qu'elle a pris son petit déjeuner et sa douche matinale, sa mère se lance dans un grand ménage. Son chagrin se manifeste par un besoin de purification à l'eau de Javel. Elle commence par le rez-de-chaussée. La maison résonne du bruit de l'aspirateur, se talque de poudre à récurer. Sa mère passe ses nerfs sur la poussière et le tartre. Quand elle a fini en bas, elle décide de monter au grenier et de le nettoyer. Barbara se met à redouter le silence qui survient. Les pas énergiques qui ébranlent l'escalier. On pénètre dans son domaine.

« Qu'est-ce qu'elle fait ? Elle ne va quand même pas y aller !

— Pourquoi pas ? Cette maison est la sienne.

— Je me demande ce qui lui prend. Elle n'y a jamais mis les pieds depuis qu'elle l'a achetée.

— Précisément. C'est le bon moment. »

Là-haut une porte grince. Le grenier est inquiétant, surtout avec ses toiles géantes, montées sur des tiges invisibles à l'œil nu ; ses grandes fleurs de soie floquée qui agitent leurs corolles et s'effilochent vers le sol, corolles blanches, brunes, grises, noires. Comment ces choses ont-elles poussé à la hauteur d'une poutre ?

Vision de Barbara. La frayeur de sa mère devant la toile-hamac d'Arachné. La toile abandonnée semble garder l'empreinte d'un corps. Elle sculpte une forme à laquelle il manque une charpente osseuse et des muscles. Qui a pu s'étendre ici ? Muriel ? Barbara ? La matière parle sous les doigts. Elle la touche : c'est de la soie, et d'une qualité

extraordinaire. Les pliures ombrent un corset. Mal à l'aise comme si elle avait découvert des vêtements de deuil dans son armoire, sa mère laisse tomber un pan de cette étrange chasuble, à la fois légère et douillette. Fleur éclatée. Toile à sensations tactiles : unie, légère, ouatée. Elle ferme les yeux. Pour un peu elle aimerait prendre place sur cette couche... Elle repousse cette pensée, bat des paupières. « Qu'est-ce qui me prend ? »

Troublée, elle ne voit pas l'araignée tapie en dessous. La toile-hamac. La toile enchantée. Elle l'écrase. En fait, elle aplatit deux veuves noires accouplées. Leurs pattes fragiles sont coupées en deux. Abdomens broyés. Bandes de poils arrachés. Des taches brunâtres s'impriment sous ses semelles. La couleur de la terre, de l'enfouissement.

28. L'araignée-crabe

Chaque existence a son prix. Arachné a soupesé entre ses pattes les viscères de Muriel. Maintenant, au tour de leur mère. Arachné a obligé Barbara à retourner près du massif de roses, à bêcher la terre pour la rendre plus meuble. Le monstre lui fait comprendre qu'un cadavre n'est pas suffisant, qu'il faut aller au bout de sa vengeance. La nuit suivante, sa créature n'a pas dormi avec elle ; elle s'est glissée dehors, a gratté la terre autour de la dépouille de Muriel. Elle s'est caressée jusqu'au moment où elle a senti la soie liquide se former, contracter son abdomen. Alors elle a joui sur l'épaule gauche de Muriel, déjà à moitié décomposée.

Et Arachné a entendu le tatouage, la vieille femme-araignée, soupirer d'aise, heureuse d'être délivrée de l'humus, de la putréfaction. Arachné l'a aidée à se dégager de ses déjections. Mais, au moment de regagner la surface, la vieille femme a poussé un grognement de terreur. Au contact de l'air, les couleurs du tatouage se sont dissipées. Son visage s'est effrité. Une paire de gros yeux rapprochés a remplacé les prunelles vitreuses. Elle est devenue une bête courtaude et plate aux pattes étendues vers les côtés : une araignée-crabe.

L'araignée-crabe a réussi à remonter du jardin vers la maison. Elle s'est faufilée dans la chambre de la mère. S'est tapie sous le matelas. Féroce, elle a jeté son dévolu sur le sein, la rondeur qui lui a manqué sous terre. Il a suffi de quelques jours. Barbara s'est tue. Bien sûr, elle savait. Mais elle ne pouvait rien empêcher. C'était la faute de sa mère. Elle n'aurait pas dû aller dans le grenier. Quitter sa ruche. Pénétrer dans un autre domaine.

Les jours suivants, sa mère et elle ne parlent pas de Muriel, elles évitent le sujet. Chaque matin, sa mère guette fébrilement le facteur et demande : « Pas de lettre de l'étranger ? » Elle tyrannise le pauvre homme. « Regardez bien dans votre sacoche, avec la Poste on n'est jamais sûr de rien... » Dès qu'il est parti, sa mère va se recoucher. L'absence de nouvelles lui donne des palpitations. Pour fuir cette ambiance morbide, Barbara part se balader dans le quartier, passe à la maison de la presse, feuillette les revues sur les tatouages, en profite pour s'occuper des courses, dépose les paquets dans la cuisine et remonte dans sa chambre.

Là, elle se rend compte qu'elle trouve sa mère pitoyable : « Après tout, je ne suis même pas obligée... Pourquoi faire des efforts ? En vertu de quoi ? Connerie de lien familial. Je suis un animal préhistorique au-dedans et une étudiante au-dehors. » Elle se penche sur son passé, songe à son enfance, à ces années de misère et d'errance où elle se demandait pourquoi sa mère lui témoignait si peu d'affection. Pourquoi elle se moquait d'elle, de sa fragilité nerveuse, de son dos voûté, de ses épaules tombantes. Elle la rudoyait sans cesse.

Parce qu'elle se plaint d'être sans cesse fatiguée, Barbara lui conseille de consulter le

médecin. Sa mère y est allée plusieurs fois. Elle ne fait plus la fière. Elle n'est plus l'araignée qui coupe les cheveux ou l'araignée maternelle et menaçante, coléreuse, hystérique. Les prises de sang et les analyses l'ont mise à plat. Quatre semaines après, le diagnostic est tombé : cancer. Le sein gauche gonfle comme un ballon.

En mars, Barbara a les yeux brillants, fixés sur le calendrier. Elle compte les jours qui vont la libérer de sa mère. Mars, le mois de la guerre, la guerre larvée, intramusculaire. Elle est heureuse que sa mère souffre à cause d'une trace qui flétrit sa gorge. L'araignée-crabe apporte le cancer, un autre tatouage qui, lui, n'est pas esthétique : un motif gris qui représente la nécrose des tissus. La mort est ce tatouage survenu au moment improbable, piqué avec la pointe d'un fuseau de haine. À l'intérieur, l'araignée-crabe gonfle son abdomen, plonge dans la chair palpitante. Dès qu'elle fissure une veine, elle salive.

Le 25 mars, Barbara voit qu'il s'agit du jour de l'Annonciation. Arachné est son ange Gabriel qui lui apprend que l'araignée-crabe commence à creuser ses galeries dans la poitrine de sa mère avec ses dents fousseuses, carnivores.

Le 26 mars, l'araignée-crabe passe à l'assaut de la cage thoracique, brise une côte, entre par effraction. Sa mère a un malaise dans le salon. Elle transpire à grosses gouttes. Elle renverse un vase posé sur un guéridon, se cogne contre la tablette de marbre. Son bras est couvert de bleus qui s'étendent. Barbara éponge l'eau et ramasse les débris. Cela lui rappelle la scène avec le déménageur : le liquide contenu par le verre semblait être de l'eau polluée, empoisonnée par une substance inconnue, glaireuse, produite par une surnature.

Le 27 mars, l'araignée-crabe s'installe près de l'aisselle, commence à filer une toile plane irrégulière à cause de ses pattes postérieures, munies chacune d'un peigne afin de contrôler l'épanchement de soie frelatée. Sa mère sent ses seins devenir de plus en plus lourds. Quand elle les palpe, les mamelons paraissent munis de piquants. Elle commence à perdre ses cheveux par plaques. Toute la journée, elle déambule dans la maison avec une brosse à la main et la montre à Barbara, à multiples reprises, pour lui prouver qu'elle n'exagère pas. Indifférente, sa fille la laisse parler de son mariage raté, de sa vie de femme seule, des trous noirs qui l'aspirent.

Le 28 mars, l'araignée-crabe agrandit sa toile, la prolonge par un tube en direction du cœur, de la crosse de l'aorte. Sa mère ne porte plus de soutien-gorge pour avoir moins mal. Elle erre en robe de chambre au rez-de-chaussée. Elle ressemble à une déportée. Sa peau se parchemine, se marbre. Des marques bizarres, des taches de vin apparaissent. Barbara lui propose d'appeler le médecin, mais elle refuse.

Le 29 mars, l'araignée-crabe fixe sa résidence dans ce tube. Barbara entend crier sa mère dans son sommeil. L'araignée-crabe étire ses galeries. Une nouvelle fois, elle la conjure de se soigner. Sa mère la regarde avec un air égaré et affirme : « Je ne sais pas ce que j'ai. Ce n'est pas un cancer. Quelque chose remue à l'intérieur de moi, une sorte de ver solitaire, pas un mais plusieurs. J'ai dû attraper le ténia. Pourtant, je ne mange plus de viande. »

Le 30 mars, l'araignée-crabe tapisse le tube de soie et attend sa proie. Sa mère lui demande de passer la nuit avec elle. Par cruauté, Barbara accepte. Elle veut assister au spectacle de cette déchéance en accéléré. Toute la nuit, elle encourage l'araignée-crabe, la dresse à tuer : « Attaque, attaque... » Elle visualise le tunnel que la bête creuse sous la

peau, les galeries d'artères, les mines de plasma. Au réveil, elle sent une odeur infecte, constate que du pus s'écoule d'un sein de la malade. Ses mamelles pendent, outres flasques. Sa mère se vide de son sang, de ses liquides, de sa substance. L'araignée-crabe récupère tout pour solidifier sa toile.

Le 31 mars, l'odeur a empiré. Un mélange d'eau croupie, de sueur sèche, d'œufs gâtés et de chair sure. Barbara se bouche les narines et repousse la main qui s'est crispée sur son poignet. Dans le lit de sa mère, il y a une vieille carcasse puante. Elle ne ressent rien face à ce tas de couenne, cette charogne, sinon du soulagement. Qu'elle aille se faire foutre sous terre. Elle a envie de la paix après tous ces combats. Le combat contre elle-même, contre tous ses complexes. Le combat pour trouver une place au sein de la famille, du groupe. Le combat pour supplanter sa sœur, lui montrer la vanité d'une vie vouée à l'instant, à l'éphémère. Le combat pour l'autonomie. Le combat pour n'être la fille de personne, pour neutraliser les gènes, l'hérédité, les tares. Pour se donner son propre titre de noblesse. Enfin, elle est sa propre mère.

Après moi, c'est fini, pense Barbara.

« Si j'étais toi, je ne m'avancerais pas », intervient Arachné.

29. Cancer

Journal de Barbara.

« Je suis dépassée par les événements et ma propre violence. C'est immonde d'écrire : maman n'aura pas besoin de suivre une chimiothérapie. Et pourtant, c'est vrai. Avec l'araignée-crabe, c'est l'amputation radicale. Une semaine après les tests, tous positifs, ma mère est allée servir d'engrais au jardin. Mais elle ne comptait pas pour moi. Maman, c'est un mot que j'ai toujours prononcé à contrecœur. Non, elle n'était pas maternelle. Je n'ai pas eu de vraie maman qui s'inquiétait de ma santé, qui m'embrassait avec tendresse.

Arachné en a frétille de joie quand on l'a enterrée à côté de Muriel. J'ai senti son souffle chaud frôler mes oreilles.

« Enfin on va avoir la maison pour nous seules ! s'est-elle exclamée.

— Tu oublies les voisins.

— Qu'ils s'occupent de leurs affaires !

— Facile à dire ! On ne fait pas ce qu'on veut. On vit sous le regard des gens.

— Les gens, les gens, mais de qui veux-tu parler ?

— Le facteur, par exemple.

— Celui-là, c'est facile de lui régler son compte !

— Tu ne vas quand même pas flanquer ton cancer à tout le monde !

— Je trouve ça drôle.

— Un peu lassant à la longue. »

On a eu notre première dispute. C'était bon, Muriel et ma mère avaient payé. Mais les autres n'avaient rien à voir avec ça. Ce n'était pas l'avis d'Arachné qui vouait une haine farouche aux ennemis des araignées, aimait tuer pour le plaisir et surtout cherchait à occuper le terrain d'autrui. Arachné est une créature envahissante et envahisseuse. Et on peut distinguer les araignées selon leur manière d'envahir. Il y a celles qui chassent et celles qui construisent des nids, celles qui comptent sur leurs dards et celles qui élaborent des stratégies de séduction. Arachné échappe à ces catégories. Arachné suscite l'intérêt, intrigue. On ne peut jamais prévoir ses réactions à l'avance. C'est sa grande force. »

30. Désillusion

À présent, la maison l'enveloppe dans son immense toile de pierre. Maison-labyrinthe, territoire de solitude. Les pièces inoccupées résonnent du seul pas de Barbara. Les murs se resserrent sur elle avec tous les souvenirs accrochés : les photographies dans le salon, les tableaux et les affiches. Barbara se guide sur les odeurs : fumets de lessive et de térébenthine du rez-de-chaussée, bouquet de lavande dans la commode de sa mère au premier étage, émanations de sueur et de tabac dans la chambre de sa sœur.

Juste elle et Arachné dans ce mausolée. Personne d'autre pour l'entretenir. Mais la jeune fille s'en désintéresse. La poussière s'infiltre. Gagnée par la langueur de ce printemps trop chaud, Barbara laisse tout à l'abandon. Elle passe ses journées dans le jardin, s'assoit sur la terrasse, touche sa tunique et pense à tout ce qui s'est passé. Ressasse le proverbe : « En avril ne te découvre pas d'un fil. » Le chantonne pour en extraire la signification cachée. Elle hausse les épaules, relève les manches de son vêtement, offre son visage à la brise, aux pollens qui tourbillonnent. Bras et jambes découverts au soleil. Apparaît un autre visage, celui d'Arachné : il se colle contre le sien. Les lèvres de la femme-araignée prennent les siennes : sexe féminin qui s'y accole comme une ventouse. Très longue et visqueuse, sa langue les pénètre : clitoris à l'érection démesurée qui s'introduit contre son palais.

Soudain Barbara a l'impression d'avoir la bouche emplie de fils, cousue de soie. Elle ne peut plus parler. Les mots jettent leurs cailloux en vrac dans sa gorge. La nature se fige en carte postale : soleil, ciel bleu et vol d'oiseaux. La chaleur l'étourdit et le baiser d'Arachné l'achève. La veuve noire n'a plus besoin de faire pression. Le cerveau mis en veilleuse, Barbara ne se rebelle pas. Au moment du crépuscule, celle-ci n'est plus qu'une bouche qu'on happe. Mauvais génie du lieu, la femme-araignée convoite la belle forme de ce corps translucide, illuminé par instants par les feux de la vie, avant qu'il ne soit glacé, façonné par la nuit.

« Alors on aime s'exhiber ? persifle Arachné.

— Qu'est-ce que tu dis ? répond Barbara d'une voix pâteuse.

— Je dis que tu te donnes en spectacle !

— Il n'y a personne !

— Le muret qui sépare les jardins voisins n'est pas haut.

— Mais j'ai ma tunique !

— Tu crois que c'est plus excitant d'être à poil ?

— Tu divagues ! Je me repose, c'est tout ! »

Susceptible, Arachné déteste être contredite. De fureur, les poils de son abdomen se hérissent et ses pattes grattent la terre. Elle s'arme. Sa voix coupe court aux effusions.

« Petite conne, sans moi, tu n'étais qu'un tas de merde ! Sale profiteuse ! C'est ça, ta reconnaissance ? Tu ne penses qu'à toi ! »

Bourrée de mots empruntés, elle lui lance des injures qui déferlent.

Branleuse.

Traînée.

Chienne.

Sous cette averse, Barbara blêmit et refoule des pleurs. Le vent tourne. Elle a le sentiment d'avoir préjugé de ses forces. En fait, elle est vouée à l'isolement. Comment a-t-elle pu l'oublier ? Ses mains palpent son ventre, effleurent le triangle du pubis aux angles aigus. L'amertume la gagne. Tous ces fils pour cacher le néant ! Toutes ces toiles pour étouffer son intuition du bien et du mal !

La voix d'Arachné est tranchante comme celle de sa mère. Et Barbara est menacée par les mêmes ciseaux. Au-dessus de sa tête. Au-dessus de son buste. Arachné n'a pas d'amour à donner, à partager. Elle n'est mue que par l'intérêt et l'amour-propre. Seules comptent la conservation de l'espèce, la vie et ses rouages, ses filets soyeux.

Arachné a combiné ses projets dans son dos et l'a mise à l'écart. Barbara est victime de sa jeunesse, de son désarroi, de son narcissisme. Arachné a tissé une toile de mensonges autour d'elle. Tatouage-camouflage. Les leurres de la chair enjôlent. Et maintenant comment déchirer son œuvre ?

31. Porteuse d'ombre

Journal de Barbara.

« Début avril, un malaise s'installe. Aucun bruit, aucun murmure, rien. Je ne supporte plus cette maison. Je ne vois plus mon ombre : plus personne pour me dire à quoi je ressemble. Je marche sur du vent, dans un couloir obscur. Parfois je me sens anesthésiée. Arachné pourrait me piquer avec ses dards, je ne ressentirais aucune douleur. La souffrance est partie avec Muriel et maman. Maman, c'est drôle. C'est la première fois que je l'appelle comme ça.

Une Barbara ancienne essaie de me secouer. Je retiens le mot volonté. Je le répète. Je ne peux pas éviter de penser à elle, de lui donner ainsi le peu d'énergie qui me reste. Arachné avale tout ce que je mange, ressens, imagine...

Je lance une toile de sauvetage. Une toile de papier au-dessus d'un gouffre de soie. L'écriture ne devrait pas servir à désunir le corps et l'esprit. Je n'existe que dédoublée. Soit j'existe grâce à Arachné, et alors je ne suis qu'un corps, un zombi avec des perceptions brutes. Soit je suis un esprit torturé. Je me demande même comment j'arrive encore à aligner des phrases. Je crois qu'Arachné n'a pas réussi à investir toutes les zones de mon cerveau. Peut-être n'a-t-elle pas ce pouvoir. L'instinct de conservation est fort. Il me pousse à rédiger ce journal. La sensation physique de tenir un stylo entre mes doigts m'apaise.

J'essaie d'analyser cette chose que j'ai nommée, cette créature qui n'a pas de forme, mais, au contraire, qui est polymorphe. Le mal est légion. Arachné s'est matérialisée parce que j'ai cru en elle. La réalité, c'est donc la foi.

À trois heures du matin, pour me punir d'avoir écrit sur elle, je suis bombardée d'ondes cérébrales. Je panique. J'ai la sensation qu'elle se déroule le long de ma colonne vertébrale et je me sens impuissante, incapable de l'affronter, de regarder en face cette partie de moi-même. Cette grosse larve de mon inconscient venue des profondeurs pour me traîner dans sa boue.

Arachné m'a sauté dessus, m'a harponnée, m'a forcée à crier. L'affrontement a duré jusqu'à l'aube. Nous avons roulé à terre, lutté sur le tapis. Une vraie chienne enragée.

Ses pattes m'ont entaillé la peau, mais la venue de la lumière m'a redonné du courage. C'est prodigieux, le lever du soleil après l'épouvante de la nuit. Je l'ai terrassée. Elle a déguerpi. Pendant un moment, j'ai cru redevenir la jeune fille d'avant, retrouver mon innocence, cette naïveté dont elle a su profiter. Puis j'ai senti un flot mauvais bouillonner en moi. Rouge et noir. J'ai su alors que la partie n'était pas finie. »

32. Contre-don

Mi-avril, le temps se gâte. Il pleut sans arrêt. La terre du jardin devient une purée noire. Barbara ferme les volets, se réfugie au salon et regarde la télé : elle a remarqué que les fréquences du téléviseur brouillaient les messages télépathiques de la femme-araignée. Cette période marque un tournant dans ses rapports avec Arachné. Elle ne la supporte plus, et c'est réciproque. Dans son journal, elle écrit le mot « partir » sur une double page. Elle étouffe ici, a besoin de changer d'air. Pourtant, elle sait aussi que cela ne changera rien, puisque partout où elle ira elle devra trimballer Arachné. Maudit tatouage.

Et la nuit est pire que le jour. Elle a des angoisses, des palpitations. Depuis qu'elle l'a repoussée, Arachné dort dans le grenier. Mais Barbara redoute qu'elle ne change d'avis. Aussi fait-elle tout pour rester éveiller le plus longtemps possible. Elle boit des cafetières de café, suce des dizaines de pastilles à la vitamine C, fume les dernières cartouches de sa sœur qu'elle planque sous son lit, de peur qu'Arachné ne les réduise en bouillie. Or, son organisme s'habitue. Au bout d'une semaine, elle a des vertiges, tombe de sommeil.

Un soir, elle s'écroule. Paupières lourdes. Elle rêve qu'elle se trouve dans le désert, qu'elle suit un chemin jaune à travers les dunes. Là-bas, elle retrouve le démenageur dans une oasis. Il ne porte plus de jean mais une djellaba blanche, purifiée par les rayons du soleil. Des araignées circulent sur ses épaules, son torse, ses jambes. Il semble parfaitement à l'aise et leur parle. Elle devine ses paroles. « Je vous protège, je vous soigne, je vous garde. » Elle s'approche de lui, constate qu'il a changé : les cheveux sont longs, le visage imberbe, lisse. Leurs yeux se rencontrent. Il rougit. Elle avance encore, s'enhardit à lui prendre la main : les doigts sont fins. Ils ne signalent pas des mains d'ouvrier. Il la prend dans ses bras, l'embrasse. Sa peau inodore la déçoit. Sa bouche est fade. Maladroit, il la comprime. Elle a un mouvement de recul. Ses ongles s'agrippent si fort à l'encolure qu'ils arrachent un bout de tissu. L'étoffe gémit ; les coutures craquent. En un instant il lui dévoile sa nudité. À la place du sexe, il a une cicatrice qui ressemble à un entrelacs de veines noires. Elle l'interroge du regard. Il lui envoie des images.

Les veines de sa cicatrice se dilatent et Barbara voit une forme bouger. La silhouette se précise, devient une araignée mâle qui dépose une goutte de sperme au bord d'une toile, puis progresse vers son centre.

Ensuite l'araignée s'approche de l'endroit où la femelle est tapie, commence à faire sa cour. Ses pattes effleurent la toile, tracent les pas d'une danse solennelle et compliquée. La femelle demeure immobile.

Barbara se frotte les yeux. D'autres images bombardent sa rétine : le mâle atteint la veuve noire, se courbe et la prend par derrière. Mais il n'a pas le temps de se dégager. Sa partenaire réagit, profite de cet instant de faiblesse. Et il se fait arracher l'appareil génital.

Puis les images disparaissent de son écran mental. L'homme tend les mains vers elle, affirme : « Cela ne tue pas le désir, au contraire... »

Et une voix aiguë se superpose, vrille les oreilles de Barbara.

« C'est la loi des veuves noires : quand un mâle fait l'amour à une femelle, il doit être castré. »

De nouveau, l'homme supplie : « Viens, j'ai envie de toi, je suis amoureux de ton sexe. Il est doux et accueillant. C'est la première fois qu'un sexe de femme ne m'inspire pas de répulsion. » Elle s'émeut. Mais elle n'a pas le temps de le réconforter. Un bruissement de soie se fait entendre. Peu à peu, sa silhouette s'enlise, s'estompe. « Barbara ! Barbara ! » Changement de décor. Elle froisse des draps.

« Oublie-le. Même mutilé, même tatoué, il n'est pas de notre race ! » siffle Arachné. Dès qu'elle a prononcé ces mots, elle s'abat sur l'oreiller, la saisit par le cou. Barbara écarquille les yeux. Arachné n'a plus face humaine. C'est une énorme araignée aux pattes velues qui la fixe de ses yeux à facettes, bruns, mouchetés de vert et or. Ses pupilles s'élargissent et se rétrécissent à volonté. Leur béance évoque la gueule d'un anaconda.

« Oui, comme tu le vois, je régresse.

— Va-t'en ! »

Le monstre vibre. Silence hachuré de bourdonnements.

« Laisse-moi ! » hurle Barbara. Et elle la repousse de toutes ses forces. Elle veut se libérer de ce cauchemar vivant. Retrouver son intégrité. Oui, se réveiller la peau lisse. Humer son parfum de jeune fille.

« Les êtres humains sont fourbes, mais je ne te lâcherai pas ! Je suis venue réclamer mon dû ! dit Arachné en lançant ses pattes dans sa direction.

— Je ne veux plus te voir ! hurle Barbara qui jette son édredon vers elle.

— D'abord donne-moi ce que tu me dois.

— Qu'est-ce que tu veux ? demande Barbara, hystérique.

— Ton ventre. »

Barbara bondit de son lit, ouvre le tiroir de sa table de nuit, prend les aiguilles données par la tatoueuse, évite Arachné prête à fondre sur elle et dévale l'escalier. Dans sa tête retentissent ces mots : « Je veux ta matrice. J'ai besoin de toi comme mère porteuse. »

Au bas de l'escalier, Arachné l'attend comme un félin qui souhaite se faire câliner. Barbara se sent emportée par une vague de colère.

« Tu ne peux pas me demander ça !

— Nous avons conclu un marché. J'ai fait ma part.

— Ce n'est pas pareil ! s'exclame Barbara en serrant les poings.

— Si. La vie d'une araignée est aussi importante que celle d'un homme.

— Ne me touche pas ! » s'exclame Barbara. Elle desserre la main droite. Avec soulagement elle palpe l'écrin à bijoux où elle a enfermé les aiguilles.

« Je vais me gêner ! »

Avant que la créature se jette sur elle, Barbara lui enfonce l'une des aiguilles dans l'œil. Le sang jaillit.

« Salope ! Tu vas me le payer !

— Prends ça ! »

Et elle lui transperce une de ses treize taches à la pliure de l'abdomen. Arachné pisse rouge et se tord de douleur. Barbara est prise de folie meurtrière. Elle prend la seconde aiguille et la larde de coups qui n'entaillent pas vraiment la peau mais rebondissent.

« Ce n'est pas comme ça que tu m'expédieras ! fulmine Arachné.

— En tout cas, te voilà rudement amochée !

— Toi aussi, ma chérie ! Mais tu constateras demain le résultat de tes conneries !

— Garde ton venin !

— Il sera utile pour soigner tes blessures !

— Tout ça, c'est du bluff !

— Tu n'as pas entendu parler du vieux principe des vases communicants ?

— Je ne vois pas le rapport ! Lâche-moi !

— Tu le verras vite ! »

Et Arachné s'éloigne aussi, gagne son refuge. Hébétée, Barbara se rendort. C'est un cauchemar de plus. Il ne faut pas lui prêter attention. Demain, elle se tire. Demain, elle claque la porte. Il y a si longtemps qu'elle en a envie. Elle ne va pas laisser cette chose prendre le dessus. Elle serre contre sa poitrine les deux aiguilles en métal qui lui ont permis de remporter la victoire.

Plus de reine-mère.

Plus de sœur belle-de-nuit.

Plus de veuve noire.

Chacune a eu droit à une partie de son corps.

La première lui a pris ses cheveux ; la seconde, sa touffe ; la troisième, son épaule et le reste. Mais aucune ne lui volera sa vie.

Quitter l'essaim en éclaireuse.

33. Mise à feu

Mais ce n'est pas facile de s'arracher, de reprendre les fils de son existence. D'abord il y a la mollesse des draps, le lit sournois qui invite au repli sur soi. Puis la lumière : elle râpe les yeux après toutes ces nuits passées dans le noir du pelage d'Arachné ou celui de l'encre. Enfin, le corps ne suit pas. L'esprit a beau le tirailler en lui disant de se secouer, il renâcle. L'oisiveté lui convenait. Le changement le rend frileux. Partir sur les routes ? Barbara n'a jamais été une sportive. Plutôt une tire-au-flanc.

Malgré tout, elle s'extirpe des couvertures. Un flot de sang jaillit. Sa tunique est en lambeaux. Dès qu'elle fait quelques pas, l'étoffe se fend et tombe en poussière. Le parquet se marque de bandelettes. Elle cherche l'origine du sang, s'aperçoit que son poignet droit a été entaillé ; se précipite hors de sa chambre, va dans celle de Muriel, s'observe dans la glace de la coiffeuse. Le sang continue à couler, mais elle n'y prend pas garde. Le visage n'a pas été touché. Au soulagement succède bientôt le malaise. Le miroir a gardé une trace de sa sœur, de sa déchéance. Quand son regard le scrute, elle la revoit comme dans une boule de cristal : une tête blonde, privée de support. Muriel la fixe avec un air interrogateur qui la bouleverse. Elle décrypte : « Pourquoi tu m'as fait ça ? À moi ? »

Prise de panique, Barbara lâche le miroir, fait demi-tour, passe dans la salle de bains pour se soigner, se confectionne un pansement, met la main sur une trousse de toilette, un peigne, une brosse à dents, un tube de dentifrice et un savon de Marseille. Ensuite, elle ouvre la penderie, prend un sac à dos, un pull, deux pantalons, des tee-shirts, du linge de rechange. Comme elle s'aperçoit qu'elle a oublié son journal, elle retourne dans sa chambre sans s'y attarder. Enfin, elle fourre le tout dans son sac. Machinalement, elle descend à la cuisine, prend une bouteille d'alcool à brûler et une boîte d'allumettes sous l'évier.

Puis elle va dans le jardin, inonde le massif de roses. En quelques minutes l'arbuste flambe, réduit en cendres la chair boursouflée, les vestiges malsains. Le bruit du craquement d'allumettes lui paraît beau, souverain. Le feu est son élément. Feu sacré. Le grand ménage du printemps, le voici, haut en couleurs. Elle détruit pour mieux renaître. Les flammes l'escortent jusqu'à l'entrée. Elle s'enfuit en courant. Déjà les voisins se mettent à la fenêtre. L'un d'eux parle d'appeler les pompiers.

« Tu ne jettes pas un dernier coup d'œil ? conseille Arachné, sournoise.

— Vicelarde ! Tu veux que je crève sur place ! »

La femme-araignée ne lui répond pas, enfouit sa tête entre ses omoplates. Elle aussi redoute ce qui se tord là-bas, dans le jardin embrasé d'où partent des fusées orange. Et elle lui en veut de la ramener à la fauverie, à la jungle. Barbara, elle, a peur de voir deux

statues de soie, deux ébauches de sculptures textiles, lui désigner sa place à côté d'elles. Elle met le feu à sa vie d'araignée domestique. Quelle jouissance d'incendier les meubles et les bibelots, de brouiller les signes et les pistes, d'inventer son hymne à la lumière !

Quand la maison entière brûle, Barbara est déjà loin. Elle marche le long d'une nationale bordée de tas d'ordures, dépasse un cimetière de voitures. Dans ce décor funèbre, elle aperçoit des colonnes de rats qui traversent la chaussée, emportant des papiers gras entre leurs petites dents aiguës. Sur la route, elle remonte la manche gauche de son sweat-shirt avec difficulté : son poignet est douloureux. Elle palpe le sparadrap, redessine les contours de la blessure en forme de médaille, un peu plus grande qu'une pièce de deux euros. Peu importe, elle a réussi. Elle veut s'assurer de la présence d'Arachné, constate que celle-ci a perdu sa moitié féminine. La tête a fusionné avec le thorax. Les quatre paires de pattes se crispent sur sa peau. Mais du sang suinte encore des treize taches. Aussi appuie-t-elle dessus pour stopper le flux.

Un bruit de moteur suivi d'un long coup de klaxon la forcent à réagir. Elle sursaute. Un camion ralentit, puis s'arrête à sa hauteur.

« Eh ! Viens ! Je vais te déposer quelque part », lance une voix masculine avec un rire sardonique. Comme elle est exténuée, elle n'y prête pas vraiment attention. Le chauffeur a ouvert la portière droite.

« Euh ! ouais... d'accord », balbutie-t-elle, l'air égaré.

Barbara ne lui demande même pas s'il va à Paris. Tous les chemins mènent à la capitale, à Pigalle, à Bruno le tatoueur. Tout ce qu'elle veut pour l'instant, c'est être le plus loin possible de la maison.

« Allez, grimpe ! » insiste-t-il. Elle s'affale sur la banquette, a l'impression de tenir la pelote de ses nerfs entre ses mains. Ainsi cette nationale n'est pas déserte. Elle n'est peut-être pas perdue, même si l'individu qui se trouve à sa gauche ne cadre pas avec l'image traditionnelle d'un routier. Son conducteur est en effet un nain vêtu d'un blouson en cuir à l'air louche qui doit transporter des marchandises illicites, sinon il prendrait un chemin plus commode, plus rapide.

« Qu'est-ce que tu fais toute seule sur le bord de la route ? Tu as fait une fugue, hein ? » Sa passagère se recroqueville et ne répond pas. Bien que l'homme se montre poli, il ne lui inspire pas confiance, sans doute parce qu'il porte de grosses lunettes noires à la monture carrée qui dissimulent son regard et la moitié de son visage. Son silence est interprété comme une marque d'assentiment. Satisfait, le conducteur appuie sur l'accélérateur, prend les virages à toute allure. Barbara se cramponne à son siège et voit un paysage de plus en plus désolé défiler sous ses yeux. Le camion prend la direction de la campagne, s'engouffre dans un tunnel. Le nain en profite pour tourner le bouton de la radio. Aussitôt une voix de femme fredonne :

*« Entrer dans la lumière
Comme un insecte fou... »
« Être là de passage
Sans avoir rendez-vous... »*

En entendant cet air, Barbara a la prémonition qu'on lui adresse un message personnel,

que ce texte n'est pas insignifiant. Par crainte superstitieuse, elle prend son journal dans le sac à dos calé contre ses pieds et note les paroles de cette chanson aussi lisiblement qu'elle peut.

Le trajet se déroule sans incident. Le camion fonce. À chaque kilomètre elle se sent plus légère. Vers midi, il ralentit ; Barbara croit que le nain s'arrête dans une bourgade pour reprendre de l'essence et acheter un sandwich. Mais il n'en est rien. Avec une ironie calculée l'homme freine brusquement et affirme, très péremptoire :

« Tu es arrivée. »

Barbara bredouille : « Excusez-moi, mais vous vous trompez. »

L'homme n'écoute pas ses explications et la pousse dehors. « Dépêche-toi, je n'ai pas de temps à perdre ! » Elle se trouve dans un village dont les maisons paraissent en granit. Sur la place est installée une petite estrade bariolée. Elle croyait que cela n'existait plus, ce genre de spectacle ambulant. La nostalgie l'étreint. Les clowns, eux aussi, appartiennent à l'imaginaire de son enfance, à la rondeur des après-midi heureux passés avec son père.

Quand elle descend, elle a l'impression que son épaule est paralysée du côté gauche.

34. Réseau des possibles

Cymbales et tambour produisent l'effet d'une tornade dans ce village où le merveilleux entre par effraction. Les habitants sont bousculés dans leurs habitudes. La musique des clowns ébranle aussi Arachné qui sort de son assoupissement. Barbara sent que la veuve noire est excitée. Elle déplie ses pattes, gigote, prend son épaule pour un ascenseur et la tire par la manche. Elle a beau lui donner des claques, la bête ne la lâche pas et la pousse vers l'église. Résignée, Barbara se laisse faire, traverse la place envahie par des vendeurs de muguet.

Au pied de l'édifice gothique, la foule est massée, les yeux fixés sur un point dans le ciel. Un câble est tendu entre le porche de l'église et le toit d'une maison, de l'autre côté de la place. Une extrémité est attachée à une gargouille surmontant le narthex, l'autre à la hampe d'un drapeau. On aperçoit une silhouette.

Une figure de mime s'avance sur un fil, de gauche à droite, à l'aide d'un balancier : un beau gosse, très grand, svelte. Ce personnage, affublé d'un haut-de-forme et d'un costume noir, paraît sortir d'une autre époque.

Le public retient son souffle. Déjà Barbara l'envie, jalouse de son cordon d'acier, de son aisance à explorer la surface des nuages. L'équilibriste n'a besoin que d'un fil. Un fil unique. Sa vie ponctue une ligne de silences. Il ne s'encombre ni d'une toile, ni d'un tatouage d'araignée pour serrer le néant. Barbara passerait bien la moitié de sa vie en l'air, à relier des blocs de ciment, déplacer les constellations. L'équilibriste se tient si droit, au-dessus du vide, prince de l'abîme, sans crainte de trébucher. D'en haut, il toise la ville, défie les astres, danse sans filet. Pour lui, le sol ressemble à un tapis roulant.

Arachné n'arrête pas de pousser de petits cris, de telle sorte qu'elle laisse échapper un peu de soie liquide.

Barbara se tourne vers elle et s'exclame, ironique : « Dis donc, il te fait de l'effet ! »

« C'est la première fois que j'admire un mâle bipède, rétorque Arachné. Celui-là a du cran ! »

Impassible, l'artiste continue son voyage. Les réflexions des enfants fusent : « Maman, c'est lui, l'homme-araignée ? Je croyais qu'il portait un collant ? Je voudrais être sapé pareil... »

Les mères font les yeux doux à l'athlète. Les gars du village ont des poignées d'amour, accrochés, eux, au comptoir du café-tabac.

Soudain, le vent se lève, souffle sur la flèche du clocher. Le câble vibre. Toujours serein, l'équilibriste ralentit, semble mesurer du regard la distance qui le sépare du toit. Il se trouve à mi-chemin.

La foule devient plus dense. Des képis se mêlent aux badauds. Ils ricanent : « Les anges, ça n'existe pas. Il a une tête qui ne me revient pas celui-là, avec sa gueule de métèque. Après, on l'invite au poste pour une représentation privée ! »

« C'est dommage qu'on n'ait pas de jumelles, soupire Barbara.

— Tu n'en as pas besoin. Laisse-toi faire et regarde avec mes yeux. Je me place devant toi. »

Au même moment, le vent se transforme en bourrasque, siffle en tordant les flux d'air froid, se saisit de la rumeur humaine d'en bas pour redoubler de coups. Égrégore noir, la houle défie le funambule. L'homme approche du sommet du bâtiment. Barbara compte les pas.

Un pas, et son chapeau tombe, découvrant un crâne poli.

Deux, et la barre oscille.

Trois, et le câble tangue.

Quatre, et la sueur commence à couler.

Cinq, il est presque arrivé quand une nouvelle bourrasque lui arrache son balancier. Le vent joue avec le fil devenu corde à sauter.

Arachné réagit. Elle bondit. Puis elle se place sur la tête de Barbara pour prendre de la hauteur. À bonne distance de l'acrobate, la veuve noire déclenche ses seringues à soie. Comme une lanceuse de couteaux cherche à cerner sa cible, elle jette d'innombrables fils, les plante tout autour de lui, de manière à renforcer la structure du câble.

Ainsi, malgré son exposition au vent, le funambule parvient jusqu'au toit. La tornade a beau s'abattre sur lui, il est à l'abri, sain et sauf, et disparaît derrière une cheminée. Les gendarmes le guettent. Ils n'en croient pas leurs yeux : « Où est-il donc passé ? »

La magie du spectacle agit sur Barbara. Subjuguée, elle suit le cours des événements avec excitation. Le funambule a tenu en échec le vent. La veuve noire revient s'agripper à l'épaule de Barbara, jette un coup d'œil sur l'assemblée et dit : « Ils sont tous scotchés. » Le funambule revient de derrière la cheminée recueillir les applaudissements. Les villageois lui font une ovation.

Le képi le plus décoré grogne : « Cette personne a besoin de nos services. Vérifiez-moi ses papiers ! Nous avons des obligations de résultats ! »

La brigade se déploie devant le bâtiment. Barbara interpelle Arachné : « Tire-nous de là ! Je n'ai pas envie de moisir ici ! »

Ravie de semer la panique dans le village, Arachné ne se fait pas prier. L'araignée prend plaisir à marquer ce nouveau territoire et à le rendre quelque temps inhabitable. Elle gratte son ventre, se gonfle, remuant ses pattes vers le sol, et défèque sur la chaussée des toiles gluantes qui se multiplient sur les trottoirs. Ces leurres imitent les fientes de pigeons et retardent les éventuels poursuivants.

« Si on reste là, ils vont nous emmener au poste ! En ce moment, ils font la chasse aux gens du voyage... »

Le ton impérieux de la voix fait sursauter Barbara. Elle se retourne. Elle voit un

homme dans la force de l'âge et a, malgré elle, un mouvement d'étonnement : elle l'imaginait plus jeune. Avec sa haute taille, son crâne rasé et ses traits burinés, il ne laisse pas indifférent. Elle l'examine, aussitôt frappée par la bizarrerie de ce visage en lame de couteau : les yeux vairons placés de chaque côté d'un nez busqué ; les pommettes hautes et saillantes, et les lèvres d'une inégale minceur. Sa chemise est largement ouverte. Satinée semble l'étoffe. Et la peau brille d'une vivante couleur d'herbe.

Le cœur battant, Barbara se dirige plus près de lui, puis s'immobilise. Un dessin perce sa poitrine d'une branche de jade et scintille.

Un léger sourire aux lèvres, il déboutonne encore un peu plus sa chemise. Son torse est musclé, peu poilu. Voici qu'apparaissent le premier segment d'un thorax et la première paire de pattes très allongée, des pattes renforcées, armées de solides piquants recourbés.

« Une mante religieuse ! laisse échapper à haute voix Barbara.

— Mais mâle ! », précise-t-il, moqueur.

Barbara voudrait appliquer ses mains sur la carapace de ce tatouage, y trouver protection. Son corps bascule vers lui. Ses hanches se soulèvent.

C'est le moment que choisit Arachné pour émettre des sons inaccoutumés, comme si elle essayait d'établir le contact avec l'autre tatouage. Barbara est obligée de reprendre le contrôle d'elle-même, tandis qu'elle ordonne à l'araignée de se calmer. Arachné prend mal cette intrusion. Barbara la câline, caresse les cheveux de la femme-araignée tout en réfléchissant. Elle se réjouit en elle-même d'avoir obéi à son impulsion et d'avoir fait le voyage jusqu'ici, même si elle n'a pas consulté Bruno le tatoueur. Il faut qu'elle trouve une solution de rupture. Ou plutôt une ruse.

« Ça ne t'intéresse pas de voir ma mante en entier ? demande l'homme, provocateur.

— Peints ou vivants, tous les tatouages m'intéressent, réplique Barbara.

— Tu veux parler de ceci ? dit-il en posant l'index sur l'encolure de son sweat-shirt.

— Exactement. »

Barbara lui permet de soulever la mince étoffe. Il paraît troublé.

« Tu délirés ou quoi ! On n'a plus le temps ! » hurle un personnage avec un gros nez rouge qui, juché sur un cheval noir, en tient un second par la bride. « Allez, montez ! » Et le clown leur tend les rênes de l'autre monture.

« Et la scène ? demande l'homme.

— Démontée. On ne t'a pas attendu, Haz. Dès qu'on a vu que ça tournait mal, on a plié boutique. Albus a pris les devants. Il a choisi le raccourci par le défilé.

— Bien joué, Nigror ! Allez, en selle ! »

Barbara se retrouve sur un étalon fougueux, serrée contre l'homme tatoué.

Elle quitte la terre des contraintes. Son être chavire dès que les chevaux galopent dans une lande couverte de bruyères et de genêts. Le martèlement des sabots lui fait oublier les fondrières, la plonge dans des cratères de feu où un nouveau soleil met toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

35. Cirque miniature

La rumeur de la mer la surprend. Cela fait si longtemps que Barbara ne l'a pas entendue, qu'elle n'a pas humé l'odeur des embruns. Elle se revoit sur une plage avec ses parents et Muriel. Sa sœur construit des châteaux de sable tandis qu'elle ramasse des coquillages et des étoiles de mer dans un seau. Elle adore regarder les branches d'une astérie s'accrocher aux lanières du goémon. Elle imagine l'histoire d'une sirène transformée en étoile de mer par une sorcière. Chaque été, elle le passait au bord de l'Atlantique.

Soudain, elle se heurte à la muraille sombre des souvenirs. Au commencement, il y a la mer, puis l'enfance, la compagnie dérisoire d'un tatouage, ensuite la chute et, enfin, la rage devant les obstacles. Elle se serre contre Haz, parce qu'elle a envie d'être emportée, n'importe où pourvu qu'Arachné puisse en crever.

Ils arrivent en fin de soirée sur la côte sauvage. Aucune carte ne doit indiquer cet endroit car la route n'est pas goudronnée et se confond avec le sable des grèves hérissé de rochers aux formes tourmentées. Pourtant, l'araignée semble reconnaître le chemin et tire sur l'épaule de Barbara.

« Je n'en peux plus, se plaint la fugitive.

— Qu'est-ce que tu as ? demande-t-il, un peu brusque.

— C'est mon tatouage. Il me gratte.

— C'est bizarre... Tu en es sûre ?

— Puisque je te le dis ! C'est loin ?

— Non, un peu de patience. »

L'artiste n'a pas menti. Au bout de quelques instants ils débouchent sur un terrain vague. Elle entrevoit un campement, des caravanes barbouillées de couleurs violentes. Elle repère, à l'écart, une roulotte plus grande que les autres, peinte entièrement en noir, d'un noir mat qui concentre la pesanteur. Émerveillée, Barbara écarquille les yeux.

« Nous y sommes ! » Galant, le funambule l'aide à sauter à terre. Puis il lance à un compagnon : « Qu'on s'occupe des chevaux ! Double ration d'avoine ! »

Soudain pressé, l'homme tatoué prend le bras de Barbara, l'incite à l'accompagner. Suivis de Nigror, ils se dirigent vers le cirque, une charpente métallique recouverte d'une bâche transparente qui laisse voir le ciel. Arachné admire cette toile-parapluie.

Un pierrot tout en blanc apparaît. Il demande : « Qui est-ce, Haz ?

— Je te présente Barbara. »

Le pierrot la fixe quelques secondes et s'incline : « Mes hommages, mademoiselle ! » À son tour, à la dérobée, elle le détaille après lui avoir répliqué : « Enchantée ! » Il ressemble à un acteur de vieux film en noir et blanc. Décharné, c'est un petit squelette. À l'inverse, le clown Nigror est gras. Il se pose en bon vivant, répète : « Je n'ai pas fait la grande école comme le pierrot ! » Elle n'aime pas sa façon insolente de la scruter. Il confirme la ritournelle « yeux marron, yeux de cochon ». Haz se tourne vers elle et explique : « Albus et Nigror m'aident à entretenir le cirque. »

Sans se préoccuper de ses paroles, le pitre interpelle Barbara. « Tu es la nouvelle recrue ? C'est quoi, ta spécialité ? Jongler ? »

— Euh... Non.

— Tu sais monter à cheval ? Te servir d'un trapèze ? »

À toutes ses questions, elle répond par la négative.

Alors le pierrot se retourne vers Haz et lui déclare sèchement : « Que veux-tu qu'on fasse de cette fille ? Elle ne tiendra pas le choc ! »

— Avant de dire n'importe quoi, regarde plutôt son tatouage !

— Où ça ?

— Dans le dos ».

Haz revient vers Barbara et dit d'une voix saccadée : « Tu veux bien lui montrer ? »

— Oui, chuchote-t-elle.

— Enfin un oui ! Mais parle plus fort ! Ça ne va pas te tuer ! »

Barbara se dénude. Et la veuve noire jaillit. Albus en reste tout troublé durant quelques secondes.

« On dirait que tu as vu la Vierge ! se moque Haz.

— Il ne faut pas plaisanter avec ça. S'Il nous entendait... »

La jeune femme écoute cette conversation sans la comprendre.

Embarrassé, Haz revient vers elle et affirme devant ses amis, d'un ton forcé : « Aujourd'hui est un grand jour. On va former un duo d'enfer, toi et moi... Et en plus, Barbara, ça accroche ! »

— Et quel sera mon rôle ?

— Je t'expliquerai plus tard. Rien ne vaut une bonne nuit de sommeil pour se vider la tête... Ici, tout est différent. Je suis le patron d'un cirque sans pareil », affirme-t-il, en déboutonnant sa chemise.

Flash. C'est trop gros pour être vrai. Elle écarquille les yeux. Là, sur la poitrine. Le tatouage.

Elle n'a pas rêvé tout à l'heure. Il est aussi important que le sien. Une seconde peau, lisse et miroitante palette de verts sur le derme humain. Le tatouage de Haz représente une mante qui se dresse, longiligne et nerveuse, prête à trancher un fil de l'araignée. Arachné l'a vue aussi. Ses yeux se plissent de colère. Elle fait crépiter ses pattes pour que la friction calme sa contrariété. Et Barbara essaie de l'apaiser. Malheureusement, ses

mots sont inefficaces. Il faudrait des incantations de thaumaturge, des charmes de paix et de raison. Rancunière, Arachné désire la force de l'étreinte et la mort.

« Regarde-le, Barbara ! Tu parles d'un boss... Tu pourrais choisir mieux comme amant. Ton Haz, il a déjà quelqu'un. Une mante religieuse, quelle idée ! Ça ne lui sera pas d'une grande utilité », persifle la veuve noire.

36. Sous le chapiteau

« Ici tout est différent. » Les paroles de Haz lui reviennent en mémoire. Rien de ce qu'elle a connu ne l'a préparée à cet univers, à l'opposé du vase clos familial.

Barbara veut jubiler, avancer entre des rangées d'arbres électriques car elle préfère l'art à la vie. Aussi a-t-elle choisi Haz. Dès qu'elle a porté les yeux sur lui, elle a désiré le faire entrer dans son monde, lettre noire dans l'éther, tréma sur le *i* de sa rétine, encre sur la braise, la brûlure de sa question. Ici, les couleurs doivent s'embraser en même temps que les gestes s'allègent. La toile du cirque se déplie, robe de tzigane.

Arachné dodeline de la tête et lui souffle à l'oreille : « Quoi ? Des romanichelles ? » Haz a entendu un bruit. Il pose une main sur l'épaule de la jeune femme. L'araignée se met à grogner. « Nous changeons sans cesse de chemin, dit-il. Mais nous ne sommes pas des manouches. » Seul son accent trahit son appartenance à un pays étranger qu'elle ne peut pas identifier.

Barbara reprend espoir. Le cauchemar semble s'effacer. Peut-être qu'elle aussi elle récoltera des applaudissements sous le chapiteau, elle aussi elle trouvera sa voie, une autre voie, plus radieuse, quand elle aura fait ses preuves, extirpé tout le mal en elle.

Après le clown et le pierrot, Haz lui présente son demi-frère Mick, un fakir cracheur de flammes, sa femme Rita, acrobate, et leurs filles, deux jumelles prénommées Zoé et Vul. Quand Haz s'adresse à eux, ils l'écoutent tous religieusement, comme si leur maître leur faisait un honneur insigne.

Face à Mick, un Hercule aux muscles d'acier, Rita est une Vénus rousse, très menue, qui n'arrête pas de battre des cils, de faux cils noirs de poupée qui dessinent sur ses joues des ombres immenses. Quand Haz affirme son intention d'agrandir la troupe, elle se rembrunit, détaille Barbara. Elle la trouve dangereuse, cette fille : elle risque de lui voler la vedette. L'une et l'autre se jaugent.

De son côté, Barbara se demande comment elle a pu donner naissance à des jumelles, même malingres, tant leur mère lui paraît apprêtée, factice dans sa fonction de génitrice. Les jumelles sont des petites filles étranges, aux cheveux coupés au carré, aux yeux bridés, qui parlent peu et d'une façon mécanique. Elles ne ressemblent pas à leurs parents. Elles semblent plutôt avoir été fabriquées par quelque intelligence artificielle ou par un maître des automates. Toujours ensemble, elles forment un couple replié sur lui-même. Barbara aimerait se lier d'amitié avec elles, mais elle sent que c'est impossible, les jumelles ne veulent en aucun cas rompre l'harmonie de leur sphère.

Plus tard, elle observe que Mick et Rita sont également avares de paroles. Ils parlent par monosyllabes. Le jour, ils vaquent à leurs occupations avec un air sombre de dieux

déchus, comme s'ils avaient honte d'accomplir leur besogne. Les membres de ce cirque lui semblent avoir accès à des secrets révélés seulement aux initiés, tant ils paraissent détachés des problèmes matériels, figés dans une pose ou un maquillage symboliques. Pour Barbara, qui n'arrive pas à les décrypter, ces êtres se réduisent à leurs masques, et le cirque, à la représentation d'un mystère.

Le crépuscule du soir épaissit l'énigme. Dès que la nuit tombe, le cirque se transforme en arche de Noé. Les artistes réintègrent leur corps idéal. Mick enfle une combinaison léopard. Il est l'Hercule qui marche sur du verre, s'enfonce des clous et des épées dans le corps sans effort. Il sert à chauffer la salle.

À la force succède la grâce. Rita ondule des hanches, avec un mouvement à la fois chatoyant et incisif, et pratique l'art des disloqués avec ses jumelles. Les trois femmes marchent sur les mains, utilisent indifféremment leurs bras ou leurs jambes pour jongler avec des cerceaux ou des toupies enflammés. Toutes les trois s'enlacent avec la souplesse d'un boa constrictor. Leur numéro se termine par un exercice de voltige : Mick revient sur scène, saisit avec Rita, Zoé et Vul une corde lâchée du plafond. Les quatre artistes prennent un trapèze, esquissent un ballet grotesque d'homme félin et de femmes-couleuvres avant de s'échapper dans les airs sous les acclamations du public.

Puis vient le tour d'Albus et de Nigror, le pierrot lunaire et le clown terrestre. Montés chacun sur un alligator, ils cheminent le long de la piste, tandis que les spectateurs mangent des glaces en forme de papillons ou du pop-corn dans des cornets en cire d'abeilles. Albus est un magicien qui fait apparaître des libellules géantes avec sa baguette sur la tête de son compagnon. Or, Nigror a horreur des insectes et pousse des cris si grotesques que le public rit aux éclats. Pour le punir, le mage transforme les libellules en bousiers. Ces derniers roulent des boules d'excréments qui dégagent une odeur si infecte qu'elle prend à la gorge. Avec des mimiques suppliantes qui ravissent les enfants du parterre, Nigror lui demande d'arrêter. Bon prince, le clown blanc accepte de rompre le charme. Malheureusement, il a oublié la bonne formule et se trompe : des sauterelles surgissent sur le crâne de Nigror et commencent à dévorer ses cheveux comme un vulgaire gazon. Après plusieurs essais malheureux, Albus chasse le fléau et tout rentre dans l'ordre. Pour finir, il annonce le show de Haz.

Dans les coulisses, Barbara, le cœur battant, est impatiente de découvrir la face cachée de celui-ci, d'apprécier son talent. Roulement de tambours. Tout d'un coup, des mains se saisissent de la jeune fille et la poussent sous les projecteurs. Les spectateurs sont excités, poussent des cris, avides de voir une nouvelle tête. Aveuglée, Barbara ne distingue aucun visage. Elle entrevoit simplement devant elle une rosace de chair qui souligne la piste.

Près d'elle se trouve un coffre. Des cordes l'entourent. Quand Haz les dénouent, un énorme scorpion apparaît. On lui a attaché des fils autour des pinces.

« Approche-toi ! Une fille comme toi n'a pas froid aux yeux ! » chuchote Haz. Pour le spectacle, il porte une tenue qui accentue son aspect singulier : perruque poudrée, chemise blanche à jabot et pantalon collant retenu par des rubans aux mollets. Il tient aussi à la main un fouet avec lequel il joue comme s'il s'agissait d'un éventail. Mais cette gravure de mode ne la distrait pas du tableau atroce qui s'offre à elle. Avec terreur, elle s'aperçoit que le scorpion a senti la présence de l'araignée. Arachné s'éveille sur son épaule.

« Mesdames et messieurs, je vous présente Sokar, le démon du désert ! Malheur à

ceux qui frôlent son dard ! »

Après ces paroles, il tire sur l'un des fils : la bête se tortille et agite son aiguillon. Silence sous le chapiteau. « Donc je vous demande... Qui osera se mesurer à lui ? » Nouveau silence. « Personne vraiment ? Eh bien, mesdames et messieurs, cette jeune femme va tenter sa chance ! »

Barbara pâlit. Le pierrot et le clown ont dû convaincre Haz de la mettre à l'épreuve. À cause de son tatouage, il les a approuvés. Le montreur sort le scorpion du théâtre de marionnettes et le tient en laisse, chien jaune et belliqueux à la queue dressée. Malgré la chaleur des projecteurs, Barbara frissonne. Que va faire Arachné ? Sur son épaule, l'araignée s'est figée. Refuserait-elle d'affronter cette créature ? Nouveau roulement de tambours.

« Au moins les gladiateurs avaient une épée ou un rétiaire, moi je n'ai que mon tatouage... »

Haz lâche le scorpion qui s'avance lentement mais sûrement. L'espace d'une seconde, les idées noires envahissent Barbara. Elle reste plantée au milieu de la piste, les jambes écartées.

« Et puis ? Si c'était la solution pour résoudre le problème du tatouage ? » Elle en a assez de cette marque à vie. Elle en oublie le pouvoir télépathique d'Arachné.

« Tu es vraiment trop conne ! C'est ça que tu veux, finir comme moustiquaire pour ce pauvre type ? »

Furieuse, Arachné déchire le corsage de Barbara, saute de son épaule et grandit, grandit de manière à ne pas se laisser impressionner par la taille du scorpion. À la vue de l'araignée, celui-ci se pétrifie. Il s'est arrêté à quelques mètres de Barbara. Haz se fâche. Il agite son fouet et hurle : « En avant, Sokar ! » Mais le scorpion ne bouge toujours pas. Haz fait claquer son fouet en vociférant : « Sokar ! » Et Sokar recule. Le public applaudit. Arachné esquisse quelques pas de danse. Les commentaires fusent à propos du tatouage. Personne n'avait jamais rien vu de pareil. Hommes et femmes en deviennent hystériques.

Puis Haz se précipite vers Barbara, lui fait signe de partir. Il se compose un visage avenant de Monsieur Loyal, salue le public, l'amadoue à force de flatteries, multiplie les courbettes et les révérences. Le vacarme s'apaise.

Le spectacle est terminé.

De retour dans les coulisses, ses yeux vairs brillent d'un étrange éclat quand il demande à Barbara de le rejoindre dans sa roulotte.

37. Parc

Elle se retrouve pour la première fois dans la roulotte de Haz. Les autres nuits, Mick, le fakir, et Rita, l'acrobate, l'ont hébergée. Ils lui ont laissé leur couchette et sont partis planter une tente près de la grande roulotte noire. Une nuit, Zoé et Vul étant restées avec elle, Barbara a essayé d'en savoir plus et a fini par leur demander : « À qui appartient cette roulotte noire ? » Mais les jumelles sont demeurées muettes. Elles se sont serrées l'une contre l'autre, puis ont mis un doigt devant leur bouche comme si l'existence de cette roulotte devait rester secrète, si l'on voulait ne pas s'attirer d'ennuis. Comme Barbara paraissait incrédule, elles lui ont montré les cicatrices qu'elles avaient en bas du dos. Barbara en a déduit qu'un jour elles avaient essayé de s'en approcher. Haz se trouvait-il dans les parages ? Est-ce qu'il les avait fouettées, les menaçant de les séparer si elles désobéissaient ?

Barbara en avait assez de toutes ces énigmes.

La roulotte de Haz est plus spacieuse que les autres, plus sale aussi. Les carreaux ne sont pas lavés, les cendriers à moitié vidés, et l'intérieur capitonné ressemble à la cabine d'un paquebot de luxe.

« Fais comme chez toi ! Assieds-toi ! »

Elle appuie ses fesses sur un siège de velours rouge, sûrement volé dans un cinéma. Elle ne fait pas de commentaires. Il lui offre une canette de coca, tandis que lui-même se verse un verre de vin. Il boit sans rien dire. La fixe longuement. Au fur et à mesure, une lueur étrange s'allume dans son regard.

Quand il a vidé la moitié de la bouteille, Haz lui demande subitement de se déshabiller et de se mettre à plat ventre sur le plancher. Barbara a peur, et cette peur se lit sur son visage.

« Je ne te ferai pas mal ! De toute façon, tu as ta bestiole pour te protéger ! C'est mieux qu'une ceinture de chasteté ! » Elle baisse la tête et ôte ses vêtements. Malgré tout elle sent encore la brûlure de son regard. Elle s'allonge sans se soucier de la dureté du bois sous son ventre. À son tour, il se déshabille. Elle entend le bruit d'une fermeture Éclair, d'une braguette qui s'ouvre, puis un juron, un souffle, des gémissements, le sursaut final. Elle retient son souffle en serrant les poings. Enfin, il lui permet de se redresser. Les joues rouges, elle essuie ses bras et ses jambes couverts de poussière.

« Relève-toi ! Tu es admise dans mon cirque. Tu seras la plus brillante de mes assistantes, la plus étrange de mes fiancées. Simplement, il faudra revoir notre numéro et dire à ton araignée de se calmer ! Elle a failli foutre en l'air mon spectacle ! Si tu te

montres raisonnable, on fera de grandes choses ensemble. Tu ne trouves pas qu'on forme un beau couple, toi avec ta veuve noire, moi avec ma mante ? »

Encore sous le choc, Barbara acquiesce. « Ce type est encore plus cinglé que je ne croyais. » Pour trouver une échappatoire, elle se met à bâiller. Haz se touche alors la poitrine, et sa mante émet une note stridente qui résonne à travers tout le campement. Aussitôt Rita pointe son nez à la porte de la roulotte. Elle est en peignoir rose, le visage enduit d'un maquillage outrancier comme si elle se contentait chaque jour d'ajouter une couche nouvelle aux fards de la veille.

« Tu peux t'occuper d'elle ? Lui préparer quelque chose à grignoter, changer les draps et donner un coup de balai ?

— Compte sur moi, dit-elle avec une voix mélodieuse.

— Je vais faire un tour. Bonne nuit. »

Le lendemain, très tôt, on tambourine à la porte de la roulotte.

Haz est déjà levé. Une odeur de café flotte dans la pièce. Barbara touche son épaule. Arachné a découché.

Elle va ouvrir. C'est Albus, le pierrot, déjà tiré à quatre épingles à cette heure matinale. « J'ai un paquet pour toi, de la part de Haz. » Sa tâche accomplie, le clown s'éloigne aussitôt.

Étonnée, elle retourne à l'intérieur de la roulotte, s'assoit sur son lit et défait l'emballage. Elle en sort une brassière qui dénude les seins, une large ceinture, un pagne court en lin, une paire de sandales en cuir.

Un billet a été glissé à l'intérieur :

« Ma chérie, voici ton costume de scène. Hier soir, tu l'as mérité. J'espère qu'il te plaît. Nigror l'a cousu pour toi en s'inspirant des tenues crétoises. Passe-le et viens me rejoindre sous le chapiteau. Si tu le mets, je considérerai que tu acceptes de participer à un numéro de mon invention. »

Mais pour qui se prend-il ? Barbara déchire le mot, décide d'en faire autant des vêtements, puis se ravise. Elle enfle la brassière qui enserre ses mamelons et en fait durcir les pointes. Vient le tour du pagne qui moule ses hanches. Elle cherche son reflet dans le miroir fendu suspendu au-dessus de l'évier. « De quoi ai-je l'air ? D'une danseuse orientale dont les seins débordent du soutien-gorge ? Et qu'entend-il par *numéro de mon invention* ? Je ne suis pas là pour ça. Je suis là pour déjouer les maléfices d'Arachné et sauver ma peau. »

Barbara décide tout de même de rejoindre Haz. Puisqu'elle n'a plus rien à perdre, elle décide d'entrer dans son rêve.

Sous le chapiteau, on se croirait dans un décor de serre tropicale. La piste a été aménagée sur deux niveaux : une piste extérieure ocre en terre battue, une piste intérieure formant une cuvette sablonneuse. Sur des arbres en carton-pâte, aux branches tordues, sont posés des papillons de la taille d'oiseaux. Ici, ça sent le végétal et la moiteur.

Haz se trouve au centre de l'arène, un fouet à la main. S'il paraît de mauvaise humeur, à

la vue de Barbara, parée à son attention, son visage s'éclaire. Fébrile, il allume un gros cigare et vient à sa rencontre. Derrière lui, elle aperçoit Nigror, en salopette, un seau à la main. Haz l'arrache à sa contemplation, lui prend le bras de force. Barbara est obligée d'avancer. Sur son épaule, la veuve noire sursaute, puis se met à grogner. Ce geste de possession lui déplaît.

« À ta gauche, tu as des variétés de papillons ramenés des quatre coins du monde.

— Ah ! Vous changez souvent de lieux ! »

Suspendues à des fils, des libellules irisées soulèvent des balles de coton, tandis que des fourmis traînent des minuscules remorques où sont empilés des écheveaux de lin, de soie, de laine de toutes les couleurs.

« Écoute, j'avais beau être bourré hier soir, j'étais sérieux, je veux qu'on travaille ensemble.

— Tu en es sûr ? bégaye Barbara.

— Oui, pour avancer, il me faut une partenaire.

— Que s'est-il passé avec la précédente ? Dis-moi la vérité !

— Une cage s'est ouverte. La fille a été agressée par un scorpion. Toi, tu ne risques rien avec ton tatouage.

— Parce que mon tatouage est comme moi. Il sait toujours où est mon intérêt, dit-elle, agressive.

— Les insectes n'oseront pas t'attaquer. Tu apprendras à les diriger et à les contrôler. Tu n'auras qu'à faire comme je fais. Regarde ! »

Le fouet claque. Tellement fort que l'air tremble, fait vibrer les papillons tropicaux qui volettent au-dessus des cages de verre où les animaux dangereux sont enfermés : mygales des Indes couvertes de poils, doryphores venimeux du désert de Kalahari, mouches-sangsues d'Amérique tropicale...

Envoûtée, Barbara contemple ce ballet ininterrompu, créatures aux cuirasses d'un jaune solaire ou d'un vert sylvestre, témoignant de la surabondance naturelle. Elle s'aperçoit que la toile rayée du chapiteau, reproduit les couleurs dominantes des insectes : jaune et vert.

« Laisse-moi le temps de réfléchir, déclare-t-elle.

— D'accord, mais dépêche-toi ! Tu ne pourras pas rester longtemps ici sans participer au spectacle, sinon les insectes te boufferont la cervelle. C'est leur manière de t'emprisonner. Dès qu'on les regarde, on est fichus. Ils vous tournent dans la tête. J'ai beau avoir un tatouage puissant, chaque jour est une lutte contre eux.

— Pourquoi tant d'insectes ?

— Parce que le symbole du mal doit être présent dans tous les numéros de ce cirque. Ce monde n'est pas mon idée, ce monde est l'idée de celui qui occupe la roulotte noire. Je ne suis que le gérant. Lui, il est le créateur. »

38. Haz

Journal de Barbara.

« C'est bizarre, depuis que j'ai quitté la maison, Arachné me laisse tranquille. Elle ne parasite même plus mes ondes cérébrales. Serait-ce d'avoir pénétré dans ce territoire de mâles ? La plupart du temps, elle se faufile entre les cages de verre et regarde, passive, les insectes géants. J'en profite pour remplir ce journal.

Le cirque voyage surtout la nuit. Haz m'a installée dans sa roulotte. Je dors sur un lit superposé, en bas, et lui en haut.

Je pense tout le temps à son tatouage. La mante est l'égale d'une veuve noire. Si je couche avec lui, Arachné sera mise en contact avec l'autre tatouage. C'est la seule solution. Je n'en vois pas d'autre. J'ai beau penser à ses yeux clairs de somnambule, à son torse imberbe, imaginer le pli de sa bouche entre mes cuisses, je n'ai aucune envie de faire l'amour avec lui. C'est un type étrange, qu'on sent toujours prêt à exploser. À force d'être au contact de ses insectes, son système nerveux s'est sûrement dérégulé. Quand il parle aux clowns, il finit rarement ses phrases. Il fume sans arrêt et passe son temps à vérifier les cages, comme s'il craignait que l'un de ses monstres ne s'échappe encore. Il leur voue presque un culte. Parfois, je me demande s'il n'a pas pris plaisir à leur donner un être humain en pâture. (La thèse de l'accident, je n'y crois pas. Son assistante est morte assassinée. Mais personne ne l'avouera, tout le monde plie l'échine devant lui.) Je déteste l'idée d'être utilisée, même pour un numéro. Mais il me faut arriver à mes fins. Aussi, j'essaie de ne pas le décevoir. Pour l'instant, ça marche. Sans doute parce qu'il a vécu sans femme depuis longtemps. Il me dit que je réveille des sentiments en lui. Je ne sais pas s'il me joue la comédie ou non. Il est difficile à cerner.

En tout cas, ses amis paraissent furieux de son intérêt pour moi. Ils me jugent inutile et me jettent des regards menaçants comme si j'étais un animal malfaisant.

Je me demande toujours à qui appartient la grande roulotte qui nous suit partout. Après avoir mentionné l'existence du créateur du cirque, Haz ne m'en a plus reparlé.

En revanche, il a bien voulu me dire d'où lui venait son surnom. Il a commencé son métier de dresseur en s'occupant de ruches avec son père. Il n'a jamais été piqué par une abeille et peut imiter n'importe quel bruit d'insecte, d'où ce diminutif de Haz, qui reproduirait le bruit des frelons. Arachné me dit que ce sont des bobards, que c'est un nom américain qu'il a dû repiquer dans un magazine de tatouages.

Son truc à lui, c'est le dressage d'espèces insolites. Avant les insectes, il faisait des

numéros avec des boas et des alligators. Quand il en a eu assez, il s'est tourné vers un autre aspect du monde animal. Voir voler les papillons et les coléoptères lui a donné l'envie de s'élever dans les airs. Aussi a-t-il développé parallèlement ses talents d'équilibriste. »

39. Duel

Quelques jours après, ils reprennent la route, longent des bouquets d'ajoncs, traversent des marais salants avant de s'installer dans une anse sablonneuse. Des mouettes tournoient au-dessus d'eux et piaillent. L'océan est noir et agité, ce qui n'empêche pas Rita de se baigner en compagnie des jumelles. Les vagues plantent leurs dards dans le roc. Durant un instant, Barbara pense à la noyade, au suicide, effacer la trace sur son corps. Longtemps elle a été attachée à un lopin de terre. Au jardin derrière la maison. Puis elle y a porté le feu. À présent, elle veut demeurer près de l'eau. Près d'une étendue aussi mouvante que les toiles des épeires. Elle imagine une araignée noire recluse dans une grotte sous-marine, les pattes assez écartées sur ses fils pour ne pas s'y coller. Cette araignée tisse une soie de mer et ramène les épaves dans ses filets.

Haz la laisse se promener sur la grève. Il fume cigare sur cigare. On dirait qu'il attend son heure. Diplomate, il ne lui parle ni de la tournée du cirque ni de numéro. Quant aux clowns, ils répètent, nourrissent les animaux, s'occupent des besognes d'entretien.

À marée basse, elle s'amuse à escalader les rochers ou à lancer des galets dans les flaques. D'ailleurs, elle est soulagée que Haz ne cherche pas à en savoir davantage. Parfois, elle surprend son regard posé sur elle. Un regard voilé de désir. Barbara sent qu'il l'enveloppe de pensées contradictoires qui n'arrivent pas à percer son noyau de nuit.

Ces journées sont des vacances pour elle. Arachné se repose la plupart du temps : Barbara a l'impression qu'elle est en état de stase.

Mais un matin, encore une fois très tôt, Albus et Nigror frappent à la porte de la roulotte. Barbara est encore endormie, mais elle ne proteste pas. Elle s'habille à la hâte, se débarbouille et les accompagne sous le chapiteau. Cette fois, Haz déambule de cage en cage, un scarabée sur l'épaule. Dès qu'il l'aperçoit, il marche à grands pas vers elle et lui tapote la joue.

« Bien dormi ? Désolé d'avoir interrompu ton sommeil, mais j'ai besoin de connaître ta décision. Le cirque doit repartir. Avant, je vais te montrer quelque chose. » Mal à l'aise, elle se tait. Haz bombe le torse, parade de manière à mettre en valeur son tatouage, visible sous sa chemise entrouverte. Sa mante semble un spectre diabolique aux appendices levés, couronne du vainqueur. À quelques mètres de là, dans l'une des cages se tient un scorpion de l'envergure d'un aigle. Près de lui, gît le corps d'un rat, embaumé dans une substance résineuse. Haz ouvre la porte coulissante de la cage, gorge et mains nues. Puis il caresse les antennes de sa mante qui vibrent aussitôt. Le tatouage s'illumine, passe du vert sombre à l'émeraude. Une mélodie s'échappe de sa poitrine, un cri modulé, cristallin, ambigu.

Il se place ensuite devant le scorpion au poignard dressé. Ce dernier ne bouge pas. La musique de l'homme-mante l'hypnotise. Alors Haz enlève sa chemise, touche son

tatouage, prononce quelques paroles sibyllines. Le scorpion est figé par les arpèges de sa voix qui accompagnent les sons clairs émis par le tatouage. Haz en profite pour mettre sa tête entre les pinces, tout près de la queue recourbée et du dard empoisonné. Enfin, la mélodie devient plus forte, plus aiguë. Haz lâche sa mante religieuse sur le scorpion. Au moment de la note la plus haute, d'un coup sec et précis, les pattes de la mante, scalpels de chirurgien des bois pourrissants, tranchent le dard et les pinces. Foudroyé, le scorpion râle et crève dans la poussière.

Nouveau son. Haz caresse son animal derrière les antennes. Et les mille-pattes se pressent aussitôt pour enlever les débris de thorax et de chélicères. Quand c'est fini, la mélodie flotte encore quelques instants dans l'air, puis disparaît. Barbara jubile. Puisqu'il a vaincu ce cousin des arachnides, cet homme ne peut-il vaincre aussi Arachné ? Elle compose une mine hypocrite pour le féliciter. Il paraît épuisé par l'effort mental qu'il vient de fournir et lui répond par monosyllabes. Seuls les yeux vairs semblent vifs dans ce visage tordu par une concentration douloureuse.

Elle fuit son regard. À l'intérieur, elle se sent prête à déborder : une mer déchaînée sur la grève. Impulsive, elle se plaque contre sa poitrine, attrape un pan de sa chemise, tire dessus jusqu'à ce que le tissu craque et se déchire.

« Pourquoi as-tu fait ça ? C'est une manie chez toi de vouloir tout déchirer ? demande-t-il en la serrant dans ses bras.

— Emmène-moi ! dit-elle en trépignant.

— Où ça ? » réplique-t-il avec une douceur qui agace Barbara.

Feint-il de ne pas comprendre ? Barbara est pressée. Chaque jour, malgré le calme apparent d'Arachné, elle redoute que la fréquentation des insectes géants ne rende son audace à la veuve noire. L'expérience lui a appris à se méfier.

« Dans ta roulotte. Ton tatouage m'excite tant, ment-elle.

— Tu es donc partante pour travailler avec moi ? »

Elle l'embrasse sur la bouche pour le faire taire. Les lèvres de Haz se plissent, au point que la lèvre inférieure devient invisible. Béance. Elle ne redouterait plus le silence s'ils pouvaient marcher à l'amble. Ils traverseraient d'autres mers, d'autres plaines, d'autres monts. Elle changerait de nom pour qu'Arachné ne l'appelle plus. « Surtout ne sois pas sidéré ! Sinon je suis perdue... »

« H-A-Z », épelle-t-elle tout bas. H. Barrière contre la malédiction de la veuve noire. H. Échelle pour en finir avec les prédictions du derme, le zodiaque de la chair souffrante.

40. L'échec

Ils ont quitté le chapiteau et se dirigent vers la roulotte de Haz. Au loin, près d'un escarpement rocheux, en face de la mer, elle aperçoit la grande roulotte noire qui excite tant sa curiosité.

Une fois rendu dans son logis, l'homme s'allume un cigare et s'installe sur un tabouret, le dos appuyé contre la table de la kitchenette. Ainsi, il ressemble à n'importe quel homme fatigué après une journée de travail.

L'odeur âcre du tabac indispose Barbara.

Il se lève.

« Je devine ce que tu attends de moi, dit-il en se penchant vers elle pour effleurer ses cheveux.

— Ta mante te sert aussi de boule de cristal ? riposte-t-elle.

— Ne sois pas méchante. C'est inutile. Tu n'as pas beaucoup de temps devant toi, n'est-ce pas ?

— Comment tu sais ça, toi ? réplique-t-elle, tendue.

— À cause de mon père. J'ai reçu de lui certains dons.

— Il est voyant ?

— Si l'on veut...

— Explique-toi !

— Au départ, te faire tatouer une araignée a pu te paraître joli, et sans conséquence... Or, il n'en est rien. Tu as choisi le signe de l'araignée universelle, celle qui file le tissu du monde et en même temps brode le voile de l'illusion qui cache la réalité. C'est un signe positif qui s'est inversé à cause de tes idées noires. Chaque fois que tu touchais ton tatouage, tu lui communiquais tes énergies négatives. Et tu as cherché quelqu'un pour soulever le voile. »

Barbara reste interloquée. Elle se sent proche de lui comme elle ne l'a jamais été de personne. Pourtant elle ne veut pas s'attacher. Surtout pas maintenant. Dans son cœur, il n'y a plus de place pour l'amour. Trop de toiles d'araignées dans sa tête. Du sang souille ses mains. C'est perdu d'avance. Et puis l'amour entre hommes et femmes n'existe pas ou presque. Des crépitements dans son pubis. Et de nouveau les petites étoiles au bout des doigts. Les étoiles minuscules de l'acte solitaire. Haz continue, et elle reste suspendue à ses paroles empreintes de tendresse et de gravité.

« Ce ne pouvait pas être quelqu'un de ton propre sexe. Il te fallait rencontrer un

homme qui ne craigne pas ton côté monstrueux, ta face cachée. Avec moi, tu peux te mettre nue sans crainte. Moi aussi je suis marqué. Mais, à la différence de toi, cette marque m'a été imposée.

— Par qui ?

— Par mon père. Il aime retrouver sur son entourage les signes de sa passion pour les insectes. Pour lui, ce sont eux les êtres les plus évolués de la planète. Ils n'ont pas besoin de soulever le voile des apparences. Retourner la terre leur suffit.

— De toute façon, le voile des apparences, c'est juste une image, affirme Barbara.

— Mais les images, elles aussi ont leur vie propre, tu ne peux pas le nier. Elles sont trop anciennes et continueront à circuler...

— Dans mon sang, oui », poursuit Barbara avec des inflexions provocantes.

Haz soupire et l'enlace. Elle sent son souffle court et chaud courir sur sa nuque. Il l'embrasse à peine. Ses lèvres minces frôlent sa bouche entrouverte. Elle lui rend son baiser avec ardeur. Enflammé, il presse ses dents contre les siennes et fait reluire son palais avec sa langue. À ce moment, elle ferme les paupières. Elle ne veut pas le voir lui faire l'amour. Elle prête son corps, c'est tout. Son âme est ailleurs. Son souffle sert de carburant à Arachné. Quintessence de soie ténébreuse. Elle l'appelle. Invoque son ombre. Depuis qu'elle a régressé, l'arachnide passe la plupart de son temps à dormir. Barbara la prie de se réveiller, de saisir cette occasion. « Tu ne veux pas consommer un mâle ? »

Enfin, elle a la sensation que l'araignée ouvre les yeux, bouge les pattes.

Barbara se penche exprès en avant, laisse l'homme lécher son cou, ses épaules. Elle exhibe sa croupe. Haz est excité, le tatouage sur sa poitrine se met à chanter, mais cette fois avec des accents de voix presque humaine, féminine. Cette voix flûtée, argentine, et en même temps issue des profondeurs de la peau, l'humecte, la mouille et l'irrigue. Cette rosée vaginale attire aussitôt la mante : elle descend du torse de Haz, dégringole sur le drap, reprend son équilibre, se dirige vers la vulve entrouverte pour y baigner ses antennes. Barbara crie de plaisir.

Arachné s'est réveillée tout à fait et se met sur le qui-vive. Tandis que la mante savoure les sécrétions intimes de Barbara, la veuve noire gagne subrepticement un coin du lit et se laisse glisser dans un plissé du drap. Puis, aux aguets, elle s'assure qu'elle n'a pas été repérée et lance un signal télépathique à Barbara : rouge-noir... rouge-noir.

Barbara se relève, se met sur le dos, incite l'homme à entrer en elle. Docile, Haz obéit. En cet instant, il est fou de désir et perd sa lucidité. Au coin de l'aîne, des guêpes téléguidées le démangent. Dès qu'il est sur elle, pour achever de l'exciter, Barbara lui chuchote d'une voix humide des propos obscènes. Alors les guêpes se transforment en sauterelles, s'abattent sur lui, tirent sur son sexe. Le drap bouge, se gaufre.

Toutefois, ni Haz ni la mante n'entendent le léger bruissement des bandelettes qui se déroulent. L'homme pénètre Barbara, sa verge en furie la fouille. Enfonçant son visage dans l'oreiller, elle continue d'être en crue. À présent, la mante patauge dans une flaque blanchâtre. Comme l'insecte a laissé tomber ses défenses, l'araignée rampe vers lui. Se rapproche. Se prépare. Elle fait jaillir un fil de soie écarlate, lui imprime un mouvement souple et le lance. La mante est prise au lasso. Son cou long est serré par un nœud coulant.

Elle tente de le couper avec ses pattes, mais le fil, même entaillé, résiste. Elle essaie d'inspirer, commence à moduler quelques notes, mais l'air semble lui manquer : son chant se casse dans les aigus, étouffé par les gémissements de Haz et de Barbara. Malgré sa taille moindre, Arachné est plus lourde. Elle saute sur l'insecte, l'enferme dans ses pattes velues afin de le forcer à s'accoupler. Quand il décharge en elle sa semence, la mante mâle émet un bourdonnement continu. L'araignée l'a empalé. S'en suit une clameur déchirante.

« Que se passe-t-il ? » Haz repousse violemment Barbara et se précipite vers l'animal qui agite ses antennes dans tous les sens et claque des mandibules. D'une bourrade, il envoie valser Arachné à l'autre bout de la roulotte. Puis il essaie d'enlever le lien autour de la tête de la mante. Quand il y parvient, c'est trop tard. Ses mains ne recueillent que de la poussière verte. Alors il regarde sa poitrine et s'aperçoit que le tatouage a disparu. À sa place subsiste simplement un cercle de peau brûlée.

Encore étourdie, Barbara se lève à son tour et chancelle.

« Pardonne-moi, dit-elle tout en serrant le drap autour de ses hanches pour cacher sa nudité. Mais je ne pouvais pas faire autrement.

— Tu ne m'as pas écouté tout à l'heure, répond-il avec tristesse. Ce n'est pas à moi de te juger. »

À peine, a-t-il prononcé ces paroles que la porte de la roulotte s'ouvre avec fracas. Entrent les inséparables Albus et Nigror, poudrés, habillés comme des seigneurs de la Renaissance avec des pourpoints en velours sombre et des fraises démesurées. Ils tiennent en laisse des perce-oreilles à leurs couleurs, blancs et noirs, aux ailes repliées à proximité des grandes pinces abdominales.

« Haz ! On emmène la fille, profèrent-ils en chœur. Nous avons une pièce à conviction. » Et ils brandissent le journal intime de Barbara.

« Faites votre devoir », réplique-t-il d'une voix amère.

Elle se révolte, se tourne vers lui : « Espèce de lâche ! Tu te crois supérieur aux autres, mais tu n'es qu'un vieux con ! Va enculer tes mouches ! » Puis elle apostrophe le pierrot et le clown, raides dans leurs vêtements empesés : « Rendez-moi mon journal ! » Sans se préoccuper davantage des pince-oreilles qui lui cisailent les chevilles, elle leur crache son mépris à la figure.

C'est alors qu'Albus et Nigror sortent deux pistolets de derrière leurs manches garnies de ruchés et en pointent le canon vers elle.

41. Les cheveux du destin

« Les mains sur la tête ! » Albus et Nigror la poussent en avant. C'est la fin de la nuit. Le jour ne s'est pas encore levé. Barbara trébuche sur des cailloux. Le clown l'empoigne et la traîne vers la grande roulotte noire qui luit d'un éclat argenté. On entend le clapotis des vagues. Barbara tremble. L'endroit est sinistre. Pour se rassurer elle touche son tatouage. Arachné a le poil hérissé, mais se tait.

À l'entrée de la baraque, le pierrot frappe trois coups. Deux rapides et un plus lent. Le battant claque. Barbara est aspirée et projetée à l'intérieur de la roulotte. Elle s'écroule par terre. Ses mains touchent un sol tiède et doux, d'une texture qui évoque celle d'une moquette. Mais ses doigts n'attrapent pas des brins de laine. Elle se relève. Malgré la faible lumière, ses yeux s'habituent à leur nouvel environnement. Elle observe ce qu'elle tient à la main : des cheveux longs, épais, serpentins. Stupéfaite, elle dirige ses regards vers le bas et constate que le sol est tapissé de crins ou de chevelures. Il y en a de toutes les sortes mais de la même teinte violette. Ils ondulent comme des algues.

Soudain elle entend une voix harmonieuse psalmodier :

« Donne tes cheveux. Ton avenir est dans tes cheveux. »

Arachné se rebiffe : « Mais qu'est-ce qu'elle nous chante ? L'avenir, on le lit dans la paume, dans les cartes...

— Chut ! lui réplique Barbara. Tu vas la faire taire ! »

Et, en effet, la voix devient plus ténue. Elle se réduit à un murmure qui provient du fond de la roulotte. Barbara s'avance. Sur un siège en pierre, une sorte de trône, une étrange figure, assise à une petite table devant un rouet, fait tourner les rayons d'ébène incrustés d'entrelacs. Un albinos file des fuseaux d'une sorte de chanvre aux reflets chatoyants. Elle le voit de profil. Son visage est celui d'un adolescent. De la statuaire grecque, il a la coiffure en boucles stylisées, le front haut, le nez droit. Mais quelque chose en lui dément la pureté des lignes d'un marbre. Le spectacle de cet être d'une beauté si rare est presque insoutenable. De saisissement, elle se tord les mains et en fait craquer les jointures.

« Je ne peux pas travailler dans le bruit ! » dit l'albinos en levant la tête. Son regard injecté de sang croise celui de Barbara. Sous les cils transparents, les prunelles irradient. « Viens plus près de moi, que je touche tes cheveux ! »

Ses cheveux. Pourquoi toujours ses cheveux ? À l'école, on la reconnaissait à sa tignasse crépue. Sa mère les nattait pour les discipliner. Ensuite, grâce à Arachné, elle a été dotée d'une chevelure de rêve. Avec répugnance, elle s'exécute. Arrivée à la hauteur de l'individu, elle s'aperçoit qu'il porte des habits de femme. Il est vêtu d'une robe asymétrique, retenue sur l'épaule par une broche métallique en forme d'araignée dont les

pattes désarticulées papillotent à l'endroit de la poitrine inexistante. Au niveau des cuisses, la jupe est si fendue qu'elle ne dissimule rien. Elle a un mouvement de recul.

« Mais qui êtes-vous ? balbutie-t-elle.

— La Parque ou plutôt les Parques ! »

L'albinos éclate alors d'un rire énorme qui fait trembler les murs. « Barbara, tu ne veux pas soulever le voile de mon apparence ? » La jeune fille reste interdite. « Si tu crois que je ne suis qu'une image, alors touche-moi !

— Je vous crois », bégaye Barbara.

L'albinos fait la moue. « Elle me croit ! » Et son fuseau tombe à terre. Il se lève pour le remettre en place. Sa tête touche le plafond de la roulotte. « Imbécile ! Par ta faute, j'ai failli perdre mon fils ! Et tu oses encore jouer les saintes-nitouches ! s'exclame-t-il en brandissant son fuseau.

— Votre fils ? Je ne savais pas, réplique-t-elle.

— Et tout ça à cause de ton tatouage, de ta veuve noire ! La tradition des tatouages magiques s'est perdue. Et toi, petite étourdie, tu as pu en bénéficier. Pour te rendre intéressante ! Et maîtriser ton destin par-dessus tout ! Quel orgueil ! Et tu sais comment mon clan punit la démesure ?

— Non, dit péniblement Barbara.

— En accordant aux mortels ce qu'ils désirent. »

Puis l'albinos prend d'énormes ciseaux en or attachés à sa ceinture. Il les élève au-dessus de lui. La lame brille. Barbara ne peut pas crier « maman ». Le mot serait perçu comme une insulte. Dans ce vide, sa mère est là. La scène chez le coiffeur se répète. Elle est celle qu'on doit tondre, qu'on doit rejeter dans l'ombre. Parce qu'elle n'appartient à aucun clan, à aucune famille mortelle ou immortelle, elle est indésirable. Il veut être adoré. Elle ne se prosterner pas, ne s'agenouillera pas, ni devant lui ni devant quelqu'un d'autre. Elle voit le visage haineux de sa mère derrière le masque de cet être venu d'ailleurs.

« Avoue que tu as peur de ne pas t'en sortir cette fois-ci. Que tu ne mérites aucune indulgence. Sans ta bestiole puante, tu fais moins la fière, hein ? »

C'est vrai. Arachné ne peut plus agir. Son pouvoir à lui est bien supérieur. Mais désormais, c'est sans importance. L'important est de ne plus être le support d'un parasite, de sauver sa dignité, le reste de son humanité.

« Je vais récupérer ce que je t'ai donné », dit l'albinos. Il fixe son tatouage. La chaleur devient étouffante. Le regard devient pesant, traverse le vêtement de Barbara et entaille la peau sans verser une seule goutte de sang. L'araignée se durcit, se ratatine, devient un oursin chauffé à blanc, avant de rapetisser sur son épaule. Au bout de quelques secondes, l'albinos lui indique une porte entrouverte.

« Que veux-tu, Barbara ? Veux-tu la liberté ? Ou veux-tu la satisfaction de tes désirs ?

— Non, rien de tout cela. Je veux m'appartenir », rétorque-t-elle avec un aplomb inattendu. Et elle secoue la tête. Elle ne peut pas partir. L'image de la porte s'évanouit. Il paraît satisfait. Son front se plisse. Des veines apparaissent sur ses tempes. Or, le rituel

n'est pas achevé. Il soupire : « Très bien, qu'il en soit ainsi. » Et, tirant Barbara par les cheveux, il la traîne devant la table où se dresse le rouet aux rayons incisifs. Là, il l'oblige à basculer la tête et à fléchir le dos. Tout en taillant dans la masse, il reprend le refrain initial et le modifie : « Donne-moi tes cheveux, Barbara. On n'a rien sans rien. »

Il pleut des mèches dans la roulotte. Par centaines. Par milliers. Par millions. Quand c'est fini, il desserre son étreinte et la repousse brutalement. Son front cogne contre l'angle de la table, et elle se mord les lèvres pour ne pas l'insulter. Arachné lui a appris la persévérance.

Barbara a le sentiment d'être un nouveau-né, plus nu qu'un ver. Elle s'éloigne du rouet, esquisse quelques pas vers la sortie, s'adosse à un mur. Par dérision, il va chercher un miroir dans un angle et le lui apporte.

« Regarde-toi, tu es impériale. »

Et, pour achever de l'humilier, il tend la glace devant son visage. Elle essaie de chasser la douleur, de penser qu'elle quitte son corps pour hanter la roulotte de Haz. Là-bas, c'est frais et reposant. Elle regrette Haz et son épiderme-luciole. L'image de ses yeux vairs la renvoie à ses propres dissonances.

Ce qu'elle voit dans le miroir lui est indifférent. À présent, elle se moque d'avoir ou non une chevelure somptueuse, de riches vêtements. Cette image d'elle-même ne lui correspond plus. Elle est délivrée de la nécessité de séduire.

« Tu ne pleures pas ? » Il soupire, feint la compassion. « Même pas une petite larme pour Arachné ? La pauvre ! »

Elle détourne la tête et fixe un point au hasard. Voyant que son manège ne sert à rien, il éclate en imprécations, se précipite sur le fuseau fixé au rouet, le détache, fonce sur elle et lui pique la main droite avec l'extrémité. Le sang affleure. Elle en avait oublié l'existence, la preuve même de son être féminin. Indomptable. La preuve de la fusion impossible. Le sang, sa seule toile réelle. Dans l'errance de la lumière, le sang est le seul fil qu'elle peut suivre pour sortir de cet antre.

Alors surgit l'instinct du moi animal. Elle n'hésite pas à lui arracher le fuseau, à le lancer tel un javelot dans l'œil gauche qui se fend, tunnel rouge dans lequel elle est propulsée à travers les siècles. De souffrance, il rugit. L'œil roule près d'elle. Elle le pousse du bout du pied jusqu'à l'entrée de la roulotte. De part et d'autre, les cheveux-laminaires s'écartent pour lui livrer passage. Dès qu'elle sort, elle entend une détonation, le fracas de murs qui s'écroulent, une clameur, puis le grondement de la mer, de plus en plus distinctement.

Le ciel est à la tempête. Elle court vers le campement afin de ne pas être rattrapée par l'océan. L'eau lèche ses chevilles inexorablement.

Haletante, elle atteint l'endroit, constate que le cirque a disparu. Barbara a maintenant de l'eau jusqu'aux genoux. Aussitôt elle bifurque, essaie de gagner la route, un chemin de terre, s'enlise dans un dépôt de vase. Mais il est trop tard. L'eau monte et elle perd pied.

Comme elle n'a pas le temps de réfléchir, elle nage vers un groupe de rochers qu'elle connaît bien car elle les a escaladés sous le regard de Haz. Bien que le bas de la nuque la tiraille, elle plonge, fait une centaine de mètres en brasse coulée. L'odeur de la mer la

galvanise, tonifie son corps meurtri. Malgré ses paupières mouchetées de sel, elle aperçoit un gros rocher, la forteresse où elle trouvera asile. Là-bas, elle a la certitude que les souhaits peuvent s'accomplir, là où tous les rêves gisent parmi les galions, les cadavres, les trésors engloutis. Bien sûr, il faut y arriver.

Un instant, elle a une vision de noyés aux chairs tuméfiées qui dorment sous ses pieds, de squelettes accrochés à la proue d'un navire défoncé par les récifs. Mais elle respire à fond et parvient à la chasser. Et les morts retombent en poussière. Elle entend sa voix intérieure l'encourager, traduit les ondes positives par des impératifs :

Ne plus se laisser envahir ni par les êtres ni par les choses. Tenir bon. Ne pas faiblir. Économiser son souffle et ses forces.

Au même moment un courant contraire la prend en tenailles et l'entraîne vers le large. Elle lutte pour revenir vers la forteresse, repousse les tentacules écumeux, fend les vagues avec une énergie insoupçonnée.

Non, la forteresse n'est pas un mirage. Elle est un vestige d'un continent perdu.

Soudain Barbara avise une avancée dans la mer, une pointe de granit, la branche d'une astérie couverte de goémons à la luisance de corail. Elle lance ses bras dans sa direction. Ses doigts saisissent l'aiguille avec ferveur parce que c'est sans aucun doute la seule aiguille qui agrandit le mystère sans transpercer la peau.

42. Habiter au cœur

Elle est seule. L'odeur marine, très forte, expulse les autres odeurs qu'elle a connues. Le sel dissout les visages de sa mère, de Muriel et de Haz, et met sa chair à vif. Avec une douceur de sage-femme, l'eau des origines lave ses souillures. Elle n'est pas arrivée quelque part. Elle est retournée d'où elle vient, de l'immensité changeante et liquide. Barbara se hisse sur un rocher tout couvert de varech, fait encore quelques pas, titube. Après avoir nagé au large, la marche lui paraît archaïque et grossière. Au bout de quelques secondes, elle découvre un cercle de mégalithes rongés par l'iode. À un endroit, le cercle se rompt. Ses pieds se prennent dans l'anfractuosité. Le sol se dérobe. Elle hurle car elle ne peut se battre contre la pierre. Et elle tombe au fond d'une crevasse, dévale une pente sur le dos, culbute la tête la première dans une grotte. Son front heurte une paroi. Contre l'angle, les souvenirs de l'enfance s'écrasent comme des mouches.

Peu après elle perçoit le murmure d'une source souterraine, a l'impression d'un encouragement.   mue, elle se traîne à quatre pattes vers l'eau potable et boit à longs traits. Malgré la densité de l'air, elle a l'impression que ses cellules se réunissent pour former un être mystérieux et amniotique, dont la chair a la consistance de vaguelettes, et qui règne sur un peuple de coquillages. Par quelle fissure cet air s'engouffre-t-il ? C'est ici qu'elle doit oublier pour reprendre goût à la vie, pour donner une nouvelle orientation à son existence. Ici, elle n'est plus entre veille et sommeil, pensée et réalité, discours et conscience. La profondeur annule le bas et le haut, le bien et le mal, le masculin et le féminin, le chiffre deux. Elle se retire en elle-même, s'endort sur une litière d'algues sèches.

Des jours ou des nuits s'écoulent. Elle ne sait pas combien. Parce qu'elle renonce à les compter, elle s'accroche à l'idée qu'elle repose dans un hypogée d'où elle va sortir. Pour tromper la faim, elle se nourrit d'une variété de goémon qui couvre les murs de la grotte, lierre des abysses. Mais bientôt cet aliment lui donne la nausée. Son estomac est ballonné. Son ventre se distend. Elle n'est plus seulement un être dans les limbes, une créature amphibie, puisque le moi viscéral reprend ses droits.

Néanmoins, à propos d'Arachné, elle garde la mémoire, imagine donc que la veuve noire a eu le temps de lâcher ses œufs dans son vagin durant sa nuit d'amour avec Haz. Elle se représente des larves, pour l'instant immobiles et charnues, des moitiés de vers de terre obscènes. Non seulement elle a la diarrhée, mais elle retrouve dans ses selles des écailles jaunâtres. Pour empoisonner une éventuelle colonie, elle se force à mâcher du goémon, en avale, en engloutit par touffes entières afin de purifier son sang.

Malade à crever, elle déplace sa litière vers la source. Là, il fait moins sombre. Et dans les reflets de l'eau, elle distingue mieux son corps blafard, son ventre de poisson couvert de boursouflures. Lorsqu'elle a dévoré en effet tout le goémon de la grotte, elle sent que, sous

son nombril, des formes de larves affleurent. Comme elle se déteste, elle se mutile, perce ses cloques avec ses ongles si bien que du pus gicle. Elle redoute que des sortes de limaces jaillissent, tombent sur le sol où elles se transforment en pupes avant de se changer en jeunes araignées. Toute descendance d'Arachné est mauvaise : il faut avorter. La voix de la veuve noire lui parvient, rumeur ultramarine. Elle a l'intuition que c'est la dernière fois qu'elle communique avec cette chose.

« Prends-le ! »

Malgré ses réticences, elle avance ses mains qui ressemblent à des moignons. C'est bien. Oui. Sa peau se desquame. Une couche d'épiderme se décolle du dos, à partir des épaules jusqu'au bas des reins. Elle lâche le fil, le dernier fil de l'illusion. Ensuite, elle se traîne dans un coin de la grotte, là où la paroi est la moins lisse, où sont dessinées des femmes énormes aux mamelles pendantes, entourées de cerfs et de biches. Et elle se frotte contre les arêtes, s'y racle les flancs, rabote la chair d'une esclave, la reliure d'un manuscrit enduit de poix et de soufre, le non-moi, au nom de l'unité. La mue s'opère. Et l'écorchée scelle sa dépouille dans la pierre.

PENTHOUSE

« Par ici, messieurs », marmonne le gardien du labyrinthe prénommé Abel, un jeune homme fluët, au teint terreux, psychopompe malgré lui. Deux visiteurs le suivent. Musclés, vêtus de cuir noir, équipés de chaînes, Jo et Steve sont impatients de voir « la bête » comme ils disent. Abel les fait circuler dans des boyaux qui sentent l'humidité des caves. Leur guide ouvre et referme de nombreuses portes qui libèrent des relents d'urine, d'eau de Javel et de poisson mort. À la huitième porte, Abel leur fait signe de se déshabiller et leur désigne un réduit où traîne un fort remugle qu'ils ont du mal à définir, parce qu'il se mêle à leur propre odeur, mixte de sueur, de tabac et de bière. Puis Abel prend leurs affaires, les met dans un sac en plastique et les range dans un placard dont la peinture s'écaille dangereusement et forme des caillots blanchâtres.

« Vous êtes arrivés », déclare celui-ci d'une voix mal assurée. Et il fait coulisser la neuvième et dernière porte avec lenteur et précaution comme s'il voulait apaiser l'esprit des lieux par ce geste solennel. L'endroit se caractérise avant tout par son odeur particulière. Une odeur lourde, fiévreuse et insistante qui efface les effluves de la ville, annihile les senteurs gourmandes de pain chaud ou même les fragrances acides de la pluie lorsqu'elle macule les trottoirs. Cette odeur perturbe Jo et Steve. Certes, il en ressort une dominante sexuelle, l'exhalaison des sécrétions intimes et des pollutions nocturnes, mais cette odeur est inquiétante. Elle suggère une histoire de violence et de désespoir, dessine une spirale folle de désirs et de saignements.

Malgré eux, les deux complices fouaillent leur mémoire : ils reconnaissent une puanteur d'abattoirs ou de décharges publiques. Toutefois, d'autres composantes leur échappent. L'odeur les prend à la gorge parce qu'elle n'est plus ni végétale ni animale, mais provient d'une réalité qui n'est pas encore la leur, une réalité qu'ils éludent avec leur peau bronzée et leurs exercices au Gymnase Club. D'ailleurs, le mot d'alchimie leur est inconnu. Par conséquent, ils ne savent pas qu'ils respirent le soufre de l'œuvre au noir. Cette odeur leur paraît inhumaine puisqu'elle est omnitemporelle et écœurante comme le miel de l'amour.

Même Abel ne peut pas l'oublier. Pourtant, il a l'habitude de faire la toilette des défunts, de bourrer les cadavres de sciure et de journaux. On lui demande beaucoup de sang-froid pour recoudre les membres, pour nettoyer les salissures et recouvrir les plaies. De fait, c'est l'un des rares fourriers à soigner son travail, à ne pas jouer aux cartes, à ne pas picoler. Au contraire, Abel est un fonctionnaire modèle qui porte un tablier d'un blanc toujours immaculé pour étancher sa soif de pureté. Tandis que ses collègues se félicitent de profiter des avantages de la morgue (des horaires souples, la retraite à cinquante ans et des heures supplémentaires grassement payées), Abel se pose des problèmes de conscience et maudit les fantasmes des nécrophiles.

La morgue le dégoûte. C'est une marâtre qui gouverne un peuple de créatures caoutchouteuses ou médusiennes. Il n'est pas attiré comme ces vicieux par la chair élastique des cadavres, par leur épiderme saumoné qui possède une certaine luisance. Il a déjà vu des gargouilles ouvertes et a vomi au spectacle de la tripaille qui dégouline, grosse d'une centaine d'œufs dont la couleur oscille entre le jaune paille et l'orange vif. Il est arrivé trop jeune de son Israël natal et a commencé sans trop savoir pourquoi comme aide-panseur à Paris, en salle d'opération. Il a fait un peu de tout : le ménage, la radio et les plâtres avant d'être brancardier de nuit et d'être aspiré par l'Institut. Malgré tout, il a été accepté par les Anciens, les « morticoles » comme ils se surnomment entre eux. Il a même été le protégé d'un « thanato », un embaumeur dans le jargon du métier. Ensuite, il

est devenu gardien de la Salle des Éphèbes, le reposoir des suicidés, des aliénés ou des toxicomanes.

« Donnez-vous la peine d'entrer, messieurs », dit Abel d'une voix soudain raffermie, presque ironique. Les mépriser lui redonne de l'assurance. Sur le seuil, Jo et Steve examinent la chambre interdite, le lieu de toutes les transgressions. La pièce est circulaire, très vaste et faiblement éclairée. Le plafond haut et les murs semblent enduits d'une substance violacée et visqueuse, pareille aux déchets d'un curetage, ondulant sous la lumière louche des spots qui rappelle la lanterne rouge des bouges d'autrefois et leur décor théâtral. De même, le sol carrelé de losanges blancs a viré au marron fécal malgré des lessives successives. Les deux amis n'en mènent pas large. En retrait, Abel les épie et se réjouit de leur déception.

Jo et Steve ont l'impression de se retrouver dans une ancienne laverie automatique, au milieu de laquelle a été placée « la bête ». Sur un autel de fortune — une table recouverte d'un drap — orné de roses artificielles, gît sur le ventre, les bras en croix, un adolescent aux longs cheveux blonds, mince, au corps nacré, saupoudré de paillettes d'argent et totalement épilé. À l'exception des bandages qui enserrant ses poignets et ses pieds, l'éphèbe est nu. Il a la tête légèrement inclinée sur le côté ; les yeux vitreux sont mi-clos et les lèvres esquissent un sourire forcé de martyr, songe Abel. À ce spectacle, Jo et Steve sentent renaître leur excitation. Ils ont presque envie de se caresser devant le gardien, parce qu'on a écarté les jambes de l'inconnu et qu'ils peuvent contempler à loisir des fesses rebondies et fermes d'une drôle couleur lie-de-vin.

Curieux, Abel surprend leur conversation.

« Il n'a pas l'air d'aimer son boulot, notre guide, chuchote Jo.

— Penses-tu ! Avec le nombre de macchabs qu'il voit par jour ! répond Steve.

— Et puis, dis donc, avec celui-là, il a de la chance... dit Jo sur un ton admiratif.

— Oui, il est vraiment canon, l'interrompt Steve.

— Il a l'air d'un ange, d'un ange déchu, réplique Jo.

— Un ange ? Et puis quoi encore ? Une poupée gonflable placée à notre hauteur, c'est tout. À la limite, c'est presque trop soft. Je m'attendais à des machines, des instruments », rétorque Steve.

Quelques instants après, Abel les enferme à clé, les laissant seuls s'approcher de l'éphèbe et faire joujou avec sa dépouille de Christ empaillé. Il est soulagé de n'être pas obligé d'assister à la profanation d'un cadavre. Il a beau n'être pas pratiquant, il désapprouve ce commerce. Les clients payent pour faire ce qu'ils veulent et il doit ensuite réparer les dégâts. Heureusement, dès qu'ils ont joui, ils ne s'attardent pas auprès du mort. Ils ne sont pas fiers après. Ils ont peut-être peur, leur fantaisie passée, d'être contaminés par l'odeur de pourriture si bien camouflée par les fragrances poudrées du maquillage qui parfait le cadavre.

Abel a trop de respect pour les morts pour ne pas railler l'effroi des sacrilèges, vaguement honteux d'avoir violé l'intimité d'une bouche muette. Sans un mot il verrouille à nouveau la porte de la Salle des Éphèbes, escorte les visiteurs jusqu'au réduit

transformé en cabine de déshabillage et d'habillage, et les accompagne jusqu'à la sortie en sous-sol. Sa tâche la plus rude commence. Il va chercher sa trousse de soins dans une pièce réservée au personnel du service qui jouxte la Salle des Éphèbes. Dès qu'il l'a bourrée d'onguents et de cosmétiques, il se précipite au chevet du cadavre. Ce dernier est en piètre état. Ses derniers amants lui ont lacéré le dos avec leurs chaînes et arraché ses bandages dans leur frénésie, si bien que les veines cisailées distillent un sang épais, presque noir, qui jette un éclat cruel de Styx lunaire. Abel manipule le corps avec dévotion. Il le désinfecte, le frotte et le parfume d'huiles essentielles aux arômes de musc, de jasmin et d'encens afin de reconstituer l'aura d'un mort sanctifié, épargné par les épanchements de lymphes gâtées ou les diarrhées méphitiques.

Lorsqu'il le retourne sur le flanc pour examiner si le visage lui aussi n'a pas été abîmé, il constate avec horreur que la chevelure a blanchi malgré le shampoing colorant et que les lèvres du mort sont fendues de bas en haut. Aussi veut-il les repriser. Il n'a pas enfoncé son aiguille qu'il trouve une cuvette pleine de vers logés sans doute dans l'œsophage. Après avoir rongé le cœur et le foie, ils sont énormes et gras. Des ophidiens toujours prêts à copuler avec la puanteur qui s'enfle derrière chaque porte frigorifique, à prendre les âmes dans leurs anneaux. Toujours l'odeur qui flue et reflue, toujours les ténèbres qui appellent, qui attendent. Toujours la même horreur dans ce rituel d'amour et de mort, et la même source d'effroi dans la putréfaction.

Abel est inconsolable : son chouchou est déjà resté trop longtemps dans la Salle des Éphèbes. Le règlement ne souffre aucune exception. Il va falloir se débarrasser du mort et le remplacer par un autre Antinoüs aussi splendide. En réalité, c'est impossible. Ce jeune homme est une pièce unique, le chef-d'œuvre périssable sauvé temporairement par les chambres frigorifiques, le symbole d'un dieu torturé, sans espoir de résurrection de la chair.

Il sait ce qu'il lui reste à faire : laisser le corps aux bons soins des garçons morgueurs qui le vendront au plus offrant. Son archange trempera dans le formol ou bien sera disséqué dans quelque amphithéâtre de médecine. Les artifices des embaumeurs ont leurs limites. Néanmoins, il voudrait le sauver, sauver les restes. Il s'approche une dernière fois du mort. Il dort, les cheveux constellés de mouches bleu nuit. L'approche de la décomposition rend plus grave sa beauté préraphaélite, comme si l'intuition d'un danger imminent l'incitait à irradier son âme. Abel est sous le charme. Il se laisse envahir, au point de ne plus différencier l'animé ou l'inanimé, l'humain ou l'inhumain. Il souhaiterait pouvoir prier pour le mort, mais il ne trouve pas les mots. Il a honte parce qu'il est en position de voyeur. Il se demande s'il vaut mieux que les clients de cette maison très close.

Aussi s'agenouille-t-il à une distance convenable de l'éphèbe, en signe d'humilité. Il ne sait pas combien de temps il demeure ainsi sur le carrelage glacé. De fait, il serait resté longtemps si quelque chose ne l'avait sorti spontanément de sa torpeur, ne l'avait troublé et ému. Le lieu a changé d'atmosphère ; Abel en est averti par son odorat pourtant blasé. De l'autel en effet n'émane pas l'odeur ordinaire, particulièrement fétide, des cadavres en décomposition. Anxieux, il se remet debout et se rapproche du mort. Vrai ou faux miracle, il reçoit en pleine figure une fraîcheur surnaturelle, si capiteuse qu'elle le ravit et l'enivre. À son avis, il ne peut s'agir que d'une odeur de sainteté comme la senteur de lis ou de violettes qui émana, avant d'être ensevelis, des corps de Béatrice d'Este et de sainte Thérèse d'Avila.

Abel se permet d'inspecter la couche du trépassé. Apparemment, rien d'anormal : pas de bouc consacré à Satan ou de charogne dissimulée par un mauvais plaisant. Il ne peut résister à sa pression balsamique ; ce parfum est si odorant qu'il déclenche les prémices de l'extase. Il ne bouge plus, essaie de lire une portée de notes florales et recompose mentalement le corps glorieux de l'inconnu. Il est le seul de la morgue à avoir essayé de perpétuer un dialogue avec les morts. C'est sans doute une hallucination olfactive, mais Abel sent que le mort l'aime en lui envoyant ainsi son message le plus ineffable et le plus intime. Et il ne se lasse pas de respirer l'illusion dévastatrice de sa présence. Pour lui, l'éternité est affaire d'odeur.

ŒUVRE DE CHAIR

écrit en collaboration avec Alain Dorémieux

1. Intriguer

C'est l'effervescence dans la galerie du Styx Lunaire, rue de Seine, l'un des lieux à la mode en cette fin de siècle où le quartier Saint-Germain-des-Prés retrouve un peu de son faste ancien. Le tout-Paris culturel est venu assister à l'un des moments forts de la saison : le vernissage de la nouvelle exposition de Moïra, la jeune plasticienne provocatrice à l'ascension phénoménale. « Moïra la fulgurante », « la comète noire », comme l'ont baptisée des chroniqueurs en mal d'épithètes. Scandaleuse, elle dérange, en une époque blasée où plus rien ne choque.

Cohue, éclats brusques de voix qui ricochent, champagne qui coule à flots, excitation des invités qui déambulent. Soirée mondaine réussie, mais dont curieusement la vedette est jusqu'à maintenant absente. En retrait sous une voûte de cette ancienne crypte du XVI^e siècle, à l'abri dans la pénombre créée par une tenture, Moïra reste prostrée. Elle a la main droite bandée jusqu'en haut du poignet. Une cape noire dissimule son bras en écharpe. Elle pourrait demeurer des heures ainsi. Elle ne voit pas s'agiter ces figurants d'une fresque grotesque. Autrefois elle les aurait détaillés avec une moue de dédain sarcastique ou les aurait fusillés de ses yeux perçants. Les faux amis à l'air compassé, au sourire de commande plaqué sur leurs traits ; les curieux au regard furtif, médusés par les tableaux dont les images sont des balles de mitrailleuse ; les critiques inquisiteurs, ceux surtout qui, venus là pour une estocade, s'alarment de succomber, victimes consentantes, à ces rafales meurtrières.

Elle fixe un point dans la pénombre, chantonne avec une expression d'extase et de terreur un air à la mode : *I love you... I love you more than my eyes*. Et son buste oscille en cadence comme si elle berçait une douleur endormie.

Pourtant elle l'attendait depuis longtemps. Sa revanche. Son heure de gloire. Joie d'écraser l'avant-garde corsetée dans ses dogmes et les cuistres qui ont vilipendé son œuvre. C'est sa troisième exposition, ce sera la dernière. Et le sommet de sa trajectoire. Pour s'en convaincre, il lui suffit d'observer la stupeur craintive de ces critiques pédants jusqu'ici rétifs à ce traitement par électrochocs dont elle a la spécialité. Mais elle s'en moque. Elle ne créera plus jamais. Tous les commentaires qu'elle peut susciter lui sont devenus indifférents. Elle sait maintenant qu'elle est au point de non-retour. Elle vient d'atteindre le bout de son labyrinthe, là où la guettait depuis toujours, avec la patience des pierres, l'ennemi nourri de ses angoisses : l'adversaire intime qu'elle a voulu défier par son art mais dont elle sait désormais qu'elle a livré contre lui un combat sans issue.

Deux ans déjà qu'en marge de la tendance actuelle, la cyberpeinture à base de réalités virtuelles programmées, elle a créé l'événement. *Le Style Moïra* : c'est elle. Dès ses débuts elle a déclenché la controverse. Ses détracteurs lui reprochaient son inféodation au passé,

aux techniques des grands maîtres extrême-orientaux, en particulier à la calligraphie chinoise. Ses admirateurs, plus attachés au fond qu'à la forme, saluaient son génie visionnaire, son inspiration à la fois malsaine et flamboyante. L'œuvre de Moïra, des installations textiles, sortes de lambeaux de brocards, de guenilles luxueuses et moisies, couvertes d'idéogrammes personnels, de visages, de corps emmêlés, offrait, selon eux, une synthèse des autoportraits en érection d'Egon Schiele, des personnages déformés de Francis Bacon, des vampires de Pierre Molinier. Elle exprimait en outre, avec un réalisme violent, un érotisme cru et pervers qui rendait caduques les poses les plus obscènes des estampes japonaises.

Avec quelques dizaines d'œuvres, Moïra est donc devenue une figure artistique en vue. D'abord entretenu par le mystère dont elle s'entourait, son succès a été plus tard intensifié par son charisme. Au début l'énigme : aucune photo d'elle pour sa première exposition, pas de rencontre avec les journalistes, refus de toute interview. Seul commentaire à son sujet, quelques lignes signées du directeur du Styx Lunaire dans le catalogue édité par la galerie. Se disant l'une des rares personnes à l'avoir rencontrée, il y indiquait seulement qu'elle était très jeune, débutait dans sa carrière et, soucieuse de préserver son anonymat, se refusait à tout contact avec les critiques et le public.

Puis, l'année suivante, pour sa seconde exposition, c'est le virage : Moïra change de tactique, elle se montre, révèle sa personnalité ; des photos d'elle illustrent les affiches et sont transmises aux agences de presse. Joli coup de bluff et de pub, insinuent certains échetiers malveillants. Coup prémédité ou pas, l'effet en tout cas est immédiat. Et ce dévoilement propulse Moïra au rang de star. Car elle a bel et bien le physique d'une femme fatale, d'une vamp ténébreuse du cinéma muet, à mi-chemin entre Musidora et Louise Brooks. C'est une jeune femme aux cheveux et aux yeux sombres, au visage tragique, à la beauté insolente, à l'expression hautaine de divinité antique, toujours vêtue de robes noires moulantes, intemporelles, fourreaux de soie ou de velours épousant avec ostentation des courbes séductrices. Une personnalité singulière dont le magnétisme, soulignent alors certains, évoque celui d'une Léonor Fini juvénile.

Les lèvres closes sur les dernières paroles du refrain, Moïra quitte enfin le recoin où elle se terrait depuis l'ouverture du vernissage. D'un pas raide, saccadé, qui contraste avec son habituelle démarche féline, elle fend la foule, ignore les regards intrigués ou venimeux, et se dirige vers le directeur de la galerie qui l'accueille avec de grands gestes.

« Enfin, vous voilà, Moïra. Où étiez-vous donc ? Mais... votre main ? Il vous est arrivé un accident ? » Sans répondre elle le fixe d'un air froid, absent. Embarrassé, il change de sujet. « J'ai trouvé le mot qui vous va le mieux, claironne-t-il. Vous êtes une *oseuse* ! » Il a poussé cette exclamation avec une véhémence théâtrale, en désignant le point de mire de l'exposition, un cadre de dimensions imposantes qui occupe le centre d'un mur. Il s'agit d'une croix en bois sur laquelle est cloué un drap de lit maculé de taches, de coulures. On y discerne un tracé d'ensemble. Une verticale barrée de deux perpendiculaires (le torse et les bras), un ovale à la place supposée de la tête. Et son cri attire une foule qui chuchote, échangeant des propos gênés ou choqués. Moïra se contente de fredonner *I love you more than my eyes*. Indifférente à cette œuvre hors normes, la dernière qu'elle ait livrée par porteur à la galerie, deux jours plus tôt. Après avoir cherché en vain à la joindre pour savoir quel titre lui donner, son directeur a pris l'initiative de la nommer *Le Linceul*, en hommage à Yves Klein.

« Une transposition post-moderne du saint suaire de Turin, commente d'un ton doctoral un historien de l'art.

— Non, si je puis me permettre... On dirait plutôt la mise en scène d'un étrange culte du corps, comme si l'artiste cherchait à projeter ses traumatismes intérieurs en les théâtralisant », avance un étudiant.

Le linceul présenté par Moïra ne se prête en effet à aucune interprétation théologique. Elle se contente d'y présenter grandeur nature les deux silhouettes parallèles, de dos et de face, d'un homme émacié, couvert de plaies, de purulences, de sanie, de coulées de sang, d'ecchymoses à vif, de marques de brûlures. Un rescapé des salles d'interrogatoire de la Gestapo. Un spectacle d'épouvante. Une image infernale.

Brusquement, Moïra ne supporte plus le verbiage du directeur de la galerie, la cacophonie ambiante. Ce refrain la déchire, petite musique qui coule goutte à goutte dans sa tête. Le mal est entré. Elle est tombée dans sa nuit. Elle étouffe. Se cache le visage dans les paumes. L'espace exigu se referme sur elle. Prise au piège, elle veut s'enfuir. Elle repousse des mains, échappe à des bras qui cherchent à la retenir, à l'enserrer comme des tentacules. Puis elle se met à courir vers la sortie. Dehors l'air la brûle.

Les jours suivants les quotidiens rendent compte de l'exposition. Et le mépris de Moïra envers la presse lui vaut un papier fielleux du pape des critiques d'art : Maurice M.

« On peut s'interroger sur l'incident qui a marqué le vernissage de la dernière exposition de Moïra : l'étrange attitude de la jeune artiste, son départ soudain de la galerie cinq minutes à peine après son apparition tardive, sont les signes évidents d'une personnalité caractérielle. Faut-il s'étonner de ces anomalies de comportement, si l'on considère les inquiétantes pulsions de mort, le sadomasochisme dérangeant, qui sous-tendent ses installations textiles ? Mais là n'est pas notre propos, puisqu'il s'agit d'analyser, non le personnage, mais sa création. Et le dernier avatar de celle-ci pousse à l'excès les pires tendances qu'on avait pu constater dans les deux dernières expositions de Moïra. Le jumelage d'Éros et de Thanatos était toujours au premier plan dans son œuvre. Mais cette fois Thanatos triomphe. On a mis en avant l'originalité de Moïra. Admettons-en le principe. Mais son style, dans cette récente évolution qu'il nous a été donné de voir, n'en est pas moins celui d'un film muet et monothématique sur l'entropie. Cette décrépitude organique qu'elle exhibe avec complaisance ne nous enseigne rien sur nous-mêmes. Elle cherche à scandaliser plutôt qu'à nous arracher à la fascination primaire de l'image. Assurément l'extrême n'est pas le meilleur. Et l'artiste gâche son talent dans le macabre. Reste pourtant un phénomène qui vaut qu'on s'y attarde : où cette jeune femme qui, depuis sa sortie des Beaux-Arts, a toujours vécu recluse, qui revendique son apolitisme, qui n'a jamais exercé la fonction de reporter dans les pays en proie au génocide et à la torture, est-elle allée puiser son inspiration ? Comment a-t-elle pu recréer, avec un réalisme aussi effrayant, une cruauté aussi dénuée de compassion, les teintes jaunâtres, pourpres et violacées que l'on a pu constater, sous les dictatures les plus sanglantes, chez les victimes d'abominables sévices corporels ? »

2. Incarner

À ses débuts, elle n'arrêtait pas de douter d'elle-même. Asociale, elle fuyait la compagnie de ses condisciples. Chaque fois qu'elle devait étudier un peintre, elle avait pris l'habitude de noter ses impressions à propos de ses toiles. De tester leur impact sur elle. Sans cesse elle se posait des questions. Quel serait le plasticien du futur ? Un technicien assisté par ordinateur ? Comment sortir de l'art ludique, de la réalité virtuelle ? Comment préserver le secret, la profondeur de la toile ? À force de se livrer à l'introspection, elle en était venue à douter de sa vocation. Être une grande artiste ou rien. Avec une rage méthodique elle déchirait chaque jour ses croquis de la veille. L'anatomie humaine et les mystères de la sexualité la passionnaient. Mais ses crayonnés les plus maîtrisés manquaient souvent de *naturel*. Arrivée à un stade, la culture ne pouvait suppléer à l'expérience. Et la venue de l'expérience lui paraissait si tardive. Si loin d'elle dans le futur. Moïra, malgré son jeune âge, n'avait pas la patience d'attendre. Elle voulait obtenir tout, tout de suite. N'avait pas envie que le temps s'écoule à son rythme. Pas envie de piétiner, de vieillir. Le cours des événements était trop lent pour elle. Elle avait renoncé à l'apprentissage académique, abandonné les Beaux-Arts pour se plonger avec acharnement dans « sa » création. Désir violent de sortir ses tripes. De mener une seconde vie en accéléré, à brûler par les deux bouts. D'exorciser la banalité du quotidien. D'oublier cette capitale asphyxiante. Elle haïssait Paris, la grisaille, le bruit, la férocité des gens, la misère envahissante. Elle avait soif d'un absolu, d'un au-delà des choses. But indicible. L'idée de ne pouvoir l'atteindre la désespérait. Mais c'était dans ce désespoir même qu'elle puisait la source de son énergie.

À deux mois de la date prévue pour sa troisième exposition, elle avait traversé une grave crise intérieure. De ses mains sortaient des draperies d'un expressionnisme outré. Des corps déchiquetés tournaient autour de miroirs avant d'être happés par des trous noirs. La technique sur tissu était de mieux en mieux contrôlée mais lui paraissait artificielle. Moïra n'était plus reliée à ses visions par ce cordon ombilical invisible qui lui avait permis jusqu'alors de se projeter dans les images. Les chairs dénudées, livrées à des cérémonies funèbres, n'étaient que des figures géométriques. Les audaces érotiques les plus folles semblaient vaines. Les dépravations qui au début la mettaient dans des états de transe tombaient à plat. De ces compositions émanait un sentiment d'inutilité et d'absence. Il ne lui restait rien d'autre à exprimer que la répétition de l'horreur.

Plus la date du vernissage approchait, plus elle avait l'affreuse impression de sentir ses motivations lui échapper. De n'être plus capable de capter les ondes courbes du textile. Ou de ne plus en avoir envie, ce qui était pareil. Créer son chef-d'œuvre lui paraissait au-dessus de ses forces. Et pourtant elle savait qu'elle devait se dépasser.

Elle était lasse des autres et d'elle-même. Au lieu de donner la touche finale à ses

derniers patchworks et de chercher à conjurer les affres de la création, elle s'installait des heures devant la télévision, zappant d'un canal à l'autre. Un jour, sur une chaîne musicale, elle tomba sur le clip récent d'un groupe américain post-rock : *I love you more than my eyes*. Sur une rythmique sourde le morceau baignait dans un climat à la douceur envoûtante, en apesanteur, où d'acides bouffées techno vrillaient des nappes de samples hypnotiques. Pris au pied de la lettre, le refrain « Je t'aime plus que mes yeux » s'accompagnait d'effets visuels presque subliminaux. Le gros plan de l'œil tranché par un rasoir dans *Un chien andalou*. D'autres extraits de films : des yeux exorbités, des pupilles dilatées par l'extase ou la terreur. Cette accumulation d'images inspirait à Moïra un malaise indéfinissable. Répétitives et minimalistes, les paroles étaient empreintes d'un romantisme noir. Et la voix sépulcrale du chanteur leur donnait des accents déchirants. Presque à son insu, un déclic se produisit alors en elle : « Il me faut un modèle, un homme dévoué corps et âme, un homme au regard intense, prêt à se soumettre à moi, à me donner sa chair, à tout me livrer de lui... »

Le lendemain, dans la rue, elle se mit à dévisager les passants, espérant dénicher la prune rare. Seules les femmes avaient des yeux expressifs à cause du maquillage. Elle regrettait que les hommes ne puissent pas souligner leurs paupières d'un trait de crayon précis et impudent. Yeux de biche. Œil de chat égyptien. Yeux bridés. En amande. Tous avaient, soit des yeux vitreux, soit des yeux masqués derrière d'épaisses lunettes. Elle s'aperçut que les gens évitaient de se regarder, tabou majeur des grandes villes.

Quelques jours plus tard, en fin de soirée, elle se retrouva place Dauphine, sortant d'une boîte de nuit implantée dans l'arrière-cour d'un édifice séculaire. Malgré la pénombre — une obscurité dense trouée par des flashes aux couleurs fluo — elle s'y était sentie reconnue et désignée du doigt. Elle rejoignit le parvis de Notre-Dame, traversa la Seine et remonta le long du fleuve, côté rive gauche. En quête d'apaisement, elle avait envie de marcher. C'était une soirée tiède, une de ces journées de la mi-juin où Paris semble plus accueillant et où les promeneurs paraissent frappés d'une euphorie inhabituelle.

À la hauteur du quai de la Tournelle, Moïra s'accouda au parapet, contemplant les reflets de bronze allumés sur les eaux grisâtres par les lampadaires des berges. Sous cette même lumière les arbres en contrebas se teintaient d'un vert presque factice, comme si leurs feuillages denses étaient peints. Charme immuable dont se parait soudain, en de rares instants, cette capitale néfaste où elle n'avait jamais su trouver ses points de repère ni oublier ses racines.

Durant deux secondes, Moïra eut une vision fantasmagorique pareille à un cliché médiumnique. Elle se voyait seule avec un homme dans une salle pareille à une chambre des supplices. L'homme était nu et elle disposait d'instruments pour le torturer. Elle entaillait sa chair pour la sculpter, faisait gicler son sang, jaillissement rouge sur la peau. Sans crier, il se contentait de la fixer d'un regard insondable et trouble.

La scène s'effaça. Moïra détourna la tête. En retrait à un mètre d'elle, à sa gauche, l'homme était là. Elle ne l'identifia pas d'emblée : l'homme de sa vision n'avait pas de visage. Mais elle croyait aux coïncidences, au hasard objectif, au croisement prédestiné des trajectoires. Elle interpréta cette rencontre comme un signe. Dévisagé par elle, l'homme eut un geste d'excuse. « Je vous ai vue tout à l'heure sortir de cette boîte place Dauphine. Et je vous ai suivie.

— Vous êtes doué pour la filature, répliqua-t-elle. Je ne vous avais pas remarqué.

— J'ai pris des précautions pour être discret. Je tenais à ne pas vous perdre. Rencontrer quelqu'un comme vous est une occasion rare, inespérée.

— Parce que vous savez qui je suis ?

— Oui. Et je suis un de vos plus fidèles...

— ... admirateurs, bien sûr ! »

Il éclata d'un rire très jeune que démentait son visage déjà mûr. Ses yeux aussi étaient jeunes. Des yeux clairs et changeants, passant par diverses nuances de turquoise à la lumière froide des lampadaires.

Ses yeux. Ce fut à cause d'eux que Moïra sentit quelque chose lui tordre le cœur. Une sensation de vide irrémédiable. Et la certitude irraisonnée que cet homme était là pour lui permettre de combler ce vide. De donner vie à l'informe.

Sans réfléchir elle lui demanda brusquement : « Vous accepteriez de poser pour moi ? »

Il parut interloqué. « Vous êtes sérieuse ?

— Je pense toujours ce que je dis. Mais le projet que j'ai en tête est... spécial.

— Il consiste en quoi ?

— J'ai plus envie que jamais d'aller au-delà des illusions. Je veux percer votre apparence, vous mettre à nu, déchirer votre vêtement de chair.

— Vous cherchez l'âme qu'il pourrait y avoir dessous ?

— Je ne crois pas à l'âme, répliqua Moïra avec une fureur hors de propos.

— Moi, j'y crois, même si cette idée semble dépassée. Mais mon corps, vous voulez en faire quoi au juste ?

— Tout. Tout ce qu'il est possible de faire à un corps et sur un corps. Vous seriez à la fois le sujet et l'objet. Et c'est votre corps lui-même qui deviendrait mon œuvre d'art. »

Il réfléchit quelques secondes, absorbé par l'examen du fleuve. Puis se retourna face à Moïra, les yeux affrontant les siens. « Ce que vous me ferez sera... douloureux.

— Très douloureux. Vous serez la matière brute sur laquelle je travaillerai. Les séances seront au nombre de douze et auront lieu tous les jours : les transformations que vous subirez ne doivent pas guérir ou cicatriser. Ce que vous endurez à chaque séance sera de plus en plus pénible. Et je serai intraitable, car toute pitié à votre égard risquerait de compromettre sinon d'anéantir l'œuvre en cours. »

L'homme inspira profondément, garda un instant le silence. Moïra ressentit l'impression désagréable d'avoir les yeux absorbés par les siens. Comme si c'était lui qui, à cette seconde précise, exerçait sur elle un pouvoir.

Il ouvrit alors la bouche et, d'une voix tranquille, sans forfanterie ni fausse pudeur, lui répondit simplement : « Quand commençons-nous ? »

3. Éluclider

L'article de Maurice M. à son tour suscita des gloses. Des spécialistes du body-painting soulevèrent un problème : comment les couleurs avaient-elles été apposées sur le textile ? Il ne s'agissait pas d'application directe mais d'absorption, et les matières n'étaient pas des pigments colorés mais des substances à l'origine mystérieuse.

Des paparazzi traquèrent, sans résultat, le directeur du Styx Lunaire. Diverses indiscretions en provenance du personnel de la galerie furent montées en épingle, le fait que Moïra par exemple avait une vie solitaire, manifestement dépourvue de toute liaison amoureuse. La presse à sensation s'en empara et l'affaire prit de l'ampleur. Surtout le jour où un chroniqueur encore moins scrupuleux que ses confrères profita d'une cohue, peu avant la fermeture, pour découper d'un rapide coup de canif quelques fragments du drap qu'il transmit, enfermés entre deux plaquettes de verre stérilisées, à un laboratoire spécialisé dans l'analyse spectrographique des œuvres d'art. Le résultat des tests effectués tomba comme un couperet. À la stupeur des chimistes, ils révélèrent que tous les fragments contenaient de l'ADN humain. Dépassé par l'ampleur de son scoop, le reporter ne put que le mettre à la une de son magazine. Le mystère du linceul Sanglant, comme il était maintenant qualifié, se répandit comme une traînée de poudre à mesure qu'il était repris et exploité par d'autres périodiques à scandales. Et des manchettes fleurissaient, dans le style Moïra la diabolique : son « linceul » porte les empreintes d'un vrai corps humain !

Le directeur de la galerie annonça que Moïra donnerait une conférence de presse pour démentir ces calomnies qualifiées de fantaisistes et annoncer officiellement qu'elle poursuivrait leurs auteurs en diffamation. Le matin prévu pour la conférence de presse arriva. Les journalistes attendirent sa venue. Mais elle resta invisible. On ne la trouva pas chez elle. On ne la trouva nulle part. Un avis de recherche fut lancé sans résultat. Moïra avait disparu.

La justice fit saisir *Le Linceul*. Les analyses pratiquées sur le drap se multiplièrent et leurs résultats concordaient : la totalité des traces dont il était maculé provenaient des pertes de fluides organiques d'un corps humain lacéré et mutilé. L'enquête ne donna aucun résultat. Le modèle martyrisé demeurerait anonyme. Et la police ne put réunir aucun indice, aucune preuve, puisqu'elle ignorait l'existence du logement discrètement loué par Moïra pour y exécuter son œuvre avec la complicité passive de l'homme qui avait accepté qu'elle soit le bourreau et lui la victime.

4. S'impliquer

La beauté de cet homme s'est réfugiée dans son regard bleu. Le ciel et la mer tout ensemble. Un bleu saphir de vitrail. Au début elle a pensé qu'il était trop vieux, qu'il gâcherait son projet. Finalement son âge la rassure. Sa création ne sera pas perturbée par des liens amoureux ou érotiques. Elle ne peut pas désirer un homme aux cheveux gris, clairsemés, déjà légèrement bedonnant. Elle n'est attirée que par les corps sculpturaux, musculeux. Elle aimerait faire l'amour avec des statues.

Pourtant c'est avec lui qu'elle accomplira, douze soirs de suite, ses douze travaux d'Hercule, comme elle les dénomme avec un humour noir. D'emblée elle refuse de connaître son nom, son métier, son passé... Elle a senti qu'il serait docile, et rien d'autre ne compte. Peut-être a-t-il quelque chose à expier. À purger de cette étrange façon. Elle a le sentiment qu'il souhaite se racheter. Mais c'est juste une intuition. Et elle ne souhaite pas épiloguer à ce sujet.

Grâce au succès qu'elle rencontre, elle n'a pas de problème financier. Elle peut donc sans difficulté, du jour au lendemain, louer sous un nom d'emprunt un appartement dans le Marais. Perché au dernier étage d'un immeuble ancien donnant sur cour, il est isolé de l'extérieur. Tendus de tissu fané, à bouquets Pompadour, les murs épais sont parfaits pour étouffer les cris. Moïra y apporte d'abord des effets personnels : une trousse de maquillage, des draps de bain, du linge de rechange, du désinfectant, des pommades et des compresses stériles. Puis elle y transfère son matériel : une palette, des tubes de gouache, des pastels gras, des fusains, des gros feutres, des encres de Chine métallisées, de la peinture en bombe, des brosses, des pinceaux, des racloirs et des chiffons. Elle y ajoute d'autres objets, souvenirs de lectures d'un érotisme déviant : un rouleau de corde, une paire de ciseaux, un cutter, des épingles, des clous, des pinces, des pointes de compas, des cônes d'encens. Elle y adjoint enfin un étroit boîtier noir, don d'un ami médecin et dernier cri en matière de chirurgie laser externe : le rayon qui en sort peut, avec la précision d'un scalpel, opérer chaque partie du corps en la découpant afin d'en extraire un kyste, une tumeur, une excroissance ou tout autre élément étranger.

Ensuite elle se place près de la fenêtre de la chambre, brosse mentalement une esquisse de l'homme tel qu'elle se l'imagine nu, avec son regard incisif. Et aussitôt le barbouille d'une avalanche de striures et d'éclaboussures qui lui donnent une apparence ocellée. Puis elle jette un coup d'œil pour évaluer le décor des opérations : excepté un lit encombrant, aux montants en bois, la pièce est nue. Ses tempes bourdonnent. Tout est prêt pour sa venue. À cette pensée elle se sent excitée comme par une réaction sensuelle. Jamais aucun homme ne l'a autant troublée. Elle consulte sa montre. Il va arriver. Elle se dirige vers la salle de bains. Boit un peu d'eau. Asperge son visage brûlant. La fièvre monte en elle.

La sonnerie. Elle ouvre la porte. L'homme est ponctuel. Il ne dit rien. Il la regarde avec ses yeux clairs. Et son regard achève de l'embraser. D'emblée ils évacuent le langage traditionnel. Il scrute les lieux comme s'il voulait en enregistrer la disposition dans sa mémoire. Mais elle l'entraîne dans la chambre. Là elle lui demande de se déshabiller devant elle. Il a une peau très blanche, presque féminine, propre à faire ressortir les couleurs, s'émerveille Moïra. Et elle rompt le silence en murmurant cette phrase lourde de sous-entendus : « On va commencer en douceur. Tu aimes l'odeur de l'encens ? » Il lui lance un regard étonné. Elle continue : « Pour te mettre en condition, je vais faire brûler un cône d'encens posé sur ta poitrine, au-dessus du cœur : c'est délicat et symbolique. Tu resteras allongé sur le lit et tu garderas le cône sans bouger jusqu'à ce qu'il ait fini de se consumer. Je te préviens, c'est une épreuve. À la fin, tu auras la sensation d'être marqué au fer rouge. Et la trace du cône se gravera sur ta peau. Si tu es douillet, je devrai chercher quelqu'un d'autre. Mais je suis très pressée, car ma nouvelle exposition ouvre dans deux semaines. Ne me déçois pas, sinon... »

Un silence. « Tu as perdu ta langue ? ironise-t-elle.

— Non. Je réfléchissais. Je ferai ce que tu voudras, quand tu voudras.

— Alors dépêche-toi ! »

Moïra allume un cône. Dans la pièce résonne le souffle précipité de l'homme.

5. Indiquer

Comme toujours l'eau du bain la rend langoureuse. Moïra s'étire. Survole de ses yeux mi-clos la surface écumeuse. Son corps étendu, continent englouti. Seuls affleurent des îlots. Nénuphars roses des seins. Atoll du mont de Vénus, algues brunes. Galets polis des genoux. Rangées d'ongles des pieds, récifs de corail.

Sa main se promène, frôlant les plages de chair immergées. Se loge dans le creux familial, l'index blotti le long du clitoris. Massage circulaire. Elle ferme les yeux. Caresse de l'eau. Caresse des doigts sous l'eau. Jouissance aquatique. La même depuis la toute première fois.

(Douze ans. Dans la baignoire elle se touche. Découvre le pouvoir de son doigt sur ce point ultrasensible. Zone lisse, zone-délice. Myriades de terminaisons nerveuses. Fusées dans la tête, feux d'artifice, bas-ventre irrigué, sources chaudes. Recommence à chaque bain. Recommence dans son lit. Plaisir différent au lit. Plus brutal sans la magie de l'eau. Apprend à se violenter avec le doigt. Éruptions de geysers, de volcans.)

Moïra sort du bain. Se frictionne avec une serviette. S'essuie les cuisses en cajolant au passage sa vulve humectée. Vagin vite en éveil. Prêt à s'imbiber. Si facile de jouir. Pas besoin d'un sexe d'homme.

Son reflet dans la glace embuée. Fantôme flou aux yeux sombres et au teint pâle. À la tignasse de jais. Essuie la buée avec un coin de serviette. Le reflet lui renvoie un regard impénétrable. Elle s'interroge parfois sur cette image. Se demande d'où elle vient. À qui elle appartient. Détaille avec surprise ce corps juvénile, petit de taille, jeune fille et femme. Ce visage provocant à l'air italien. Ce buste mince aux seins menus. Regrette de ne pas avoir une grosse poitrine. Nostalgie des formes plantureuses. Préfère sa chute de reins cambrée, ses fesses bien galbées.

Trois coups de sonnette. Étonnée, elle consulte sa montre. C'est déjà lui. Forcément personne d'autre, puisque l'adresse est inconnue de tous. Pour cette dernière séance, ce douzième soir depuis le début de leurs rencontres, il est venu de bonne heure. D'habitude il n'arrive qu'à la tombée de la nuit.

Elle lâche la serviette, reste nue. Va lui ouvrir. Naïade au parfum chypré, aux cheveux mouillés. Il entre, l'air interdit. S'excuse d'être en avance. N'obtient pas de réponse de Moïra qui feint de l'ignorer. Il fait chaud dans l'appartement. Lumière blonde, aveuglante, plages de soleil dorées. Lui tournant le dos, elle s'éloigne. Il entreprend de la suivre. S'immobilise au bout de quelques pas hésitants, cloué sur place. Deux rigoles de sueur coulent de ses aisselles, glissent le long de ses côtes.

Elle virevolte alors vers lui. Le soleil la baigne. Nudité gracieuse. Ventre plat

d'adolescente. Charme fatal. Chevelure et toison noires émaillées de perles d'argent irisées. Fasciné, il sourcille. Troublé de la voir ainsi. Elle dont le corps s'orne toujours de soieries, de textiles précieux. Fines pièces de lingerie. Réseaux de dentelle arachnéenne. Lacis. Rubans. Linéaments. Nympe brune parée d'étoffes légères. Courtisane et prêtresse. Jeune hétaïre. Ni corset ni cuissardes. Dominatrice sans uniforme, sans armure.

Elle se tient devant lui sans bouger. Sans dire un mot. Ne s'insurge pas. Ne lui a pas reproché d'arriver trop tôt, de la surprendre. Peu à peu son embarras se dissipe. Il s'enhardit, redresse les épaules. La contemple des pieds à la tête. Elle voit son regard la parcourir. Le voit s'attarder, impudique, en haut des cuisses. Là où des frisons redressent les poils rêches du pubis, au bas du triangle sombre dont l'emblème insistant foisonne sur la peau claire.

Dans ce regard indiscret posé sur elle Moïra décèle un soupçon de bravade. Presque une expression de défi. Lui si peu à l'aise au début, si honteux par moments, comme il a pris de l'assurance. Paradoxe. À force de s'abandonner entre ses mains stoïquement, de s'offrir au rituel de ses fantaisies baroques ou de ses tortures lentes, il a presque brisé le rapport de soumission. Traversé le miroir des apparences. Orgueilleux d'accepter ses moindres exigences, de subir tout ce qu'elle lui inflige. Ses caprices, ses initiatives les plus folles, ses extravagances. D'avoir supporté les dents serrées l'avalanche des tourments, les déluges cuisants, les laves brûlantes. Le fer et le feu. La plaie et le couteau.

Il ose l'affronter en face, fixer son visage lui aussi à nu, limpide. Sans artifice. Nul maquillage sauf le fard à paupières turquoise, le rouge à lèvres carmin. Pas d'autres armes que les yeux lanceurs de flèches qui tuent. Cheveux rebelles, mèches indociles qui grouillent, crinière de Méduse. Ongles acérés au vernis nacré, assorti aux reflets bleutés des paupières.

Moïra la destinée. Les trois sœurs en une. Comme déclenchés par un mécanisme secret, les yeux perçants le criblent. Leur feu intérieur allume en lui un incendie. Saisi de vertige, il vacille. Voudrait tomber à genoux. S'accroupir. Se prosterner. Lui baiser les chevilles, lécher les doigts enfantins de ses pieds. Déesse de la mort. De sa mort. Avec la fulgurance d'un projectile une intuition le frappe au plexus. Références mythologiques surgies des limbes. Soudain il se sait en présence d'Atropos. La dernière des Moires. La Parque ultime. Celle qui tranchera le fil de sa vie.

Elle lui prend fermement la main. « Viens. » L'entraîne dans la chambre vers le lit défait. Il se laisse guider, partenaire consentant plutôt qu'esclave complaisant. Voix impérative et douce : « Déchausse-toi et allonge-toi. » Il obéit et s'allonge. « C'est moi qui te déshabille. » Ton câlin. Faussement câlin. « Laisse-toi faire. » Depuis le début il s'est laissé faire. Règle édictée entre eux, acceptée par lui. Douze soirs de suite il est venu la rejoindre ici et l'a laissée faire de lui ce qu'elle voulait, abandonné à elle, à sa merci, comme un insecte entre les mains d'une fillette inconsciente qui lui arracherait les ailes avec une cruauté calculée. L'œuvre de chair aura duré douze séances. C'est aujourd'hui la dernière.

Il détend ses muscles contractés. Les doigts de Moïra effleurent ses vêtements, éveillent des secousses sismiques de douleur sur ses chairs tuméfiées. Il connaît ses désirs à cette minute. Avant de s'occuper de lui elle aime le manipuler. Comme un chevalet de chair, une toile dermique grandeur nature. Une surface qu'elle métamorphose au gré de son imagination fantasque et en même temps réfléchie. Composition fugace. La durée

d'une vie humaine. D'une vengeance.

Elle déboutonne la chemise, l'arrache d'un geste sec. Dénude le torse lacéré, marbré. Motifs enchevêtrés. Tatouages gravés par les épingles et les ronces, les outils de métal et les rasoirs. Arabesques de cicatrices. Striures pourpres. Plaies à vif. Trous dans la peau.

Dégrafe la ceinture, retire le pantalon. Entrelacs de déchiquetures. Bigarrures mouchetées. La roue d'un paon. Les ailes d'un papillon géant. Mosaïques polychromes. Fragments de peintures hallucinées. Ciels de Van Gogh, délires à la Dali. Filigranes d'encre injectés sous l'épiderme. Calligrammes apollinairiens, calligraphies japonaises, dazibaos chinois.

S'empare d'un cutter dont la lame sort avec un cliquetis. Fend le devant du slip d'un geste tranchant, au ras du sexe. Crissement de verre pilé d'un velcro qu'on détache. Roule en boule les lambeaux et les jette. Verge révélée. Pampre torsadé de vrilles, parsemé de zébrures mauves. Relief accentué des veines proéminentes soulignées par de minces traits de pinceau. Poils épilés à la cire, testicules ligaturés, entrecuisse palpitant.

Reculé de deux pas, l'œil évaluateur, pour contempler ce corps-image, ce corps-kaléidoscope. Son homme illustré. Son œuvre d'art. Élaborée soir après soir. Désormais en voie d'achèvement.

Fronce les narines. « Tu empestes la transpiration. Tu me dégoûtes. Va te laver avant qu'on passe à la touche finale. » En silence il s'exécute. Se lève comme à regret, va dans la salle de bains. Bruit d'ablutions. Rêveuse, Moïra contemple des taches lumineuses mouvantes au plafond : reflets de la piscine sur la terrasse de l'immeuble d'en face.

(Elle a dix ans. Se penche au-dessus d'une eau verdie criblée de paillettes de soleil. L'eau d'un bassin alimenté par une source, entre les parois étroites d'une grotte. Au fond sont enfouies des centaines de pièces dorées, à peine visibles dans le clair-obscur du sous-bois. Elle voudrait plonger sous l'eau. Ramasser les pièces comme si c'était un trésor. Elle se courbe en avant, prête à tomber dans le bassin. Elle sera capable d'y respirer. Ondine. Elle bascule et s'enfonce. Cloche aquatique. L'eau brûle ses narines et sa gorge, asphyxie ses poumons. Elle remonte en se débattant. La recrache et s'étrangle, le gosier râpeux. Elle ne sera jamais Ondine.)

Il ressort de la salle de bains et s'approche du lit. Décalcomanie animée, guerrier Maori, homme-léopard des sorcelleries africaines, Quetzalcoatl serpent-oiseau de la mythologie aztèque. Érigé, son sexe rythme sa démarche comme un balancier. Moïra examine avec une moue ce prolongement inutile. Pièce rapportée qui nuit à l'harmonie de l'ensemble. Cinglante, elle proteste : « Notre accord ne t'autorise pas à bander quand ça te chante. Tu veux finir castré ? Barbouiller de sang l'œuvre une fois terminée ? »

Il prononce alors une réponse qui la sidère, une phrase qu'il n'a jamais dite : « J'ai envie de toi. » Nouveau regard insolent. Masquant sa stupeur, elle répond froidement : « Tu ne dois jouir qu'avec ma permission, tu le sais bien. Et seulement en te branlant. Rappelle-toi : ton sperme m'inspire quand il a giclé sur toi. Mélangé à des colorants, il peut servir de fixatif pour tracer de nouvelles décorations. » Puis elle éclate de son rire en cascade. « C'est ma tendance art brut. »

Il riposte : « Je me suis chaque fois soumis à toi. J'ai respecté les termes du contrat. Maintenant tu ne peux plus m'empêcher de te désirer. » Moïra hausse les épaules :

« C'est nouveau. » Il allonge la main comme pour lui clore les lèvres : « Non, ce n'est pas nouveau. Ça dure depuis le premier jour. À part une différence : maintenant je ne bande plus parce que tu me domines. Je bande uniquement pour toi. » Un temps, puis il ajoute : « Je voudrais pouvoir t'aimer. » Elle sursaute et jette avec colère : « Tais-toi. Arrête tes insanités.

— Tu te refuses à aimer. Pourquoi ? Un jour tu seras punie à cause de ton orgueil.

— Je fais un complexe de supériorité. »

(Elle n'aime personne. Autrefois, oui. Dix-sept ans. Une chambre d'hôtel. Rien de sordide. Son premier homme. Sa grande passion. Mal marié. Elle l'a envoûté. Bombe incendiaire. Lui a explosé la tête. Terroriste amoureuse. Lui a remis les clés pour s'évader de sa prison conjugale. Détournement d'adulte. Des mois d'une liaison aux couleurs d'incendie. Fournaise avant la glaciation. Avant la trahison. Le remords. Le retour vers l'épouse haineuse. Lui qui craignait tant d'être quitté par elle. Ironie des serments. Elle ne lui pardonnera jamais.)

Elle lui a tout donné. Elle était sa nymphe, son enfant et sa sirène. Était prête à vivre avec lui des années. Ne veut plus souffrir. Le cœur mangé. (L'a jeté aux murènes.). Faire souffrir cet homme à la place de l'autre. Même si ce n'est pas suffisant. Même si chacun reste seul avec sa douleur. Fatiguée d'aimer. Une vieille femme s'est glissée derrière ses vertèbres. Mais l'homme ne la voit pas. Les yeux fixés sur sa bouche, ses seins, ses jambes. Toujours la même chose. L'ambivalence de l'amour, il y a de quoi rire. Il n'existe que la haine et ses vernis. Elle colore son mépris sur la peau de son modèle. Crache d'une voix acerbe : « Tu n'es qu'une machine à *me* faire jouir, ne l'oublie pas ! »

Elle est déjà punie. Desséchée à l'intérieur. Elle n'a plus ses règles normalement. La majesté de la femme stérile. Un tableau très décadent. Un ersatz de certains préraphaélites. La culture, reflet de la maladie. Elle n'était pas morbide avant. Mais le corps influe sur le psychisme. Désormais elle présente tous les symptômes d'une ménopause précoce. Dérèglement hormonal. (Toi, tu t'en fous, du moment que tu peux bander !) Elle connaît tous leurs fantasmes. Litanie des prénoms en « a ». Lolita, Sabrina, Angelina... Petites filles vicieuses, putes qu'on trouve, femelles qu'on empale. Ce qu'ils veulent ? Des filles baisables qui flattent leurs perversions. Chaussent à leur place les escarpins de sept lieues. Elle voulait savoir. Se débarrasser des illusions sur l'amour. La plupart des filles se contentent de se fabriquer un petit scénario de séduction. « Miroir, dis-moi qui est la plus belle. » Leur génie personnel les reconforte. Parfois un démon apparaît à la surface qui susurre des mots obscènes. Elles le chassent, prennent de l'aspirine. Plus tard elles se rassurent en pondant un œuf. Rictus. Comédie sentimentale.

Il se tait, foudroyé par son regard. Agenouillé par terre. Parfaitement immobile. La colère de Moïra retombe. Les yeux de l'homme, enfoncés dans leurs orbites, sont devenus ternes. L'expression en est si douloureuse. Reflet de sa propre souffrance. Difficile à recouvrir de gouache. Pour cette dernière séance, faire de l'anthropométrie mentale. Chercher à prendre les empreintes de la douleur *morale*. Elle a besoin que l'homme l'aide à accomplir quelque chose d'extraordinaire : prouver l'existence de l'âme. Ou son absence. Aussi met-elle fin à ce silence pesant et demande à brûle-pourpoint : « Tu m'aimes plus que la prune de tes yeux ? » Il ne sait pas quoi dire. Il a peur des phrases. De leur charge explosive.

« Réponds-moi ! s'énervé Moïra.

— Oui, je t'aime... plus que la prune de mes yeux, bredouille-t-il.

— Alors je vais te prendre au mot. Mets-toi sur le lit !

— Comment ?

— Assieds-toi et croise les mains dans le dos ! »

Moïra va chercher le boîtier laser dont elle n'avait jamais voulu se servir, le jugeant trop technologique pour stimuler son imagination. Quand elle revient, il n'arrête pas de la fixer de ses yeux clairs, transparents.

« Tu veux ma photo ? » Elle ne supporte pas cette innocence. La rage s'empare d'elle. Elle s'approche de lui, dirige le boîtier vers son visage, immobilise le repère lumineux sur son œil droit. Active l'appareil. Fine découpe. Le globe oculaire implose. Se ratatine. Le sang coule. Une éclaboussure de plus. Elle laisse tomber le boîtier à ses pieds.

« Continue », reprend l'homme d'une voix ténue mais assurée. En tremblant elle ramasse le boîtier, puis reste immobile. « Donne-le-moi », insiste-t-il. Elle le lui tend. Il le dirige face à son autre œil, l'actionne.

« Voilà, c'est fait », dit-il d'une voix blanche en serrant le boîtier contre lui. Moïra recule, épouvantée. À force de vouloir reculer les limites, elle a nié l'existence de cet homme. Ses pensées et ses sentiments. Pourtant c'est un être de chair et d'émotions comme elle. Les yeux de l'homme suintent. Deux cavités béantes apparaissent. Deux cavernes plus obscures encore. Sans regard, il est devenu terrifiant : il scrute à jamais un au-delà étranger à Moïra. Il se redresse péniblement, puis s'affale sur le lit. Met les bras et les pieds en croix. Ensuite, sans qu'elle le lui ait ordonné, il se retourne sur le ventre. Barbouille de sang le drap. Une ombre rouge gagne le tissu, le lape, bête qu'on tue et qui a soif. Cette bouche immense, c'est peut-être son âme à l'agonie. Moïra ne voit plus les ornements sophistiqués mais les stigmates. Elle s'attache au corps de l'homme, à sa maigreur. Jamais personne ne s'était offert ainsi à elle. Avec un tel mélange de gaucherie et de sérénité. Elle en a le souffle coupé. Il gémit. Scande son prénom en l'accompagnant de va-et-vient pressants. « Moï-ra. »

Puis il ne dit plus rien. De nouveau, la solitude. L'angoisse. Le vide et le vertige qu'elle a connus des milliers de fois. Des tubes de gouache explosent dans sa tête. Mais ce n'est pas fini. Pas encore. Elle s'approche de lui, se ressaisit du boîtier. Elle sait qu'elle le doit. L'objet luit dans la pièce, il semble devenu une présence vivante d'où émanent d'âcres relents. Elle ne peut s'empêcher de l'agripper. Elle le garde au creux de la paume avant d'appuyer sur sa touche. À ce geste elle pousse un hurlement. C'est son tour d'être dévorée par la souffrance après s'être gavée d'images. Du vitriol ronge ses phalanges. Des bouts de peau restent collés au boîtier. Des cartilages craquent, des morceaux d'os se consomment, dégageant une odeur nauséabonde. Elle découvre et accepte la senteur atroce de la mort lente. Le boîtier retombe. L'œuvre de chair s'achève : Moïra pose au-dessus de la tête de l'homme sa main droite en lambeaux, comme une couronne, un halo rougeoyant, comme le nimbe d'un archange luciférien.

– Fin –

L'illustrateur



Né le 2 octobre 1966, **Philippe Jozelon** sort diplômé de la prestigieuse école Emile Cohl de Lyon en 1987. Cette même année, il démarre son parcours artistique comme peintre décorateur à Paris. À partir de 1995, il devient illustrateur free-lance et réalise de nombreuses couvertures de romans (J'ai Lu, Hachette, Denoël, Pocket, Bayard...) et de revues (*Galaxie*, *Ténèbres*...). En 1997, les éditions Fleuve Noire lui confient l'intégralité des illustrations de couverture de la collection *Bibliothèque du Fantastique* et surtout de la série de SF *La Compagnie des Glaces* de G. J. Arnaud.

En plus de son travail d'illustrateur et de photographe, il enseigne l'illustration à l'école Creapole (Paris), à MJM (Nantes) et l'EPAC (Suisse). Il est également co-fondateur des Résidences de l'Imaginaire à Murat (Cantal).

Ses créations personnelles, à la fois minutieuses, érotiques et sulfureuses, mêlent photos, illustrations et retouches numériques. Ses thèmes de prédilections sont les paysages organiques, les portes (closes ou béantes) et les textures/cicatrices. On peut les voir lors d'expositions (Utopiales à Nantes, musée de la Maison d'Ailleurs à Yverdon en Suisse, galerie Arche de Morphée à Paris...) ou sur son site internet : www.jozelonartfantastique.tumblr.com

En 1998, il reçoit le Prix Ozone de la meilleure illustration et en 1999, le Grand Prix de l'Imaginaire pour les illustrations de *La Compagnie des Glaces*, aux éditions Fleuve Noir.

- Son site internet :

www.jozelonartfantastique.tumblr.com

- Sa page wikipédia :

http://fr.wikipedia.org/wiki/Philippe_Jozelon

L'auteur



Révélee au grand public par Alain Dorémieux en 1996, qui publia une de ses nouvelles dans le volume 9 des *Territoires de l'inquiétude*, **Fabienne Leloup** excelle à peindre des personnages étranges et ambigus, plongés dans des situations on ne peut plus vénéneuses ou teintées d'ésotérisme.

Son auteur fantastique de référence est Gustav Meyrink.

Auteur de nouvelles fantastiques, elle a étoffé son domaine de prédilection en s'intéressant aux cercles d'exception (*Le Parfum de l'Ombre*) et aux sociétés secrètes, en particulier la franc-maçonnerie (*Maria Deraismes, riche, féministe et franc-maçonne*).

Soie Sauvage en librairie



Le papier, c'est bien aussi...

Retrouver le roman de Fabienne Leloup en **livre papier**, incluant deux nouvelles fantastiques, paru en 2004 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 208 pages – ISBN : 978-2-910899-95-0 – Moyen format (13 x 20 cm)

Vous aimez le fantastique ?

Vous aimerez aussi...

La Légende de Billy Ray

de Guillaume Roos



Un recueil de nouvelles fantastiques, dont la novella *La légende de Billy Ray*.

États-Unis – 1952. C’est dans un wagon à bestiaux que Billy Ray se réveille, à plusieurs centaines de miles de chez lui. Heureusement, le jeune blouson noir de seize ans rencontre Clem, un vieux bluesman aveugle qui se prend d’amitié pour lui.

Clem lui raconte alors une bien étrange légende : celle d’un homme solitaire, qui serait le plus grand des guerriers et qui n’aurait de cesse de parcourir le pays.

Lorsque ses rêves sont hantés par la mystérieuse silhouette d’un homme en noir, Billy Ray sait qu’il a rendez-vous avec son destin.

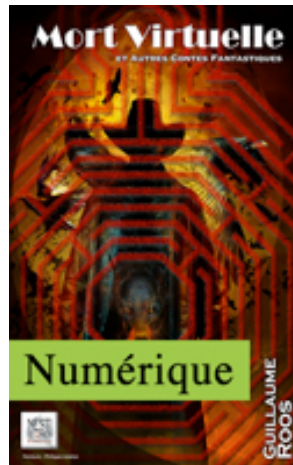
La novella *La légende de Billy Ray* est suivie de sept contes démoniaques.

- La **version numérique** de *La légende de Billy Ray* est disponible en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

- Le **livre papier** de *La légende de Billy Ray* est également disponible. Paru en 2015 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 324 pages – ISBN : 978-2-915653-63-2 – Moyen Format (13 x 20 cm)

Mort Virtuelle

de Guillaume Roos



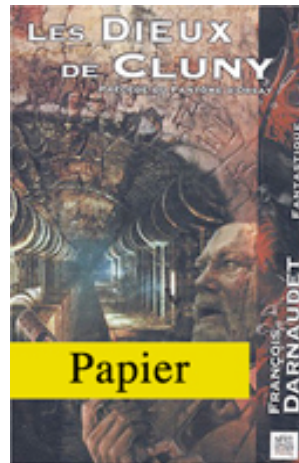
Un recueil de nouvelles fantastiques

Ce recueil de Guillaume Roos réunit des contes fantastiques qui, de façon surprenante, fleurissent avec la fantasy et la science-fiction. Huit nouvelles angoissantes, émouvantes et captivantes.

- La **version numérique** de *Mort Virtuelle* est disponible en format PDF, ePub et Amazon Kindle.
- Le **livre papier** de *La légende de Billy Ray* réunit l'intégralité des nouvelles de Guillaume Roos dans un seul volume, dont les huit nouvelles de *Mort Virtuelle*. Paru en 2015 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 324 pages – ISBN : 978-2-915653-63-2 – Moyen Format (13 x 20 cm)

Le Fantôme d'Orsay

de François Darnaudet



Retrouvez une enquête d'Éric Bernadi dans *Le Fantôme d'Orsay* :

Dans *Le Fantôme d'Orsay*, une série de crimes à l'intérieur même du musée d'Orsay défraye la chronique. Éric Bernadi, étudiant en sémiotique, la jeune infirmière Aurélie Dantec et l'inspecteur Coupu mènent une enquête riche en révélations étourdissantes : le bronze de Carpeaux intitulé Ugolin cacherait la résurrection du fantôme rouge, un être légendaire et féroce qui aurait été malencontreusement libéré de sa malédiction. En outre, La Porte des Enfers, la célébrisime œuvre de Rodin, servirait bel et bien de passage vers le monde des ténèbres.

- La **version numérique** de *Le Fantôme d'Orsay* est disponible en PDF, ePub et Amazon Kindle.

- *Le Fantôme d'Orsay* et *Les Dieux de Cluny* sont réunis dans un même **livre papier** intitulé *Les Dieux de Cluny*, paru en 2003 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 336 pages – ISBN : 978-2-910899-86-8 – Moyen Format (13 x 20 cm)

Les Dieux de Cluny

de François Darnaudet



Retrouvez une autre enquête d'Éric Bernadi dans *Les Dieux de Cluny* :

Dans *Les Dieux de Cluny*, Éric Bernadi part à la recherche désespérée de son amie Aurélie Dantec, happée par la Porte de Rodin. Dans sa quête, son chemin croise à nouveau celui de l'inspecteur Coupu, chargé d'enquêter sur un meurtre abominable commis dans les thermes de Cluny. En fait de meurtrier, les deux héros se retrouvent à la poursuite d'abominables dieux gaulois qu'un cataclysme a libéré des fissures de la Terre. Heureusement, les énigmatiques « gardiens des fissures » vont leur prêter secours, une confrérie d'hommes de bien formée depuis des générations pour surveiller et contrer ces redoutables créatures antédiluviennes.

- *Les Dieux de Cluny* est disponible en **livre numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

- *Les Dieux de Cluny* et *Le Fantôme d'Orsay* sont réunis dans un même **livre papier** intitulé *Les Dieux de Cluny*, paru en 2003 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 336 pages – ISBN : 978-2-910899-86-8 – Moyen Format (13 x 20 cm)

Le Papyrus de Venise

de François Darnaudet



Et parce que les « gardiens des fissures » ne sont jamais très loin...

Découvrez un autre roman de François Darnaudet, *Le Papyrus de Venise*.

Quel lien mystérieux unit les chasseurs de dinosaures du XIX^e siècle, la mort du poète Lautréamont en plein siège de Paris, le massacre du général Custer près de Little Big Horn, la Dame d'Elche, l'effondrement du Campanile devant Saint-Marc, le disque de Phaistos, le philosophe Platon et Venise, l'immortelle Venise ?

« L'Atlantide ! » répond un curieux personnage vivant sur l'île de Burano et qui dit s'être appelé Jacques Bergier dans une précédente vie.

Une lutte sans merci qui s'étale sur plusieurs siècles oppose de mystérieux «Hommes en noir» et des géants atlantes. L'enjeu est un mystérieux papyrus de Venise qui contiendrait une histoire oubliée de l'origine des civilisations.

- La **version numérique** de *Le Papyrus de Venise* est disponible en format PDF et Amazon Kindle.

- Le **livre papier** de *Le Papyrus de Venise* est également disponible. Paru en 2006 aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 240 pages – ISBN : 978-2-915653-33-5 – Moyen Format (13 x 20 cm)

Le complexe de Médée d'Alain Delbe



***Le Complexe de Médée*, un autre recueil d'Alain Delbe en numérique...**

En visitant une charmante église lors d'une promenade à la campagne, Catherine Wilfart connaît la peur de sa vie : dans le cimetière, près d'une tombe profanée, une voix lugubre se manifeste à elle, comme jaillie de sous ses pieds. La blague d'un mauvais plaisant ? Pas si sûr. Car, quelques jours plus tard, la voix se fait à nouveau entendre, en pleine rue, lui enjoignant de pousser son enfant sous une voiture.

De ce jour, la vie de Catherine bascule dans l'horreur : est-elle en train de devenir folle ? Époux, amies, prêtre, psychiatre, pourront-ils aider le jeune femme à contrôler cette force maléfique qui l'envahit chaque jour davantage et ne manifeste qu'un seul et unique but : pousser au crime.

Réunissant les meilleures nouvelles d'Alain Delbe, dont la novella *Le Complexe de Médée*, ce recueil vous fera découvrir d'angoissantes nouvelles fantastiques.

- *Le Complexe de Médée* est disponible en **version numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

- Ces nouvelles ont été publiées en 2004 dans le **livre papier** *Le Complexe de Médée*, aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 320 pages – ISBN : 978-2-910899-89-9 – Moyen Format (13 x 20 cm).

Une nuit de terreur

d'Alain Delbe



***Une nuit de Terreur* : 15 nouvelles en numérique...**

Réunissant quinze des meilleurs textes d'Alain Delbe, ce recueil vous fera découvrir des nouvelles étranges, angoissantes et captivantes.

- *Une Nuit de Terreur* est disponible en **version numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

- Ces quinze nouvelles ont été publiées en 2004 dans le **livre papier** *Le Complexe de Médée*, aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 320 pages – ISBN : 978-2-910899-89-9 – Moyen Format (13 x 20 cm).

Baba Yaga et autres Amours Cruelles

de **Daniel Walther**



Vous pensiez que les ogresses de votre enfance ne sont que des êtres de fiction ? Vous croyiez que les fatales Gorgones sont seulement issues de l'imagination des anciens peuples païens ? Vous espériez que les créatures de vos cauchemars n'ont aucune existence réelle ?

Heureusement, voici un recueil de nouvelles qui va vous raconter la vie d'une tout autre manière.

- *Baba Yaga* est disponible en **version numérique** en format PDF, ePub et Amazon Kindle.

- Ces nouvelles ont été publiées en 2005 dans le **livre papier** *Baba Yaga*, aux éditions Nestiveqnen : <http://www.nestiveqnen.com> – 240 pages – ISBN : 978-2-915653-15-1 – Moyen Format (13 x 20 cm)